LIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

RELIGION ET PHILOSOPHIE

.es Origines romanesques la Morale et de la Politique romantiques

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

Membre de l'Institut

DU MYSTICISME PASSIONNEL AU MYSTICISME SOCIAL. — UNE SOCIÉTÉ SANS MORALE ÉROTIQUE. — LA MORALE ROMANESQUE. — SES REPERCUSSIONS MYSTIQUES. — LE ROMANESQUE RETREMPÉ DANS SA SOURCE PLATONICIENNE. — LE ROMANESQUE ET L'UTOPIE DÉMOCRATIQUE.

A RENAISSANCE DU LIVRE

3, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques

DU MÊME AUTEUR

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme. In-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur) .... 1 vol.

Mysticisme et Domination. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur) .... 1 vol.

L'Avenir de la Philosophie Bergsonienne. In-8, 1917 (Félix Alcan, éditeur) .... 1 vol.

Étude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du Parti Socialiste Allemand (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898). In-8, 1897 (Plon-Nourrit, éditeur) .... 1 vol.

Littérature et Morale dans le Parti Socialiste Allemand. In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur) .... 1 vol.

La Philosophie de l'Impérialisme (Plon-Nourrit, éditeur).

- I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.* In-8, 1903 .... 1 vol.
- II. — *Apollon ou Dionysos ?* (Étude sur Nietzsche). In-8, 1905 .... 1 vol.
- III. — *L'Impérialisme démocratique.* In-8, 1907 .... 1 vol.
- IV. — *Le Mal romantique.* In-8, 1908 (Couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908) .... 1 vol.

Une Tragédie d'Amour au Temps du Romantisme. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur) .... 1 vol.

Les Mystiques du Néoromantisme (Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur). 1 vol.

Le Romantisme des Réalistes (Gustave Flaubert). In-16, 1914 (Plon-Nourrit, éditeur) .... 1 vol.

Barbey d'Aurevilly. In-16, 1910 (Bloud, éditeur) .... 1 vol.

Schopenhauer *(Collection des Grands Écrivains Étrangers).* In-18, 1912 (Bloud, éditeur) .... 1 vol.

Un Artisan d'énergie française. Pierre de Coubertin. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur) .... 1 vol.

Houston-Steward Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique, 1917 (La Renaissance du Livre) .... 1 vol.

Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau. In-8, 1918 (Alcan, éditeur) .... 1 vol.

Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties contemporaines. In-16, 1918 (La Renaissance du Livre). 1 vol.

Les Étapes du Mysticisme passionnel. In-16, 1919 (La Renaissance du Livre) .... 1 vol.

Edgard Quinet et le Mysticisme démocratique. In-8, 1920 (La Réforme Sociale) .... 1 vol.

ERNEST SEILLIÈRE
Membre de l'Institut

Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

LES
ORIGINES ROMANESQUES
DE LA MORALE ET DE LA POLITIQUE
ROMANTIQUES

AVANT-PROPOS

LA PRÉPARATION DU MYSTICISME SOCIAL PAR LE MYSTICISME PASSIONNEL L'INITIATION ROMANESQUE DE JEAN-JACQUES

A la première ligne d'un ouvrage qui traitera des dangers de la morale romanesque, sans insister sur les services qu'elle a, certes, rendus, d'autre part, à la civilisation européenne, il nous faut dégager le roman contemporain d'une solidarité trop étroite avec le roman romanesque, qui sera le principal objet de notre examen critique. Plus d'un romancier de notre époque a répandu des idées saines, suggéré d'utiles dispositions mentales à ses lecteurs, parce que, de tout temps, dans la littérature narrative, une veine *réaliste* d'observation exacte, de commentaires raisonnés sur le spectacle du monde a couru parallèlement à la veine romanesque proprement dite, dont nous éluciderons de notre mieux les origines. Dans la production contemporaine en particulier, la première a souvent pris le pas sur la seconde, bien que celle-ci ait été vivifiée et rajeunie par le Romantisme après la prédication de Rousseau.

A traiter le sujet qui va nous occuper, nous avons été conduit par nos méditations continuées sur la doctrine de cet écrivain prestigieux dont on sait com-

bien. « Je n'avais rien *conçu*, j'avais tout *senti.* Ces « émotions confuses, que j'éprouvai coup sur coup, « n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore! » Oh! que si fait! car elles l'altéraient au contraire dans son germe qui commence à se développer en même temps que l'être humain, et grandit du même pas que son expérience vitale. « Mais elles m'en formèrent « une *d'une autre trempe* et me donnèrent de la vie « humaine des notions bizarres et romanesques dont « *l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me « guérir* (1). Les romans finirent avec l'été. » A savoir avec l'été de 1719, c'est-à-dire peu après les sept ans révolus de l'enfant qui était né en juillet 1712. Il ajoute qu'ayant ensuite abordé la lecture du *Plutarque* d'Amyot il préféra bientôt Agésilas, Aristide et Brutus à Oroondate, Artamène et Juba ; ce qui nous apprend que La Calprenède et les Scudéry furent parmi ses premiers instituteurs romanesques.

Un peu plus loin dans ses *Confessions*, au livre IV[e], il nous fournit une autre précision sur cette période décisive de sa formation intellectuelle : « Parmi les « romans que j'avais lus *avec mon père*, l'*Astrée* n'avait « pas été oubliée, et *c'était celui qui me revenait au cœur « le plus fréquemment* (2). Je demandai la route du Forez « (au retour de son premier voyage à Paris) et, tout en « causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un « bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avait « beaucoup de forges et qu'on y travaillait fort bien en « fer. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanes- « que, et je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des « Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. »

Quelques années plus tard, dans ses *Dialogues*, —

(1) Les premiers livres des *Confessions* sont remplis des témoignages et aveux de cette foncière illusion romanesque de son âme. Voir en particulier la peinture de sa disposition d'esprit lorsqu'il s'éloigna de Genève, à quinze ans.

(2) Dans sa *Vie de J.-J. Rousseau* (Édit. crit. de M. Souriau, p. 123), Bernardin de Saint-Pierre dit de son maître : « Il estimait « singulièrement l'*Astrée* : il l'avait lue deux fois et voulait la lire une « troisième (après soixante ans). Il ne faut pas la lire en courant, « disait-il! — Je ne l'ai lue qu'une, à *sa sollicitation.* »

parlant de lui-même à la troisième personne pour se conformer à la bizarre fiction sur laquelle repose ce pathologique ouvrage de sa vieillesse, — Rousseau consignera les mêmes souvenirs sous une forme un peu différente et non moins instructive : « Tout concourut, « dès ses premières années, à détacher son âme des « lieux qu'habitait son corps pour l'élever et la fixer « *dans les régions éthérées.* Les *Hommes illustres* de « Plutarque furent sa première lecture, dans un âge où « rarement les enfants savent lire. Les traces de ces « hommes antiques firent en lui des impressions qui « n'ont jamais pu s'effacer de sa mémoire. A cette lec- « ture succéda celle de *Cassandre* et des vieux romans, « qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur « naissant à tous les sentiments *expansifs et tendres* « auxquels il n'était déjà que trop disposé. » — On notera que les *Confessions* avaient nommé dans l'ordre inverse les auteurs pris en mains par le précoce lecteur, qui passa souvent des uns aux autres, sans doute.

« Dès lors, poursuit cependant le Rousseau des « *Dialogues* en parlant de Jean-Jacques, dès lors il se fit « des hommes et de la société des idées *romanesques et* « *fausses* dont tant d'expériences funestes n'ont *jamais* « *bien pu le guérir.* Ne trouvant rien autour de lui qui « réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune « adolescent et se lança dans le monde avec confiance, « y cherchant les Aristides, les Lycurgues et les *Astrées* « dont il le croyait rempli... Se détrompant plus tard « des illusions qui l'*avaient abusé si longtemps,* il se « livra tout entier à celles qu'il pouvait réaliser tous les « jours et finit par nourrir *de ses seules chimères* un « cœur que le besoin d'aimer avait toujours dévoré ! » C'est ici la mention des fantômes familiers dont s'environnait Jean-Jacques au cours de ses promenades solitaires, de ces figures de rêve ou même d'hallucination qu'il appelle « nos habitants » dans son jargon pathologique, et dont nous avons étudié plus d'une fois déjà (1) la psychologie révélatrice. L'objet du présent

(1) En particulier dans notre *Péril mystique*, mentionné plus haut.

ouvrage est d'établir que « nos habitants » ne furent guère autre chose que des personnages de l'*Astrée*, pourvus des dispositions, adonnés aux occupations romanesques qui sont habituelles à ces personnages : dispositions provenant d'ailleurs, pour une bonne part, de l'héritage moral des cinq siècles précédents, qui, par leur littérature érotique, ont si profondément modifié et marqué la mentalité de l'Europe chrétienne. En d'autres termes, Jean-Jacques, poussé par ses prédilections subconscientes, a proposé aux lecteurs de ses livres des disciplines morales et des institutions sociales fort convenables à des êtres constitués psychologiquement comme les bergers du Lignon urféen. Là est l'assise profonde de la morale et de la politique romantiques, issues de l'impulsion donnée par lui aux sensibilités de son temps.

C'est une crise d'érotisme, c'est sa passion pour Mme d'Houdetot qui a rejeté Rousseau, — devenu célèbre quelques années auparavant par des prédications plutarchiennes, — à l'inspiration romanesque de sa jeunesse, en rappelant autour de lui la troupe fantomatique de « nos habitants ». C'est en s'identifiant par la pensée avec son Saint-Preux qu'il a inauguré la seconde et la plus décisive partie de sa carrière prophétique. — En présentant à nos lecteurs cette philosophie de l'histoire du roman, notre ambition serait de leur faire entrevoir, dans l'âme complexe et profonde de Rousseau, la voie souterraine par laquelle l'érotisme romanesque, — en tout temps source de déviations périlleuses pour la mystique chrétienne et présentement racine du mysticisme passionnel que prêcha le romantisme, — est venu déboucher dans ce mysticisme social dont le socialisme actuel est la forme extrême et que la démocratie contemporaine persiste à prendre pour point d'appui de son effort vers le pouvoir. Par là s'éclaireraient enfin les connexions dissimulées qui relient entre elles les deux sphères de la morale et de la politique romantiques, trop longtemps considérées comme indépendantes l'une de l'autre.

Aussi bien l'adjectif anglais *romantik*, qui a fait une si surprenante fortune, n'a-t-il pas d'autre sens originel que le qualificatif français de *romanesque* : on les a d'abord employés indifféremment l'un pour l'autre en notre langue (1). Quant à leur racine commune, le mot

(1) On trouvera sur ce sujet une excellente étude de M. Alexis François dans le tome V des *Annales de la Société Jean-Jacques-Rousseau*. L'adjectif anglais *romantic*, qui vient de *roman* et de *romances*, remonte au moins au milieu du XVIIe siècle dans la langue de nos voisins et paraît peu après dans la nôtre (*ibid.*, t. VIII p. 381). Addison, Pope, Thomson, l'emploient couramment, tantôt dans le sens général de romanesque, tantôt en l'appliquant aux paysages. On le traduira longtemps en français par *romanesque* sans scrupules. Dès 1745 pourtant, l'abbé Leblanc croit devoir employer le mot *Romantic* avec une majuscule, en le donnant comme un mot anglais qui s'applique aux jardins d'outre-Manche (dans ses *Lettres d'un Français à Londres*). — En 1774, dans son *Essai sur les Jardins*, Watelet, pourtant ami de Rousseau, distingue encore en classique le romanesque du pittoresque et du poétique. Pour lui, l'idée « poétique » fixée par l'éducation gréco-latine de notre jeunesse est une notion adoptée de tous et conforme à la *raison* autant qu'à la nature. Le romanesque plus vague, plus individuel, tend au *dérèglement de l'imagination* et aux égarements du goût : quoique sur des idées *même assez puériles*, sur un paysage triste et sauvage, évoquant la magie ou l'enfer du Tasse, on puisse fonder « quelques moments d'une illusion « piquante ». Mais il est le dernier à traiter le romanesque en moraliste rationnel. — En 1776, Letourneur, dans la préface de sa traduction de Shakespeare, distingue avec soin l'épithète de *romanesque*, trop souvent *prise en mauvaise part* de celle de *romantique*, que des rousseauistes ne sauraient plus considérer que comme un éloge : elle exprime, dit-il, les effets d'un tableau ou le cœur *prend un tendre intérêt*, qui porte dans l'âme le sentiment de l'émotion *douce et tendre*. Si un vallon, explique-t-il, est pittoresque, c'est simplement un point de l'étendue qui prête au peintre ; mais, s'il est romantique, on désire *s'y reposer*, et bientôt *l'imagination attendrit le peuple de scènces intéressantes* : on oublie le vallon pour se complaire dans les idées ou les images qu'il a inspirées. C'est ici le romanesque de Jean-Jacques, celui de « nos habitants » et de l'*Astrée*. L'année suivante, Girardin, hôte de Rousseau à Ermenonville, publie son livre fort lu sur la *Composition des paysages* : il préfère lui aussi l'expression anglaise *romantique* pour exprimer l'impression *touchante* que nous recevons d'un paysage : la situation romantique doit être selon lui *non pas farouche ou sauvage*, mais tranquille et solitaire, pour que l'âme s'y puisse livrer tout entière à la *douceur* d'un sentiment profond, y rêver d'une rêverie *douce*, chère aux cœurs qui sentent la vérité et l'énergie de la nature. — De 1785 à 1800, le mot prend droit de cité dans la langue française : Delille le substitue en 1802 dans ses *Jardins* à celui de *romanesque* qui figurait dans l'édition de 1782.

de *roman*, il a désigné tout simplement, lors de sa création, un récit écrit dans un idiome roman, c'est-à-dire dans l'un des dialectes néo-latins qui se parlaient vers le XIe siècle de notre ère sur le sol de l'antique *Imperium romanum* : dialectes dont le français était dès lors le plus connu en Europe.

L'Académie le consacre en 1798 : pourtant Geoffroy écrira encore en 1802 que la mélancolie aimable, touchante, poétique, est dans Virgile ou Tibulle, mais que la mélancolie ossianique n'est que folie, chimère et fatras *romanesque*. — Enfin, en 1802, l'Obermann de Sénancour accentue la couleur anglaise et calédonienne du paysage romantique, annonçant Byron : à l'inverse de Girardin resté purement rousseauiste, il oppose au romanesque qui séduit les imaginations vives et *fleuries* le romantique qui suffit seul aux âmes profondes et à la *véritable* sensibilité : c'est-à-dire le paysage des sommets alpestres, plutôt farouche et sauvage.

INTRODUCTION

Une société qui n'a pas élaboré de morale érotique.

Paris vit représenter, il y a quelques années, un drame d'origine hongroise qui avait été préalablement applaudi sur la plupart des scènes de l'Europe. L'auteur, M. Lengyel, y confrontait, de façon frappante, la morale extrême-orientale et la morale romantique, qui régit présentement les esprits d'avant-garde en Europe. Une analyse de cet ouvrage, intitulé *le Typhon*, nous paraît propre à faire mieux entendre les considérations théoriques que nous présenterons ensuite, à notre tour, sur le même sujet.

I. — *L'impérialisme rationnel du Japon moderne.*

Un Japonais de haute valeur intellectuelle, le docteur Tokeramo, a été envoyé en mission par son gouvernement dans une capitale européenne afin d'y étudier la politique occidentale et d'en exposer le fort et le faible à ses concitoyens lors de son retour au pays natal. Ce pays se promet en effet grand profit des conclusions que formulera ce puissant cerveau après avoir examiné de près les institutions qui régissent la race caucasique, dominatrice actuelle du monde. — Par

malheur, Tokeramo a pris pour maîtresse une professionnelle de la basse galanterie, qui s'est emparée despotiquement de ses sens et, par là, de sa volonté tout entière. Cette liaison est donc devenue suspecte et bientôt déplaisante à ceux de ses compatriotes qui travaillent près de lui, sur des voies diverses, à s'instruire des sciences de l'Europe, pour en mettre les éléments de force au service de leurs ambitions nationales. Averti, admonesté par eux à plusieurs reprises, il a tenté de secouer le joug érotique qui pèse lourdement sur ses épaules, mais n'est point parvenu à s'y soustraire. Hélène, une hystérique aux nerfs surmenés par sa vie galante, s'amuse à le torturer, à l'affoler même par des alternatives capricieuses de complaisance et de mépris. Si bien qu'à la fin du premier acte, après que cette fille l'a chargé des plus grossières invectives, il l'étrangle de ses mains dans un spasme de jalousie furieuse.

Ses frères de race, avertis du meurtre avant la police, se réunissent aussitôt près de lui pour délibérer sur les mesures à prendre. D'un accord unanime, ils décident que la vie et la liberté du meurtrier étant nécessaires à son pays, l'un d'eux, jugé moins utile à ce pays, assumera la responsabilité du crime, afin que Tokeramo puisse poursuivre en paix la mission sacrée dont l'honora son souverain. Le tout jeune étudiant Hironari est désigné, sur ses instances, pour tenir le rôle de l'assassin supposé, et, dans la suite, il jouera son personnage avec une telle perfection qu'il sera condamné par le jury d'assises à quelques années de réclusion : répression peu proportionnée au crime, parce que son avocat européen a plaidé les droits de la passion.

Cependant Tokeramo, soustrait de la sorte aux conséquences pénales de son assassinat, n'en demeure pas moins bouleversé jusqu'au fond de l'âme par cet amour-passion, à l'européenne, dont il a subi la despo-

tique emprise. Il mourra donc de douleur et de regrets, sinon du remords, aussitôt après avoir terminé, tant bien que mal, le travail de synthèse critique que le lointain Japon attend de sa perspicacité géniale. De là le nom du drame, qui nous fait assister, sous un crâne extrême-oriental, à cette tempête érotique dont les grands écrivains du romantisme nous ont tant de fois décrit les dévastatrices énergies; car la tempête s'appelle *typhon* sur les mers tropicales, ainsi qu'on le sait. Examinons donc maintenant de plus près la lutte qui, autour de cette âme désemparée, se déroule entre l'impérialisme strictement rationnel du peuple nippon, appuyé sur une morale de synthèse consciente qui est un legs de son passé militaire, et cette conception érotico-affective ou *romanesque* de l'existence qu'ont élaborée nos pères, mais que le mysticisme rousseauiste ou romantique est venu porter récemment à l'un de ses paroxysmes dans l'âme blanche moderne.

La colonie japonaise, purement masculine, qui travaille en Occident à la future domination de sa patrie, se rassemble volontiers autour de Tokeramo, le plus hautement doué de ses membres. Entre ces serviteurs fanatiques d'un même idéal de conquête et de puissance règne non seulement la plus parfaite entente, mais encore la plus délicate affection. Autant qu'une native fraternité de sang, une consciente fraternité d'armes unit en effet les uns aux autres ces fils d'une race guerrière, inspirés par une identique volonté de pouvoir au profit de leur groupe national. Le plus efficace principe de leur parfaite cohésion est dans la perspective d'une domination prochainement exercée en commun, car ils se flattent que leur race régnera bientôt sur le globe, ou du moins sur une ample portion de ce globe et, partout, ils aperçoivent des présages assurés de grandeur. Par exemple, leur surprenante capacité d'assimilation que l'Européen traite parfois de simies-

que, leur apparaît comme la marque d'une frappante supériorité intellectuelle : « Des générations se sont « usées, dira l'un des personnages du *Typhon*, des « martyrs sans nombre ont sacrifié leur vie pour con- « duire à sa maturité cette grandiose culture euro- « péenne à laquelle nous avons su arracher, en moins « de quinze ans, tout ce qui nous en a paru digne d'être « utilisé par notre race ! »

Au service de cet essentiel impérialisme de race, les Japonais savent mettre d'ailleurs une abnégation individuelle héroïque (1). L'adolescent Hironari, qui se substitue à Tokeramo sur les bancs de la cour d'assises, raconte à peu près en ces termes l'aventure d'amour de l'un de ses frères. Lors de la dernière guerre russo-japonaise, un jeune sujet du Mikado se trouva surpris par l'ordre de mobilisation générale au lendemain de son mariage : l'époux et l'épouse se séparèrent néanmoins en souriant, sans verser une larme. Mais la nostalgie de son bonheur domestique troubla d'abord le nouveau soldat au point qu'il ne pouvait penser sans distraction à sa patrie et à son devoir. C'est pourquoi, dès la nuit suivante, il reprit le chemin de sa demeure, se glissa près de sa femme endormie, l'embrassa sans la réveiller et la poignarda d'une main sûre. Après quoi, débarrassé d'une préoccupation indigne d'un homme, il rejoignit son régiment, dont il devint le modèle. Il tomba glorieusement peu après pour cet empereur-pontife qui est le symbole mystique des destinées souveraines de son peuple.

Instruits dans les maximes de ce stoïcisme viril, comment les compatriotes de Tokeramo le jugeraient-ils coupable pour avoir supprimé l'hystérique étran-

(1) Nos journaux ont reproduit naguère les lignes jetées sur le papier par un officier de la marine japonaise commandant un sous-marin en perdition au fond de la mer. L'accent de ce testament patriotique était sublime.

gère qui, après s'être emparée de sa pensée, le détournait de son devoir. Au jugement de ces impérialistes rationnels, le serviteur de leur cause a réalisé de la sorte un acte libérateur infiniment plus légitime encore que celui que nous venons de rapporter. Aussi bien Tokeramo lui-même se sent-il plongé par le récit d'Hironari dans une sorte d'extase prophétique : « Japon, « murmure-t-il dans le tourbillon de l'orage passionnel « qui fait rage au fond de son âme, Japon, il me « semble souvent que ta puissance s'étende déjà sur ce « pays des blancs, qui présentement nous accueille en « hôtes ! Il me semble que nous soyons tes garnisons « avancées dans les villes occidentales ! Là où un « Japonais pose seulement le pied pour promener autour « de lui son regard dominateur, comme tous ici nous « le faisons, son geste a déjà le caractère d'une prise « de possession ! » Et le doyen d'âge de la colonie nippone s'empresse de l'encourager en ces termes, après que les dispositions ont été prises pour le dérober aux soupçons de la justice d'Europe : « Ce qui va se passer à ce « propos ne te regarde plus, Tokeramo. Courage et « confiance ! Reviens à toi, ô mon fils, et ne pense plus « davantage à cette méchante bête ! Il est excellent que « les choses soient dans l'état où nous les voyons main- « tenant, puisqu'il n'y a plus d'obstacle sur ta route. »

Par malheur, ces énergiques médecins d'âme ont compté sans la vulnérabilité affective qui persiste en toute créature humaine, et surtout sans la contagion de la névrose occidentale. Par le drame qu'il a vécu, Tokeramo a été atteint dans ses œuvres vives : il s'étendra bientôt, miné par d'européennes hantises, et l'oraison funèbre de ce Werther jaune sera prononcée, dans le même style que l'exhortation précédente, par un autre Japonais d'importance : « Mieux vaut assuré- « ment qu'il ait cessé de vivre, puisqu'aussi bien il était « perdu pour nous sans possible retour. J'écrirai au

« pays qu'il est mort en martyr aussitôt sa tâche « accomplie, parce que l'air de l'Europe l'a tué ! — Et « pourtant, malheur à nous si, du même pas que les « sciences européennes, venait à progresser le *mal* « *européen* dans notre patrie ! Tokeramo fut jadis le « meilleur et le plus sûr de nous tous ; il était devenu « méconnaissable au cours de ces derniers mois ; il « n'avait plus rien d'un Japonais ! Je ferai un rapport « secret à notre gouvernement sur son aventure, afin « que les missions en Europe ne soient plus jamais « données pour un si long temps à l'avenir ! »

Ainsi, la prépondérance exigée pour l'activité consciente et synthétique de l'esprit humain sur ses impulsions érotiques au cours de la lutte vitale, l'affectivité utilisée comme ressort d'action sous sa forme familiale et fraternelle seulement, la systématisation de tous les enseignements de la vie réalisée en ce sens afin d'engendrer la parfaite maîtrise de soi, voilà l'essence de la morale japonaise telle que la résument en paroles et la traduisent en gestes sous nos yeux la plupart des Japonais du *Typhon*.

2. — *Le mysticisme passionnel de l'Europe romantique.*

En face de cette systématisation, toute virile et rationnelle, des enseignements de la vie, d'autres personnages du même drame vont dresser une morale bien différente qu'ils présenteront cependant comme le résumé des expériences vitales de l'Europe civilisée. Nous commencerons d'en apercevoir quelques traits si nous faisons plus ample connaissance avec Hélène, la dangereuse maîtresse de Tokeramo.

Un littérateur, habitué des brasseries qu'elle fréquente, nous trace son portrait moral au début du drame : il la déclare hystérique ou même folle, et par

conséquent irresponsable de ses actes ; il la décrit tout à la fois bonne et méchante, exquise et cruelle, un cœur d'or avec une tête de linote, la plus adorable des femmes ou la plus méprisable selon les circonstances et les temps. Ainsi faite, cette fille, fatiguée des hommes, a senti sa curiosité s'éveiller devant l'exotisme troublant qui se dégageait du mystérieux philosophe jaune jeté sur son chemin par le hasard. Elle est devenue sa maîtresse : mais, son caprice une fois satisfait, elle a commencé de témoigner par intervalles une aversion de plébéienne impulsive à ce personnage impénétrable et correct que rien ne semble irriter ou même agiter, puisqu'il sourit en silence sous l'injure aussi bien que sous la caresse. Hélène fait profession de ne goûter que les gens sans façons, ceux qui ont « le cœur sur la main », et elle exige de ses amants qu'ils épanchent fréquemment dans son sein leurs confidences. Guidée par sa demi-culture de femme galante que des familiarités artistes ont quelque peu dégrossie, elle a même édifié une théorie sur cette exigence de commère. Quand un homme, explique-t-elle, a vidé devant vous le fond de son sac, on le tient alors par une série de ficelles sur lesquelles on pourra tirer à son gré dans la suite, afin d'émouvoir en lui les impulsions profondes, afin de le traiter comme ce « pantin » que doit devenir tout mâle entre les mains d'une femme de tête. Or celui qu'elle appelle volontiers son « singe jaune » ne lui a jamais mis dans les mains aucun fil de cette espèce. Elle aspire donc à le « révolutionner » une bonne fois pour voir enfin son envers, cet envers-là dût-il être teint de sang, comme elle le lui crie, dans un tragique pressentiment du destin qu'elle va subir ! Mais Tokeramo reste imperturbable, et, pour le punir de ce persistant défaut d'abandon, elle le trompe avec un homme de lettres tombé dans l'alcoolisme : elle tentera même de le tromper avec le jeune Hironari, son compatriote.

Nous avons dit que, sur le conseil impérieux de ses frères de race, le jaune s'est efforcé, à plusieurs reprises, de rompre une liaison qui paralyse son effort intellectuel et qui avilit son caractère. Sa compagne a été exaspérée par ces tentatives de rupture. Elle est, dit-elle à son amant européen, de celles qui « lâchent » mais qui ne sont point lâchées : elle lâchera donc Tokeramo à l'heure choisie par elle, et de façon qu'il en garde le souvenir. A cet effet, elle décide de jouer encore une fois vis-à-vis de lui la comédie de l'amour afin de le replacer entièrement sous son joug : après quoi, elle prendra l'initiative de la rupture et se retirera avec les honneurs de la guerre ! Elle lui débite donc une scène de passion tirée des ouvrages de bas-romantisme que lui fournit son cabinet de lecture : « Tu ne pourras « plus m'oublier désormais ! Tu te reprocheras toujours « d'avoir repoussé loin de toi ton bonheur, immolé « deux existences à tes mystérieux desseins. Offriras-tu « donc en sacrifice *à ces fantômes que je ne connais pas* « *ta jeune et belle vie ?* Offriras-tu la mienne par sur- « croît? Ce serait là une résolution odieuse, un véri- « table crime envers toi-même, etc... » Et, parce qu'elle appuie ces lieux communs de roman-feuilleton par le langage, beaucoup plus persuasif, de sa chair qui s'offre, Tokeramo faiblit une fois encore : « Je ne « suis *plus maître de moi*, soupire-t-il. Je suis *en ta* « *puissance* ! »

Aussitôt obtenu cet aveu de défaite, — le plus coupable de tous sur les lèvres d'un Japonais conquérant en face d'une enfant de l'Europe vieillie, — la Dalila se redresse avec un brutal orgueil pour abuser sans délai ni pitié de sa victoire : « Enfin, lui crie-t-elle sur un ton « d'exécration méprisante, enfin te voilà donc qui « souffres à ton tour ! Te voilà faible, aveuli comme « un chiffon après tous les autres. Eh bien, écoute-moi « maintenant, car je vais te parler vrai ! Je ne t'aime

« pas. Je ne t'ai jamais aimé. Toujours, tu m'as dégoûtée « quand je me suis donnée à toi, ordure jaune, charogne « jaune, etc. » Cette frénétique apostrophe produit tout à coup, chez le demi-barbare, affolé à la fois par la déception et par l'outrage reçu, la détente des nerfs encore neufs et prompts à l'action offensive. Il saisit Hélène à la gorge : il incruste dans cette chair tendre ces doigts de fer, et la folle créature meurt victime de son attitude baudelairienne.

Mais l'Asiatique demeure après son meurtre le prisonnier moral de sa victime : il est plus esclave de la morte qu'il ne l'avait été de la vivante ; il la suivra bientôt dans la tombe, comme nous l'avons indiqué plus haut. Il trouve cependant un consolateur bénévole dans l'homme de lettres qui partageait avec lui, sans qu'il le sût, les faveurs de sa maîtresse. Ce personnage est un publiciste déclassé et détraqué par l'alcool, mais qui sait encore jeter un vernis d'esthétisme disert sur ce *mal européen* dont Hélène incarnait surtout l'aspect anarchiquement passionnel. Il cherche à civiliser, à moderniser en ce sens la colonie japonaise qu'il fréquente volontiers et qui se montre ironiquement courtoise, discrètement railleuse à ses professions de foi décadentes. Ce rousseauiste de table d'hôte demeure assez lucide toutefois pour constater chez ses interlocuteurs orientaux la discipline rationnelle de la volonté, la maîtrise de soi : mais il propose de cette évidente supériorité morale l'explication la plus saugrenue. Ces gens-là, — explique-t-il, — et il le leur explique au besoin à eux-mêmes, avec une naïve insolence, — ces gens-là sont contraints chez eux de surveiller sans cesse leurs paroles et leurs mouvements parce que les parois transparentes de leurs petites maisons de papier laissent tout entendre et tout deviner au voisin : il leur faut donc avaler bien des choses en silence dans leur vie d'intérieur ; il leur faut jouer sans cesse la

comédie pour ce voisin qui les juge : nécessité qui engendre à la longue une habitude du caractère et même une disposition héréditaire de la pensée ! Cette disposition est d'ailleurs peu approuvée de notre esthète : aux Japonais actifs et disciplinés, il préfère de beaucoup les Chinois fumeurs d'opium, ces raffinés de la sensation et du rêve, si supérieurs à l'Européen lui-même par leur virtuosité dans la jouissance et par leur perversité subtile : car la perversité est le véritable thermomètre de la culture de ses yeux. Et les Russes lui paraissent également supérieurs à leurs vainqueurs de Mandchourie en raison de leur mysticisme social ingénu, dont Tolstoï s'est fait l'interprète et le zélateur, en attendant qu'il les conduise où nous les voyons aujourd'hui.

Les petits hommes jaunes auxquels l'alcoolique attendri débite ces niaiseries insultantes accueillent avec un calme sourire de mépris ses bavardages. Mais Tokeramo, sous le poids de son crime et de son chagrin, se montrera moins réfractaire à ces factices et malsains adjuvants de l'élan vital, entravé par la névrose. L'homme de lettres l'a bien vite deviné coupable de la mort d'Hélène, et, tout aussitôt, il s'est installé dans son intimité pour l'assister de ses encouragements bénévoles. A l'imitation des héros de Tolstoï, il a en effet décidé de traiter désormais en frère l'assassin de celle qu'il aimait lui-même, jusqu'à projeter de l'épouser si elle avait bien voulu y consentir. Le Japonais, obsédé par ses souvenirs de volupté et de sang, recevra donc de lui des consolations où l'évangélisme romantique s'associera de façon bizarre à l'esthétisme néronien : « Non, répète-t-il au meurtrier avec tendresse, tu n'es « plus un Japonais, ô mon frère ! Tu es désormais un « homme, saus aucune étiquette nationale. Te voilà face « à face avec l'énigme de la mort, et c'est pourquoi le « doute est venu te ronger à ton tour. N'es-tu pas mon

« frère maintenant que tu commences à sentir ton unité « avec les choses et que tu as perdu la *maîtrise de toi* « pour goûter le soulagement qu'apportent les pleurs ! « Te voilà l'ami de mon âme ! » Et l'esthète présente au meurtrier l'assassinat de la jeune femme non comme un acte condamnable, mais plutôt comme la suprême fleur d'une belle passion dévastatrice, comme la manifestation d'une auguste puissance de la Nature qui anéantit les individus sur son passage. Il proclame qu'il y eut de la beauté dans ce geste de mort ! N'en est-ce pas la plus décisive excuse?

Tokeramo accepte avec passivité de son frère blanc des encouragements dont rien ne le prépare à comprendre le sens : « Je suis si malheureux, ami, gémit-il « seulement, si immensément malheureux ! J'en meurs. « Je comprends la mort et ne puis plus comprendre la « vie ! Tout m'étonne en moi désormais, le son de mes « paroles, le geste de ma main ! Que suis-je? Et pour- « quoi ai-je vécu? Quel implacable Destin m'a jeté dans « ce monde d'horreur et quelle sera la durée de mon « indicible torture ! » Il est loin, comme on le voit, du sentiment de sa mission raciale, et la dépression nerveuse l'a plongé dans un pessimisme de la plus rare distinction ! C'est un cas de *mal européen* qui ne laisse rien à désirer pour la netteté des symptômes et pour la qualité des résultats.

Après avoir assisté, avec une sympathique assiduité, aux étapes de cette déchéance mentale, — dont il est en partie responsable par la très suspecte thérapeutique dont il a conseillé l'usage, — le littérateur disputera le mourant à la colonie japonaise, réunie pour accaparer son dernier soupir. « Tokeramo n'a jamais eu si « bonne apparence, affirme-t-il à ces intrus, quelques « minutes avant le trépas de l'infortuné. Que voulez- « vous de mieux pour lui? Le voilà pâle, neurasthénique, « et ce sont là d'incontestables éléments de beauté.

« L'épreuve a fait de lui un sensitif, un délicat, un « lyrique et l'a donc élevé bien plus haut qu'il ne fut « jamais dans la hiérarchie des êtres capables de « sentir ! » Il se cramponne au chevet de l'agonisant : « Moi, vous abandonner ce malheureux, riposte-t-il avec « violence aux Japonais qui, toujours calmes et cour- « tois, insistent pour recueillir sans témoins les der- « nières volontés de leur compatriote ! Moi, mettre un « homme à votre merci ! Je ne vous confierais pas « même mon chien, car vous auriez bientôt fait de lui « inculquer le sentiment du *devoir*, et il vous accorderait « sans délai de mourir de faim pour préparer l'avenir « du Japon ! Ceux qui ne vivent pas d'une vie *humaine* « n'ont pas le droit d'exprimer des sentiments humains. « Et savez-vous bien, au total, ce que c'est que la vie? « Oh ! que non pas ! Vous suivez, en hallucinés, votre « stupide *idée fixe*. Voyez plutôt à quelle extrémité « vous avez réduit cette âme sensible? Pourquoi ne « le laissiez-vous pas regarder, respirer, jouir, souffrir, « *vivre sa vie* en un mot? Et que voulez-vous mainte- « nant de lui? Le devoir et la patrie, n'est-ce pas? Que « lui importent ces choses à cette heure et qu'a-t-il à « faire avec vous désormais? Il gémit et se dévore. Il est « donc mon frère, à moi ! Il a cessé d'être le vôtre ! » Qui ne reconnaîtrait en ces lignes la systématisation érotique ou romanesque de la vie, présentement épanouie dans le romantisme, cette mystique conception de l'existence qui, depuis cinq générations, sert de religion à une bonne partie de l'Europe pensante?

« Votre frère, proteste cependant l'un des Japonais « après ce discours, sans se départir de la parfaite « correction de son attitude? Votre frère, dites-vous? « Quant à nous, nous ne vivons pas pour un frère « unique, mais pour cinquante millions, bien mieux, « pour dix mille millions de frères qui ont vécu ou « vivront sur le sol de la patrie nippone. La mort est-

« elle donc un événement si considérable ? Quiconque « est né doit mourir un jour : cela fut ainsi réglé par la « Nature et n'a pas grande importance, au total, car il « n'est pas difficile de mourir. Ce qui est difficile, c'est « de vivre, et, pendant la vie, de faire son devoir ! »

Telle est cette adroite synthèse dramatique d'une essentielle et profondément instructive opposition entre deux cultures morales, développées à peu près indépendamment l'une de l'autre aux deux extrémités du globe (quoique le bouddhisme puisse passer pour une sorte de pont jeté entre elles par l'évolution du mysticisme originel au contact de l'expérience vitale). Le public parisien accoutumé à se voir caressé au théâtre dans ses appétits romantiques n'y prêta qu'une oreille distraite. Et pourtant, si l'auteur accordait à ses Japonais la concise éloquence du stoïcisme, — cette quintessence éthique d'un autre impérialisme rationnel, le gréco-romain, — il savait faire parler son esthète attendri comme les plus goûtés de nos maîtres romantiques, et ces accents vont émouvoir en nous des fibres si bien préparées, par l'hérédité comme par l'éducation, pour la résonance, qu'il faut une rare solidité de raison pour ne pas s'associer au bohème de lettres, accablant de son indignation ses impassibles auditeurs jaunes, pour ne pas voir en lui le personnage sympathique du drame. Nous allons essayer de faire mieux comprendre la conception de la vie qui prépare en ses contradicteurs leur tranquille dédain devant nos illusions les plus chères (1).

(1) On a publié à Londres, en 1911, la correspondance amoureuse d'une Anglaise avec un Japonais, qui peut passer pour un Tokeramo guéri de sa romantique passion par l'atmosphère natale. Kenrio Watanabé, « missionnaire » de l'impérialisme extrême-oriental en Occident, y connut une Hélène moins décadente que celle de Lengyel. Miss Myrtil M... lui fit goûter les attraits de l'amour européen, et, en particulier, les charmes du baiser, cette manifestation sentimentale que proscrit le code des bienséances nippones.

3. — *Un apologiste de la morale japonaise: Lefcadio Hearn.*

L'auteur du *Typhon* s'est assurément inspiré, pour une part, des écrits du penseur européen qui a pénétré le plus avant, jusqu'ici, dans l'intimité de l'âme japonaise : nous voulons parler de Lefcadio Hearn, le sédui-

Ce fut, dit-il, un torrent de suavité inconnue qui pénétra dans son cœur, et ses lettres écrites en pays blanc le montrent ravi de ses découvertes affectives, embrasé de désirs nouveaux, profondément stupéfait surtout de sentir s'agiter en lui cette personnalité langoureuse, cet amoureux transi qu'il n'y savait pas herberger. — Parvenu au terme de sa mission, il doit retourner dans son pays, mais jure à son amie d'en revenir, sans délai, pour lui donner son nom. Pourtant il ne reviendra jamais, car l'ambiance morale de son enfance n'a pas manqué de le ressaisir, et voici dans quels termes il explique à Miss M... son abandon peu courtois : « Lorsque j'étais en Europe, je désirais « ressentir toutes choses à la manière de l'Europe ; mais, lorsque je « suis revenu à mon état originel, lorsque je me suis retrouvé un « Japonais parmi des Japonais, lorsque j'ai dû me remettre sérieu- « sement à mon métier, *mon idée de l'amour a changé.* Je me suis « souvenu que vous aviez parlé, que moi-même j'avais parlé de « nous tuer par amour, et cela me donne maintenant une très « mauvaise impression, car cela prouve que la passion n'est pas « une chose *bonne.* Je crois vous avoir appris autrefois que *l'amour « est tenu chez nous pour une chose immorale* ; désormais, *je sais « que cela est bien vraiment ainsi*, puisqu'il a pu exercer un pouvoir « aussi fort sur moi, contre mes habitudes naturelles (c'est-à-dire « acquises par l'hérédité et l'éducation nippones). Avec les Euro- « péens, il en va autrement, *peut-être.* » — Oui, peut-être, ajouterons-nous ici pour nous associer à la courtoise concession de ce lointain moraliste, car notre culture érotique ne laisse pas d'avoir porté bien des fruits de délicate saveur. Longtemps le christianisme rationnel, héritier pour une part de l'impérialisme hébraïque et du stoïcisme méditerranéen, a modéré ces tendances érotico-affectives dont il acceptait d'ailleurs et utilisait socialement la force impulsive. Depuis deux siècles environ, il réussit moins dans cette tâche, et la culture romanesque est devenue, par le romantisme son héritier, un péril aux yeux de qui sait voir. Le Japon saura-t-il d'ailleurs se préserver de la contagion du *mal européen*? On y a lu avec avidité les théoriciens les plus récents de la conception romanesque ou romantique du monde, Schopenhauer, Marx, Tolstoï et Nietzche. On écrit chez eux des romans passionnels. Les René, les Lélia de l'Extrême-Orient sont peut-être nés déjà.

sant écrivain dont les ouvrages ont été traduits en toutes langues. Né vers le milieu du siècle dernier, ce fils d'un chirurgien anglais et d'une Grecque des îles Ioniennes se vit de bonne heure privé des soins de ses parents, insouciants et désunis : son éducation fut faite dans le pays de Galles par une tante de religion catholique et de rigides principes. De bonne heure, il s'insurgea contre une discipline morale jugée par lui trop étroite et s'émancipa, dans l'espérance de vivre de sa plume ; ce qu'il fit en effet, non sans peine, en Angleterre d'abord, aux États-Unis par la suite. Il traduisit les romantiques français, Gautier surtout, avec prédilection : il eut le culte de Chateaubriand, de Flaubert, de Baudelaire, de Maupassant. Souvent il se vit refuser ses productions personnelles par les éditeurs américains qui les jugeaient insuffisamment morales : il recherchait en ce temps la société des gens de couleur, ces parias de l'ordre social nord-américain et fut sur le point d'épouser une mulâtresse. Au total, il marchait dans les voies du rousseauisme, autant que le lui permettaient les influences malgré tout présentes et persistantes de son hérédité, de son éducation et de son ambiance anglo-saxonnes.

En 1890, il accepta la place, bien rétribuée, de professeur d'anglais dans une école supérieure du Japon, et cette résolution orienta toute la fin de sa carrière, car il s'attacha très vite au peuple original dont il était devenu l'hôte ; il épousa une fille du pays, issue de parents nobles que la révolution de 1870 avait réduits à la pauvreté : il se fit adopter légalement par cette famille, résolut d'élever ses enfants dans la pure culture nippone et ne quitta plus sa nouvelle patrie où il devait mourir en 1904, âgé de cinquante-quatre ans seulement.

Les préjugés romantiques qu'il apportait avec lui l'avaient d'abord conduit à considérer les Japonais

comme d'heureux enfants de la Nature, à la fois artistes-nés et moralistes instinctifs. Mais une étude plus approfondie de leur passé lui montra dans cette morale, qu'il avait jugée « naturelle », l'aboutissement d'une longue et sévère éducation rationnelle de la race. Ce sont ses très pénétrantes observations ou rétractations sur ce point que nous nous proposons de résumer au profit de nos lecteurs.

Son enquête lui révéla tout d'abord l'abîme psychologique creusé entre les races blanches et jaunes par la diversité de leur formation mentale, qui rend toute intimité impossible et même inconcevable entre elles. Cultivez l'esprit d'un Japonais à la mode européenne avec la plus tenace patience, écrit Hearn dans son livre *Out of the East*, celui de ses ouvrages que nous utiliserons principalement ; vous ne ferez que l'éloigner de vous davantage, parce que ses prédispositions mentales héréditaires se révéleront plus clairement à lui, sous la lumière nouvelle que vous aurez portée dans son esprit. D'autre part, à mesure que les Japonais apprennent à nous mieux connaître, ils nous jugent de façon moins favorable, surtout pour notre morale de la « sensibilité » (morale érotico-affective). Nous les traitons volontiers d'enfants : en revanche, ils nous placent assez près des animaux pour nos conclusions sur la vie sociale. En effet, un système social dont la piété *filiale*, fraternelle et familiale n'est pas le ciment, où les enfants se détachent prématurément de leurs parents pour vivre sans l'appui de l'expérience paternelle et maternelle, où il est considéré non seulement comme acceptable, mais comme louable que l'homme aime l'épouse et l'enfant plus que les auteurs de son existence, qui permet les mariages conclus *indépendamment de la volonté des ascendants*, en raison de la mutuelle inclination des jeunes gens, où la belle-mère n'a pas droit aux services déférents

et obéissants de sa bru, un tel système social apparaît aux Japonais réfléchis comme très peu supérieur à *celui des oiseaux de l'air et des bêtes des champs*. C'est pourquoi le mode d'existence dont notre littérature est le reflet leur présente sans cesse d'irritantes, de déconcertantes énigmes ! Et voilà de quoi nous faire tout au moins réfléchir un instant sur les assises essentielles de la culture dont nous sommes si fiers.

Les étudiants qui furent les élèves assidus et respectueux de Hearn dans l'île de Kyushu, au début de son séjour japonais, lui demandèrent un jour de leur raconter une histoire dont la morale fût « très caractéristique dans le genre occidental » : il choisit un épisode des aventures de sir Bors (le Bohor des romans français de chevalerie), qu'il tira du XVIe livre de *la Mort d'Arthur*, cette compilation tardive et célèbre des récits de la Table ronde par sir Thomas Mallory. Le chapitre est intitulé : *Comment sir Bors rencontra son frère sir Lionel captif et battu avec des épines. L'épisode de la vierge qui allait être déshonorée et comment sir Bors abandonna son frère pour secourir la damoiselle, et comment ils apprirent que sir Lionel était mort.* La morale d'une telle fiction, c'est que le chevalier, digne de ce nom, doit secourir l'être faible, au mépris des liens du sang si cela est nécessaire ; et certes le précepte est d'inspiration élevée, bien que, dans nos romans, cet être faible soit, à peu près sans exception, une femme jeune et belle, de naissance noble. Les auditeurs de Hearn n'en furent pas moins « indignés » de ce qu'ils venaient d'entendre, et l'un d'eux se chargea d'expliquer leur impression unanime à peu près en ces termes. Une pareille conduite pourrait être bonne s'il n'y avait dans le monde que des individus, mais aucun groupe social ou national. Tant qu'il existera de tels groupes, eux-mêmes subdivisés en groupements de famille qui en sont les éléments

stables, l'amour *familial* en devra fournir le ciment. C'est pourquoi le principe auquel obéit le chevalier Bors est contraire à toutes les idées japonaises sur le sentiment de famille et même, selon les Japonais, à la nature *humaine*, car la loyauté à l'égard des proches est mieux qu'un simple devoir à leurs yeux : elle doit procéder du cœur, agir comme une impulsion innée, et elle existe comme telle en effet dans la *nature* de tout enfant du Japon. L'homme capable d'abandonner son frère en grand danger pour se porter au secours d'une femme inconnue est un *mauvais homme* ! L'acte du chevalier ne serait à la rigueur intelligible pour un cerveau d'extrême-Orient que si son auteur était aveuglé par une folle passion, ou contraint à l'action irraisonnée, antipathique à son naturel, par quelque vœu de caractère religieux. Hearn aurait pu répondre qu'il y avait en effet un élément religieux et un vœu solennel à la base de l'institution chevaleresque ; mais il n'aurait pas effacé par là l'impression première de ses interlocuteurs. La morale fondée sur les affections de *famille*, si rationnelle comme assise de l'ordre public, ne se serait pas moins opposée dans leur esprit la morale de l'affectivité érotique, fût-elle présentée sous son aspect le plus spécieusement social, comme elle l'est dans cette typique anecdote. Et qu'aurait-ce été si Hearn avait pris en main les auteurs favoris de sa jeunesse et soumis aux adolescents de Kyushu quelques pages de *Mademoiselle de Maupin*, de *René*, de *Madame Bovary*, des *Fleurs du Mal* ou de *Bel-Ami*.

Les Japonais ne se piquent pourtant guère de pruderie, nous apprend-il encore, car ils possèdent, eux aussi, une importante littérature de caractère érotique. Notre production romanesque les révolte cependant, — même l'anglaise qui longtemps proscrivit la peinture de l'adultère, — non parce qu'il y est question de l'amour ou de la passion en soi, mais parce que la passion éro-

tique y est supposée présente et active en des jeunes filles de bonne souche et parce qu'elle se déploie *dans le cercle familial.* En effet, lorsque la passion forme au Japon le thème de l'art narratif et lui fournit des œuvres de marque, il ne s'agit nullement du genre d'amour qui pourrait mener à l'établissement des relations de famille. Le *mayoi* ou exaltation passionnelle y est provoqué par le seul attrait physique, et les femmes qui le font naître ne sont jamais des jeunes filles honnêtes, mais seulement les prostituées de la civilisation jaune, les danseuses professionnelles, les *geishas* : quelquefois cependant, mais rarement, par des filles du bas peuple. De telles amours ne sont d'ailleurs envisagées que du point de vue *esthétique,* comme sources passagères de jouissance raffinées, et rien ne peut nous en donner une idée dans la littérature *romanesque* de l'Occident.

Dans la littérature japonaise en général, la femme n'est idéalisée que sous les traits d'une *mère dévouée,* d'une *fille pieuse,* prête à tout sacrifier pour le bonheur des siens, d'une *épouse loyale* qui suit au besoin son mari dans les combats, lutte à ses côtés et le sauve au péril de sa vie, jamais sous l'aspect d'une vierge aux sentiments exaltés qui meurt ou cause la mort d'autrui par amour, jamais non plus sous les traits d'une beauté dangereuse qui se plaît à égarer l'esprit des hommes parce que, au Japon, la femme ne saurait jouer ce dernier rôle. Au surplus, la société polie, ce commerce intellectuel entre hommes et femmes, ce mode de vie où la femme donne le ton n'a jamais été conçu comme possible en Extrême-Orient. La société y est demeurée à peu près exclusivement masculine. On y estime encore que l'introduction des coutumes européennes à cet égard amènerait la *dissolution de la famille,* et par conséquent la désagrégation de tout le tissu social, le bouleversement de tout le système

moral, en fin de compte l'extinction de la vie nationale.

Dans son livre excellent sur *la Société japonaise*, M. Bellessort est venu plus récemment confirmer le témoignage de Hearn. L'amour à l'européenne, ce ferment d'individualisme, explique l'observateur français, n'a pu trouver jusqu'ici sa place dans les cadres de la société japonaise, car la famille le considère comme un agent désorganisateur et se refuse à fonder son harmonie sur le moins stable, le plus divers, et, au fond, le plus égoïste des sentiments humains. Elle redoute la passion érotique dont le caractère exclusif lui apparaît non seulement comme désobligeant pour la communauté familiale, mais encore comme perpétuellement menaçant pour l'existence de cette communauté traditionnelle. L'homme ne doit jamais choisir sa femme ni la femme obéir à son mari par une impulsion d'ordre purement sentimental, car l'inconstance humaine pourrait travailler, avec le temps, contre l'accomplissement réciproque des devoirs conjugaux. L'affection conjugale est admise certes, et même encouragée, mais dans la mesure où elle n'altère en rien le respect des bienséances. La jeune fille doit non pas obtenir sans délai par sa beauté, mais mériter avec le temps par sa vertu la tendre intimité du foyer. Aux yeux des Japonais, le mariage d'amour est une *sorte de déchéance*, tout au moins « l'aveu d'une faiblesse « assez méprisable ».

L'amour passionel étant un sentiment réputé inférieur, on admet encore que l'homme l'inspire à la femme, mais non pas que l'homme bien appris fasse mine de l'éprouver en retour. Se sent-il entraîné pourtant par les prestiges de la beauté dans une femme dont la profession est de cultiver ces prestiges, cet homme conservera l'attitude de dignité que lui prescrivent les convenances. L'amour restera pour lui une fantaisie passagère, encadrée dans un joli décor, agrémentée

d'un peu de musique, attendrie d'un peu de mélancolie, tel que le lui présente la littérature érotique dont nous avons parlé plus haut. Ses abandons même prendront des aspects de condescendance. Il attendra que la femme lui fasse les avances, et, s'il lui convient de les hâter, *ce sera moins par des prévenances que par des brusqueries*. Dans un cercle de Japonais et de geishas, on reconnaît l'amoureux à son défaut d'urbanité envers celle qu'il a choisie : à l'heure du berger, il feindra de céder aux fumées du vin plutôt qu'à l'aiguillon du désir : « Les jeux de l'amour japonais, « écrit bien joliment M. Bellessort, ne sont pour « l'homme que des faiblesses après boire : sur la pente « d'une légère ivresse, *le samouraï se trouve au niveau « de la femme* ! » L'idée que la femme prend toujours l'initiative du plaisir est même si enracinée dans l'esprit des Japonais que leur ancienne législation ne connaissait pas le crime de viol et que l'opinion ne l'admet guère, aujourd'hui encore. Des refus persistants de la part de la femme ont parfois conduit l'homme à se mutiler sous les yeux de la cruelle, pour afficher, par cette atroce décision, son mépris de l'implacable amour et pour affirmer sa virilité morale sur les ruines de sa virilité naturelle.

Revenons à Lefcadio Hearn. Il nous apprendra que, dans la société japonaise, la femme n'est jamais mise en vedette et se montre même rarement : il n'est pas question de lui « faire la cour », puisque le moindre compliment adressé à une épouse ou même à une jeune fille sera considéré comme une impertinence, presque comme un outrage. Les Japonais parlent fort peu de leur femme ou de leurs enfants, mais seulement de leur père et de leur mère, avec un respect qui approche du sentiment religieux : non pas cependant de façon à suggérer une comparaison entre le mérite de leurs parents et celui des parents d'autrui. Tombés

3

dans le besoin, ils ne réclameront jamais assistance en faisant allusion à leur ménage, mais n'hésiteront pas à demander un secours au profit de leurs pères et mères.

Faites-vous une visite à un Japonais, son épouse (qu'il n'aura même pas la pensée de vous présenter), ou plus souvent sa fille, apparaîtront un instant *pour vous servir* ; mais vos relations avec la partie féminine de la maison en resteront là, parce que le *home* est un sanctuaire dont il semblerait impie d'écarter le voile. Notre franc aveu, ou plutôt notre étalage de nos relations domestiques, apparaît au Japonais cultivé comme une complaisance fort exagérée à l'égard de la femme. Son attitude est fondée sur ce principe que les démonstrations publiques entre époux sont *inconvenantes*, parce qu'elles manifestent un sentiment personnel et par conséquent *égoïste*. Or, pour lui la loi de la vie est le devoir, rationnellement défini : l'affection doit, en toute circonstance et en tout temps, se subordonner au devoir : la démonstration publique d'une affection personnelle équivaut donc à une *confession publique de faiblesse morale*. Certes, ce n'est pas une faiblesse que d'aimer sa femme, et tout au contraire le devoir du mari est de la chérir ; mais ce serait une faiblesse que de la préférer à son Empereur, symbole de la cohésion nationale (souvenons-nous ici de l'anecdote du *Typhon*), ou encore à ses parents, dépositaires de la tradition morale, par conséquent de lui témoigner en public plus d'attention ou même autant qu'on en montre à ses père et mère. Et, ajoute Hearn d'après Spencer, son maître préféré, puisqu'en effet l'amour-passion est tout au plus un sentiment *égo-altruiste*, le penseur japonais *n'a pas tort* lorsqu'il refuse de le considérer comme le plus sublime des motifs d'action (1).

(1) La conception japonaise des relations convenables entre l'homme et la femme est assez voisine de celle que l'expérience

4. — *L'enquête japonaise sur les principes de la morale européenne.*

Bien des choses ont donc choqué et rebuté les Japonais à la longue dans cette civilisation européenne qu'ils avaient d'abord jugée sur sa puissance matérielle formidable, en se sentant menacés par elle dans leur indépendance nationale. Hearn eut, certain jour, avec un de ses étudiants de Kyushu, une conversation très propre à nous renseigner sur l'allure des raisonnements qui ont engagé des Japonais contemporains à s'assimiler, au moins en partie, la culture occidentale, puis ont conduit les plus clairvoyants d'entre eux à distinguer entre les inventions pra-

méditerranéenne antique avait érigée en règle morale avant les spéculations mystiques du néoplatonisme. C'est à Rousseau lui-même, — dans celui de ses ouvrages où le stoïcisme de ses débuts se débat victorieusement une dernière fois contre l'érotisme qui va le dominer jusqu'à sa fin, — c'est à la *Lettre à d'Alembert* sur les spectacles que nous emprunterions volontiers quelques considérations sur ce point. « Les anciens, écrit l'auteur, avaient en général un « très grand respect pour les femmes, mais ils marquaient ce respect « en s'abstenant de les exposer au jugement du public et croyaient « honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils « avaient pour maxime que le pays où les mœurs étaient les plus « pures était celui où l'on parlait le moins des femmes, et que la « femme la plus honnête était celle dont on parlait le moins... De là « venait encore que, dans leurs comédies, les rôles d'amoureuses et de « filles à marier ne représentaient jamais que des esclaves ou des « *filles publiques*. » Ce sont les geishas de la littérature érotique du Japon. « Chez tous les anciens peuples policés, les femmes vivaient « très renfermées... Quand leurs maris donnaient à manger, elles se « présentaient rarement à table... Les deux sexes ne passaient point « la journée ensemble, et il régnait plus d'union entre les époux qu'il « n'en règne aujourd'hui... Tout est changé. Depuis que des foules « de barbares traînant avec eux leurs femmes dans leur armée « eurent inondé l'Europe, la licence des camps jointe à la froideur « naturelle des climats septentrionaux qui rend la réserve moins « nécessaire introduisit une autre manière de vivre, que favorisèrent « les livres de chevalerie... C'est ainsi que la modestie naturelle au « sexe est peu à peu disparue et que les mœurs des vivandières se « sont transmises aux femmes de qualité. »

tiques de cette civilisation étrangère, qui sont une force évidente, et ses suggestions morales actuelles, qui peuvent facilement devenir un principe de faiblesse, par conséquent de déclin.

Obéissant à ses convictions les plus chères, l'Anglais commença par vanter sans réserves la culture japonaise ancienne à son interlocuteur, mais celui-ci formula tout aussitôt quelques objections à cette apologie sans réserves : « Vous avez dû pourtant, dit-il, re-« marquer aussi les défauts de ces anciens Japonais « et leur très insuffisante connaissance pratique du « genre occidental. — Ils me semblent, riposta Hearn, « presque accomplis par leur bonté, leur politesse, « leur héroïsme, leur maîtrise de soi, leur faculté « d'abnégation, leur piété filiale, leur foi naïve et leur « capacité de se contenter à peu de frais. — Cependant « ces capacités suffiraient-elles, à votre avis, pour « assurer un succès *pratique* dans la lutte pour la vie, « en Occident? — Pas précisément, *quoique certaines « d'entre elles pussent concourir à ce succès.* — Les qualités « les plus nécessaires pour obtenir un succès pratique « dans la vie occidentale sont pourtant celles qui man-« quaient aux anciens Japonais, n'est-il pas vrai ? — « Je le crois. — Et ces qualités de désintéressement, « de politesse et de bienveillance que vous admirez dans « notre société d'autrefois n'étaient cultivées par elle « qu'*au prix de la compression de l'individu* ; tandis « qu'au contraire la société occidentale *cultive l'individu* « et déchaîne entre ses membres une concurrence sans « restrictions pour la *puissance* de penser ou d'agir? — « Je crois que cela est vrai. — Eh bien, l'avenir du « Japon dépend de son développement industriel, et « il ne pourra pas le réaliser si nous continuons à suivre « notre ancienne morale et nos coutumes d'autrefois. — « Expliquez-moi mieux votre pensée sur ce point. — « Ne pas pouvoir lutter contre l'Occident signifie pour

« nous la ruine. Or, pour lutter à armes égales, il nous « faudrait adopter les méthodes de l'Occident, et celles-« ci sont *radicalement contraires à l'ancienne conception* « *morale*. — Je n'en suis pas convaincu, répond Hearn, « qui retire donc ici quelque peu les concessions de ses « dernières phrases et anticipe, nous le verrons, les « convictions de l'actuelle génération japonaise. — Je ne « pense pas qu'on en puisse douter, insiste cependant « le Japonais de la génération qui grandit la première « dans le Japon nouveau. Pour entreprendre une affaire « sur un très grand pied, les hommes ont besoin de « n'être pas arrêtés par la pensée qu'ils ne devraient « rechercher aucun avantage capable de nuire aux « affaires d'autrui. En effet, là où il n'y a pas de restric-« tions à la concurrence, ceux qui, par bonté de cœur, « hésitent à lutter sont forcément vaincus, la loi de « la lutte étant la victoire des actifs et des forts. — C'est « exact, concède de nouveau Hearn, qui renonce ici « trop facilement selon nous à mettre en relief les « éléments de *force* qui résident dans la longue tradi-« tion d'une morale, au fond solidement rationnelle, « comme celle qui se fonde sur le devoir envers l'Etat « et sur les affections *familiales*. — Alors, maître, conclut « sans contradiction son interlocuteur, malgré toute la « valeur de l'ancienne moralité, nous ne pourrons faire « de grands progrès industriels ni même conserver « *notre indépendance nationale* si nous nous y tenons. « Il nous faut abandonner notre passé et substituer la « *législation* à la *moralité*. Une fâcheuse substitution « selon moi ! Elle s'est cependant montrée satisfaisante « en Occident, si nous en jugeons par la grandeur « *matérielle* et par la *puissance* de l'Angleterre ! » Voilà le mot décisif. La nation qui a fixé le sens actuel du mot *impérialisme* sera prise comme modèle par ces impérialistes du Levant, — jusqu'à l'heure où l'expérience leur conseillera d'examiner de plus près les

ressorts de cette puissance et de choisir entre eux, afin de la surpasser et peut-être de la surmonter s'il leur est possible.

Les observateurs attentifs du Japon contemporain discernent en effet trois périodes dans ses récentes dispositions intellectuelles. De 1870 à 1889, on s'européisa par engoûment pour la nouveauté, avec *enthousiasme*. Puis, jusqu'en 1905, — et c'est au début de cette période que se place l'entretien dont nous venons de marquer les traits principaux, — on n'imita plus l'Occident que par ambition nationale, avec des réserves qui commençaient à se faire jour. Dans la troisième, rassuré sur l'avenir par les résultats militaires et industriels obtenus, on s'efforce à sauver du passé national *ce qui peut encore en être sauvé* !

Hearn, longtemps le prisonnier de nos grands romantiques, a, de très pénétrante façon, reconnu que la culture occidentale choque surtout l'Oriental par la mystique conception qu'elle est venue à se faire de la femme, considérée comme l'Incompréhensible, l'Insaisissable et le Divin. L'idéal romanesque de l'Éternel Féminin n'existe pas pour l'Oriental, a-t-il écrit dans *Out of the East*, et ne saurait même être accepté par lui, fût-ce dans un lointain avenir. Une langue où les substantifs n'ont pas de genre, les adjectifs pas de comparatifs, et les verbes pas de personnes, a imprimé des prédispositions mentales à peu près indélébiles dans la race. Or la femme n'a jamais été idéalisée par cette race que comme fille, mère ou épouse héroïquement dévouée. Au contraire, notre imagination a *féminisé* (dans le sens érotique de ce mot) tout ce qui l'*enchantait* dans le spectacle du monde, n'accordant, par métaphore, la virilité aux phénomènes naturels qu'en présence du violent ou de l'effroyable et rehaussant ainsi par d'âpres contrastes l'enchantement de l'Éternel Féminin. Nous avons cultivé de la sorte en

notre âme une émotion cosmique, un panthéisme de caractère essentiellement *féminin*, et, ajouterons-nous ici de notre chef, une morale érotico-affective de nuance tout aussi féminine, qui, l'une et l'autre, proposent de véritables énigmes aux cerveaux de culture extrême-orientale.

De là leurs reculs inquiets devant les leçons de l'Occident, enfin mieux pénétré par eux dans les présentes perspectives de son évolution morale. Dans le livre que Hearn a intitulé *Kokoro*, il a consacré un chapitre à la psychologie d'un de ces « conservateurs » japonais théoriques qu'il eut le temps de voir poindre, avant sa mort prématurée, sur l'horizon de sa patrie adoptive. Il nous fait assister d'abord à l'éducation d'un jeune noble ou samouraï, pendant les dernières années du Shogounat. De bonne heure, ce damoisel est dressé à réprimer, au moins en public, les élans *affectueux* de l'enfance. Certains aspects *non moraux* de la vie, qui transparaissent dans les drames ou les récits populaires, sont presque entièrement ignorés de lui, car on l'accoutume à mépriser, comme une lecture essentiellement *efféminée*, cette littérature vulgaire qui s'adresse aux émotions ou passions nées d'une sensibilité insuffisamment réglée par le vouloir méthodique. Le théâtre public est d'ailleurs *interdit* à ceux de sa caste, et la prostitution sévèrement bannie des villes fortifiées de province où s'opère sa formation martiale.

Voici pourtant que se sont montrés, devant les ports nippons, les redoutables et menaçants *vaisseaux noirs* qui battent pavillon nord-américain. La nécessité s'impose dès lors avec évidence à ce peuple fier d'adopter les méthodes de l'Europe pour les retourner contre elle et sauvegarder par là son indépendance, — en attendant mieux. — Le jeune patriote est donc conduit à l'étude et à l'examen des choses de l'Occident. — Tout d'abord, il croit reconnaître dans la foi chré-

tienne le principe de la *force occidentale.* Il se fait donc chrétien, par une décision héroïque, puisqu'elle lui retire tous ses privilèges de caste. Peu satisfait cependant de la *pratique* chrétienne telle qu'il a bientôt fait de la constater chez ses nouveaux coreligionnaires, il s'engoue de la philosophie spencerienne (comme Hearn) sans y trouver un contentement d'esprit plus durable.

Il décide alors d'entreprendre le voyage d'Europe, qui lui évitera peut-être d'autres erreurs de perspective morale. Son historien anglais lui prête à ce moment des appréciations qui nous montrent cet historien singulièrement revenu lui-même, avec l'expérience et le temps, des romantiques prédilections de sa jeunesse. A Paris, écrit en effet l'ancien traducteur de Gautier, le samouraï étudia l'art français, reflet des convictions esthétiques (et aussi des propensions morales) de la *mieux douée entre les nations européennes.* Or cet art lui causa une surprise extrême sans parvenir à le charmer : dans les nudités plastiques qui s'étalaient sous ses yeux de toutes parts, il reconnut l'aveu cynique de l'une des faiblesses humaines que son éducation stoïque lui avait enseigné à mettre sur le même plan que la trahison ou la lâcheté. Dans la littérature française, il resta naturellement incapable de goûter la merveilleuse virtuosité de certains maîtres contemporains ; mais l'eût-il appréciée à sa valeur, il n'en serait pas moins resté convaincu qu'un pareil emploi des facultés humaines révèle une profonde dépravation morale. Au théâtre, il se demanda comment la conception européenne de ce qui fait le prix de la vie diffère si peu de celle que l'Extrême-Orient se forme de l'*effémination* ou même de la *démence* ! — L'Angleterre ne le satisfit pas davantage. Bien qu'il y constatât, dans les classes dirigeantes tout au moins, une morale assez voisine de la japonaise [un jugement qui est à rappro-

cher de ceux de *Corinne* (1)], la race anglo-saxonne lui apparut dans son ensemble comme une *race de proie*, aux ambitions sans scrupules et sans frein. — Au total, et quoique l'Europe lui eût partout présenté des résultats matériels prodigieux à côté de vues morales si contraires à celles de sa patrie, il rentra dans cette patrie résolument, théoriquement *conservateur*, et même autant que possible restaurateur de l'ancienne conception de la vie !

Cette restauration, devenue l'objet des activités japonaises éclairées, divers observateurs, — entre autres MM. de la Mazelière et Bellessort, — nous ont appris qu'elle commença par la remise en honneur de l'ancien impérialisme de race sous un nom nouveau, le *Bushido* ou voie du guerrier. On revint à la religion du Mikado considéré comme émanation ou fils du Ciel, ainsi que chez les Chinois (c'est la forme orientale du « droit divin ») ; et l'on fit sans tarder de cette religion une mystique préparation à la guerre contre la Russie, avant-poste de l'Europe. On utilisa jusqu'aux thaumaturges et devins populaires afin d'appuyer cet orgueil messianique agrandi et d'accréditer la prétendue mission providentielle du Japon, qui deviendra le *Royaume de Dieu*, parce que ses fils sont, de toute évidence, *les mieux doués parmi les hommes*. On s'efforça de raffermir la discipline conjugale, quelque peu ébranlée déjà par la contagion des idées européennes : tâche assez facile d'ailleurs en raison des multiséculaires habitudes d'esprit de la femme japonaise. — Quelques douzaines d'affranchies ou de rebelles, opine M. Bellessort, ne persuaderont pas aisément aux hommes qu'elles soient dès à présent leurs égales, car ceux-ci estiment désormais presque tous que le culte de la femme, tel qu'il est dès longtemps pra-

(1) Voir notre étude sur Mme de Staël dans nos *Étapes du Mysticisme passionnel* (Paris, 1918).

tiqué en Europe, a pour résultat d'énerver les vertus viriles. Lors de la catastrophe du *Titanic*, les Japonaises ne sentirent aucune admiration pour les hommes qui s'étaient sacrifiés au salut des femmes et des enfants : « Comment, disaient-elles, ne pas sauver d'abord « les hommes, dont la vie importe tellement davantage « à l'État? »

En terminant cette *Introduction*, nous tenons à répéter qu'elle a pour objet de faire réfléchir l'Européen éclairé sur les assises de sa vie sociale, non de le mettre à l'école du Japon ancien sans réserves. C'est probablement en partie grâce à son utilisation de l'érotisme comme tonique de l'activité vitale que l'Occident a pu se soumettre tant de forces de la nature et par là conquérir l'actuelle domination du globe. Mais il ne faut pas oublier que notre race a conservé longtemps des cadres moraux suffisamment rationnels à ses impulsions érotico-affectives, sublimées de temps à autre en ingénieux mysticismes théoriques. Ces cadres, empruntés de la politique dorienne, subsistent dans Platon, le grand initiateur érotique et mystique de notre civilisation européenne : on les retrouve dans le stoïcisme des Romains, appuyés sur l'expérience gouvernementale de leur aristocratie guerrière ; puis dans le Christianisme ecclésiastique, héritier pour une si grande part des philosophies méditerranéennes antiques, enfin chez les grandes nations anglo-saxonnes contemporaines, qui ont conservé jusqu'ici un christianisme suffisamment rationnel comme contrepoids à leurs fréquentes velléités mystiques.

Mais, lorsque l'érotisme s'émancipe décidément de tout frein, — comme il arrive présentement sous l'action de l'usure nerveuse accrue par l'allure vertigineuse du progrès moderne, — il devient une menace pour l'avenir social : le mysticisme prend alors un carac-

tère féminin très frappant : absorbé à trop haute dose, son action tonique devient une action paralysante ou stupéfiante. C'est le péril romanesque, rousseauiste et romantique : c'est le péril présent. — Nous estimons toutefois que ce mysticisme contemporain débordant saura profiter des leçons, souvent cuisantes, que l'expérience lui ménage pour s'enfermer à temps dans des cadres rationnels renouvelés, agrandis, consolidés par l'élargissement des connaissances humaines. Tel a été le sort des grandes vagues de mysticisme dans le passé de nos races : après les premières hérésies chrétiennes, par la plus stricte organisation hiérarchique de l'Église ; au lendemain de la protestation de Luther, par l'effort modérateur des diverses communautés protestantes.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DE LA MORALE ROMANESQUE

A la source de toute mystique européenne, on rencontre Platon, de même qu'on trouve Aristote à l'origine de tout effort rationnel ou scientifique de l'homme blanc pour la domination de la nature. Or le centre du Platonisme est assurément la théorie de l'*amour moralisateur,* c'est-à-dire sa morale érotico-affective ; mais l'exposé de cette morale n'est pas facile à fournir en raison des libertés, à nos yeux si singulières, que la civilisation grecque s'accordait dans ce domaine. Nous tenterons toutefois de mettre en évidence, sans choquer les oreilles délicates, ceux des enseignements du grand penseur athénien qui ont exercé, à notre avis, une influence décisive sur l'essor de la conception *romanesque* de la vie au cours du moyen âge européen.

I. — *La conception platonicienne de l'amour.*

Il n'est rien au monde, expose Phèdre dans *Le Banquet,* ni la naissance, ni l'honneur, ni les richesses, qui soit capable au même degré que l'amour d'inspirer à l'homme ce qu'il lui faut pour se bien conduire, c'est-à-dire la honte du mal et l'émulation du bien. Si un homme qui aime avait commis une mauvaise action ou supporté un outrage sans exiger réparation, il n'y aurait ni père, ni parent, ni personne devant qui il eût

tant de honte de paraître que devant ce qu'il aime : et il en est de même pour qui est aimé. — Du principe posé de la sorte découle toute une théorie de la moralisation par le culte de la Beauté que Diotime, l'étrangère de Mantinée, se charge de formuler à peu près en ces termes au cours du même dialogue platonicien. — Celui qui veut remplir dignement sa destinée doit s'élever par degrés au culte de la Beauté véritable. Dès son jeune âge, il commencera par rechercher les *beaux corps*, envisagera la Beauté dans tous les corps comme une seule et même chose, puis considérera la beauté de l'âme comme un bien plus relevé que celle du corps, regardera même la beauté physique comme peu de chose, contemplera enfin la beauté propre aux sciences jusqu'à n'apercevoir plus qu'une seule science, synthèse de toutes les autres, la science du Beau. Quiconque, dans la pénétration des mystères de l'amour, sera parvenu jusqu'à ce point, c'est-à-dire jusqu'au dernier degré de l'initiation esthétique, verra tout à coup paraître à ses yeux une beauté merveilleuse, éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence aussi bien que de possible accroissement : beauté qui n'a point de forme sensible ni d'apparence corporelle, qui demeure absolument identique à elle-même et invariable par elle-même, de laquelle toutes les autres beautés procèdent. C'est en contemplant la Beauté éternelle avec l'organe spirituel qui seul est capable de la percevoir qu'on saura produire et enfanter en soi non des images de vertus, mais de réelles et authentiques vertus.

Dans le *Phèdre*, avançant d'un pas sur la voie mystique, Platon nous enseigne encore que toute âme humaine a jadis contemplé dans une autre vie les *essences* des choses, parce que, à défaut de ce stage préalable, aucune âme n'est autorisée à s'incarner dans un corps d'homme. Par malheur, il n'est pas également

facile à toutes les âmes de fixer dans leur souvenir cette contemplation radieuse, surtout si elles n'en ont pas joui très longtemps, ou si, une fois précipitées sur terre, ces âmes se sont laissé porter à l'injustice par des fréquentations funestes : elles oublient alors les choses sacrées dont elles avaient eu connaissance, et quelques-unes seulement conservent de ce passé métaphysique une mémoire suffisamment distincte ; en sorte qu'apercevant ici-bas quelque reflet des images d'en haut, elles se sentiront transportées hors d'elles-mêmes au point de ne pouvoir plus se contenir. Elles ignorent toutefois la cause de leur émotion, pour n'avoir pas assez médité sur ce qui se passe alors en elles. En effet, la justice, la sagesse, tout ce qui a du prix pour les âmes dégagées de leur corps, se présente dépouillé de son éclat dans les images que nous en percevons sur la terre où nous sommes embarrassés, aveuglés par de grossiers organes : c'est donc avec peine que certains d'entre nous peuvent, en s'approchant de ces images, reconnaître le modèle céleste dont elles sont la reproduction. — Enfin Platon, dans le mythe fameux de l'Androgyne, explique les passions soudaines comme des reconnaissances obscures et confuses qui se produiraient entre deux âmes jadis soudées l'une à l'autre par la volonté du Créateur, puis séparées par une nouvelle décision de sa providence.

Telles sont les notions hardiment mystiques qui, venues sans nul doute jusqu'à l'Attique de l'Orient arien, sémitique ou égyptien pour une grande part (qu'on se rappelle le rôle de l'Arménien Er dans la doctrine platonicienne), ont trouvé de si complaisants, de si durables échos dans la pensée européenne, surtout lorsque le christianisme grandi dans l'ombre du Néoplatonisme alexandrin en eut incorporé l'essentiel à sa théologie aussi bien qu'à sa morale. — Afin de distinguer le platonisme antique de la théorie cour-

toise ou romanesque du moyen âge, qui en est issue selon nous pour une grande part, nous remarquerons toutefois qu'il conservait un caractère plus viril en ses suggestions déjà teintées d'érotisme. La préoccupation militaire demeure en effet au premier plan dans la cité grecque, surtout à l'heure où l' « impérialisme » lacédémonien, et bientôt macédonien, menaçait d'asservissement les communautés helléniques. L'amour platonique originel a donc surtout l'aspect d'une *amitié éducatrice* de caractère martial, au profit de la puissance guerrière du groupe social. Socrate est pour Alcibiade un compagnon d'armes intrépide et exemplaire en même temps qu'un initiateur philosophique ; quelque chose comme Gorvenal pour Tristan ou Gandales pour Amadis. La conception romanesque de la morale fera au contraire d'une Iseult ou d'une Oriane les éducatrices de ces preux sur le chemin de toute vertu. En d'autres termes, la Vénus *Uranie*, seule prônée par Platon, cédera, dans le Platonisme courtois du moyen âge, son rôle à la Vénus populaire que ce philosophe faisait profession de dédaigner.

C'est qu'à travers le Néoplatonisme le caractère ferme, presque ascétique, de l'érotisme platonicien s'évapore. La doctrine se féminise parce que le milieu social d'Alexandrie fut peu propice à la culture des qualités martiales et très ouvert en revanche à la luxure orientale. Le roman grec né dans cette atmosphère et qui, lors de la Renaissance, se combinera au roman de chevalerie pour engendrer le roman moderne, aurait grandement choqué les interlocuteurs des *Dialogues* et la conception néoplatonicienne de l'amour qui est à la base de ces écrits spécifiquement *érotiques* (c'est le nom que leur donnaient nos pères), a déjà quelques-uns des traits tout féminins de la conception romanesque. Rappelons seulement de quelle façon la passion prend naissance entre les deux héros d'Hélio-

dore, dans le plus célèbre de ces récits, les *Éthiopiques* (1). Aux cérémonies religieuses de Delphes, qui les mettent pour la première fois en présence l'un de l'autre, Théogène s'avance pour recevoir le feu sacré des mains de la belle Chariclée : « Là, conte Calasiris « qui fut spectateur de la scène, là nous connûmes très « évidemment par expérience que nos âmes sont divines « et qu'elles ont, de las-sus, je ne sais quoi de conve- « nance et de consanguinité les unes avec les autres. Car, « tout incontinent qu'ils se virent, comme si leurs « âmes, de la première rencontre, eussent *reconnu leur* « *semblable* et eussent couru au devant de ce qui, « *par droit*, leur était propre, ils demeurèrent première- « ment l'un devant l'autre, tout piqués et étonnés. « Puis elle lui bailla lentement en main le flambeau, « et lui le reçut de même, tenant, par un assez long « temps, les yeux fichés l'un sur l'autre, comme s'ils « eussent, cependant, recherché *en leur mémoire* s'ils « ne s'étaient point vus et connus autrefois. Après, ils « se prirent à sourire un bien petit, si couvertement « qu'à peine l'eût-on su apercevoir, sinon à une chère « gaie de leurs yeux. Puis, comme s'ils eussent eu honte « de ce qu'ils en avaient démontré, le sang leur monta « au visage et rougirent. Finalement, quand la passion « eut pénétré jusqu'au cœur (comme je crois), ils devin- « rent tous deux pâles. Bref, en peu d'heures leurs faces « et contenances changèrent en infinie sorte et muèrent « souvent de couleur et de visage ! » Schopenhauer, ce mystique issu du romantisme allemand, n'a pas su mieux parler des métaphysiques origines de l'amour-passion. Et l'attitude réciproque des amants d'Héliodore montre à quel point la femme a su grandir son influence sociale depuis le temps de Platon à la faveur de la paix romaine.

(1) Livre II, ch. II. Nous citons la traduction d'Amyot.

Le christianisme, religion d'un Dieu mort *par amour* pour l'humanité coupable, fut l'héritier du Platonisme déjà féminisé, en même temps que du stoïcisme romain, cette puissante synthèse de la sagesse gouvernementale antique. Les Pères de l'Église empruntèrent beaucoup de Plotin, Jamblique et Proclus. Puis, par l'écrivain mystique Denys, ce néoplatonicien du ve siècle que le moyen âge confondit avec Denys l'Aréopagyte, disciple traditionnel de saint Paul, le Platonisme a puissamment influé une seconde fois durant le haut moyen âge sur la mystique chrétienne : en attendant qu'une troisième intervention, lors de la Renaissance, l'eût amené à rajeunir la morale romanesque et à préparer par là les hérésies mystiques modernes dont le rousseauisme est la forme encore agissante autour de nous. Nous considérons donc ce legs de la spéculation athénienne comme le tronc principal sur lequel il convient de ramifier l'arbre généalogique de la conception *romanesque* du monde qui fait l'objet de la présente étude.

2. — *Origine celtique prétendue de la conception romanesque du monde. — La thèse renanienne.*

Les pays de conquête barbare produisirent d'abord une littérature d'imagination qui traite sans grand raffinement de l'amour. Avant le mouvement des croisades, naissent ces chants populaires qui furent nommés chansons de toile parce que nos mères les fredonnaient en filant le lin sur le rouet traditionnel. La passion que célèbrent ces poésies naïves, nous apprend M. Jeanroy (1), est ressentie presque uniquement par la femme. Son caractère est impérieux, foudroyant, despotique. L'homme en accepte les témoignages avec condescen-

(1) Dans l'*Histoire de la Littérature française*, dirigée par Petit de Julleville.

dance, du haut de sa condition sociale incontestablement supérieure. C'est là, remarquons-le, le stade érotique auquel s'est tenu, à peu de chose près, l'imagination japonaise.

Telle est également, et sauf exception d'origine cléricale, la couleur sentimentale de nos plus anciennes chansons de geste. Les romans du cycle carlovingien, remarquait déjà Fauriel, ignorent cet amour systématique, exalté, délicat, principe de tout honneur et de toute vertu qui va devenir rapidement le thème exclusif de la lyrique courtoise et l'attrait des romans de la *Table ronde*. Les dames y entendent et pratiquent la passion de bien plus simple manière. Elles s'éprennent, à première vue le plus souvent, du chevalier jeune et brave qui reçoit l'hospitalité de leurs proches, lui déclarent franchement leur désir et ne reculent devant aucune hardiesse pour l'amener à partager ce désir. Au besoin, elles trahissent leurs parents, font tuer leurs prétendants incommodes, embrassent la religion du bien-aimé. Elles semblent n'avoir qu'une crainte ; c'est de n'être pas assez vite au pouvoir de l'homme qu'elles se sont choisi pour maître et seigneur. Le plus souvent, il est vrai, des princesses sarrasines montrent, chez nos vieux poètes, cette énergique simplicité de caractère, par exemple dans *Fierabras* ou dans *Huon de Bordeaux* ; mais leurs héroïnes chrétiennes ne laissent pas d'adopter parfois la même attitude (1). — Tout cela est encore très loin

(1) Par exemple Luzaine, dans le poème d'*Aiol*. Luzaine, dont nous n'osons rappeler qu'en note les désinvoltes façons de faire. Aiol, fils d'Élie, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, reçoit l'hospitalité de la comtesse Ysabeau d'Orléans, et la fille de la châtelaine ne dissimule nullement l'impression ressentie par elle à la vue du bel étranger :

Par le poing le mena jusqu'au lit,
Le fit déchausser, nud dévêtir...
Doucement le tâtonne la damoiselle...
« Si vous voulez baiser ou autre jeu faire,
« J'ai fort en mon désir que je vous serve, etc... »

de la passion courtoise que chanteront peu après les troubadours. D'où donc est venue dans le monde barbare et féodal une conception de l'amour si peu « naturelle » ou primitive, et pourtant réservée à de si durables triomphes ?

Il y a deux tiers de siècle environ que Renan, hanté par les préoccupations de race qui dominaient à ce moment la haute érudition européenne, et d'ailleurs influencé par les travaux assez fantaisistes et romantiques que publiait alors La Villemarqué sur le passé armoricain, proposa d'expliquer l'amour romanesque par l'introduction dans la littérature médiévale des façons de penser propres aux peuples de langue celtique. L'article célèbre qu'il publia en 1854 dans la *Revue des Deux Mondes* sur la *Poésie des races celtiques* est, comme tant de productions de sa plume exquise, aussi séduisant par la forme que fallacieux dans le Romantique, il y réclamait hautement pour les Bretons, ses ancêtres, toute la conception romanesque du monde. — Rappelons les plus significatives affirmations de cet essai, qui fut rédigé à propos de la traduction en anglais des vieux *Mabinogion* irlandais par Lady Charlotte Guest.

La race bretonne, écrivait l'ancien séminariste de Tréguier, est une race timide qui manifeste dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Puissante par le sentiment bien que faible dans l'action, retenue par une charmante pudeur, elle présente à l'observateur sympathique quelque chose de voilé, de sobre et d'exquis : race essentiellement *féminine* au surplus, race dont les monuments littéraires sont pour ainsi dire *humides du sentiment de la femme* qui y paraît, comme une sorte de vision vague, intermédiaire entre l'être humain et le messager surnaturel. Comparez plutôt, ajoutait Renan, Guenièvre et Iseult à Gudruna ou à Chrimhilde, ces « furies scandinaves », et vous avouerez

que la femme telle que l'a conçue la chevalerie (courtoise), la femme, idéal de douceur et de beauté offert à la vie pour suprême fin, est une création non pas classique, germanique ou chrétienne, mais bien réellement celtique !

La chanson de geste du cycle carlovingien, insistait-il, se montre fidèle à la formule classique en ce que les mobiles coutumiers de ses personnages sont les mêmes que ceux de l'épopée grecque : impulsions martiales, amours frustes et sommaires. Les éléments qu'on peut traiter de *romantiques* dans notre ancienne littérature appartiennent à un autre monde, séparé par un abîme de celui où s'agitaient les héros de l'antiquité. — De la haute antiquité, soit, acquiescerons-nous ici, mais non pas de l'antiquité hellénistique, et, par exemple du roman d'Héliodore : ces éléments procèdent au contraire de l'antiquité pour une grande part, car ils viennent du Platonisme à travers l'Alexandrinisme et le christianisme, selon nous. — C'est en modifiant profondément le caractère de la femme, poursuivait cependant le critique de la *Revue des Deux Mondes*, c'est en introduisant toutes les nuances de l'amour dans la poésie que les romans à sujets bretons, ceux de la *Table ronde* surtout, réalisèrent cette étonnante métamorphose : leur action eut la rapidité de l'étincelle électrique, car le goût de l'Europe se trouva changé par eux en quelques années, et la galanterie chevaleresque proposa dès lors pour idéal à l'homme de guerre de servir une femme afin de mériter son estime. — Mais, à l'appui de ces assertions tranchantes, Renan invoquait sans cesse le recueil des *Mabinogion* ou anciens récits irlandais, traduits du celtique en anglais par lady Guest, sans rappeler (sinon dans des phrases incidentes, et comme à la dérobée) que ceux d'entre eux dont il prétendait appuyer sa thèse furent autrefois transportés des *langues romanes* en vieux

celtique, tandis que les autres, les autochtones, qui sont d'un tout différent caractère, contredisent directement cette thèse, ainsi que nous l'établirons bientôt.

Au surplus, les contradictions ne troublent guère le séduisant essayiste. Après avoir refusé, comme nous l'avons vu, une origine chrétienne au sentiment romanesque (ou romantique), il écrira sans sourciller que le *Dialogue d'Arthur avec Eliwood*, un morceau célèbre de l'ancienne littérature irlandaise, exprime la révolte des *mâles* sentiments d'héroïsme de la vieille société celtique contre le sentiment *féminin* qui coulait à pleins bords dans le culte dont Saint-Colomban s'était fait le persuasif apôtre : ajoutant que les Germains se convertirent fort lentement, tandis que, dès le IIIe siècle de notre ère, les Celtes étaient *de parfaits chrétiens*, parce que le christianisme trouvait en ces derniers *un tempérament analogue au sien*. Soit, mais si les vieux Celtes étaient nettement hostiles au sentiment féminin, si les nouveaux s'en imprégnèrent au contact du christianisme, n'est-ce pas, quelle que fût d'ailleurs leur affinité avec lui, ce dernier culte qui doit être considéré comme la source de la conception féminine et romanesque du monde? — Et cela, nous l'avons dit, en raison des emprunts faits par ses premiers théoriciens au Platonisme et Néoplatonisme de l'antiquité classique? — La thèse de Renan, ce spécieux rousseauiste, était purement arbitraire, mais n'en devait pas moins obtenir un durable succès vers le milieu du siècle romantique.

Gaston Paris, son disciple et son successeur dans l'administration du Collège de France, s'engagea donc sur la même voie, en dépit de son érudition médiévale si infiniment plus solide. Romantique lui aussi d'éducation, comme tous nos contemporains, il s'était en effet épris pour le roman de *Tristan* d'une admiration passionnée qui, trop souvent, l'empêcha de discerner ce qui

est probablement celtique de ce qui est courtois ou roman (c'est-à-dire français) d'origine dans le célèbre récit d'amour. Son étude sur *Tristan*, publiée par la *Revue de Paris* en 1894, fut presque aussi goûtée du public que celle de son maître l'avait été quarante années plus tôt ; et cela pour les mêmes qualités de forme comme pour les mêmes suggestions d'ordre romanesque (ou romantique). Il y affirmait que l'épopée celtique, dont il ne nous reste rien, avait donné à l'esprit moderne non seulement la notion de l' « aventure » (ce qu'on peut lui concéder), mais aussi celle de l'amour *enlaçant la vie*, parce que le génie *triste* et passionné des Celtes sut prêter à la femme un rôle prépondérant dans la vie sociale : rôle et place que la femme a conservés depuis lors, dans le roman, dans la poésie et dans l'art moderne, puisqu'on l'y trouve tantôt source de toutes les faiblesses et de toutes les dégradations, tantôt conseillère de pur idéal et de sublime vertu ! Ces deux types extrêmes culminent à ses yeux dans Béatrice et Manon, entre lesquelles oscille la femme européenne. Et Paris terminait par de très rousseauistes commentaires sur les droits de la passion. — Préfaçant quelques années plus tard *Tristan*, abrégé avec tant de goût par son élève, M. J. Bédier, il répéta que la popularité sans éclipse et sans précédent de ce vieux roman tient à la conviction qui l'anime du bout à l'autre, à savoir que l'amour revêt parfois un caractère *fatal* (divin) qui l'élève alors *au-dessus de toutes les lois* ! — C'est ce que nous appelons le mysticisme passionnel.

3. — *Objections à la thèse celtique.*

Gaston Paris avait savamment démontré que les noms des personnages et le point de départ de la légende sont celtiques dans le poème de Tristan ; mais il n'avait

nullement établi que la conception de l'amour qui triomphe dans les rédactions assez tardives que nous possédons de l'ouvrage dût également émaner des grands ou des petits Bretons. C'est ce qui lui fut peu après signifié, en termes très francs, par le maître incontesté des études celtiques en France à cette date, par Arbois de Jubainville, son collègue au Collège de France : « Malgré tout le talent littéraire de « l'éloquent et sympathique auteur, écrivit cet érudit « dans la *Romania* (1) à propos de l'article de la *Revue* « *de Paris*, je ne crois *pas un mot* de tout cela ! » C'est à-dire que l'amour mélancolique et fatal tel qu'il apparaît dans les relations entre Tristan et Iseult soit une innovation des Celtes.

On ne trouve, expliquait-il en effet, rien d'analogue dans la littérature des peuples celtiques avant le XIIe siècle, c'est-à-dire avant que la conquête normande eût quelque peu vulgarisé la langue et les idées *romanes* au delà de la Manche. L'amour extraconjugal irrésistible et sympathique, tel qu'on le peut contempler dans *Tristan*, doit être regardé comme une création *française* du XIIe siècle, car c'est vers cette époque que dans le monde français, — tant sur le continent qu'en Angleterre où domine alors la civilisation franco-normande, — les femmes commencent à *hériter des fiefs* (ou même de la royauté), revêtant de la sorte une importance qu'on ne leur avait jamais reconnue jusque-là. Auparavant, on avait écrit des romans pour les hommes principalement occupés de la guerre (récits du cycle carlovingien), et on ne leur avait guère parlé d'autre chose. On écrivait désormais pour les femmes que cette véritable révolution sociale avait faites riches et puissantes : on créa pour elles des récits d'amour galant qu'on agrémenta d'incidents merveilleux ; et

(1) Année 1895, p. 154.

ce fut seulement pour se procurer ce dernier condiment qu'on se tourna vers la légende celtique, capable de le fournir avec profusion. — Ce que nous savons de la littérature galloise, concluait Jubainville, ne nous permet pas d'admettre que l'amour de Tristan pour Iseult ait été connu dans le pays de Galles avant l'importation des romans français. Les seules relations que les « triades » réellement anciennes du Livre rouge connaissent entre Essylt et Diristan, c'est que ce dernier garda les cochons du roi March pendant que le porcher en titre allait remettre un message à Essylt ; les triades plus récentes empruntent du roman français toutes leurs notions amoureuses.

Embarrassé quelque peu par cette tranchante réplique, Paris riposta que le désir de plaire aux femmes et de se faire rémunérer par elles ne suffit pas pour dicter une merveilleuse histoire d'amour à des gens chez lesquels on constate d'ailleurs une stérilité d'invention aussi complète que chez les compatriotes et contemporains de Robert Wace et de Chrestien de Troyes. — Ce qui est assurément trop sévère. — Si l'amour de Tristan n'est pas celtique, concluait-il, c'est donc qu'il est germanique ; car, certainement, il n'est pas français ! — Nous verrons qu'il a dit plus tard le contraire. Il l'avait même dit auparavant (1) en d'autres termes, lorsqu'il constatait, à propos des romans de la *Table ronde*, qu'un abîme sépare les *Mabinogion* primitifs de ceux qui ont été rédigés sous une influence française, car les conteurs français, tant insulaires que continentaux, avaient fait subir à la « matière de Bretagne » une transformation *radicale.*

Après lui, M. Bédier, dans la préface de son *Tristan* abrégé, et M. Loth, dans sa traduction des *Mabinogion* et dans ses *Contributions à l'étude des romans de la*

(1) *Romania*, X, 465.

Table ronde, sont revenus sur ce problème, le romaniste concluant au total contre son ancien maître, le celtisant se montrant moins dédaigneux au contraire que Jubainville dans ses commentaires sur l'amour breton originel. Et pourtant, quoique profane en ces difficiles matières, nous ferons remarquer que c'est un Tristan certes peu *romantique* que ce Gilvaethwy qui figure dans le *Mabinogion* de *Math, Fils de Mathonwy*. Voici quelques traits de ce récit typique. Math, roi de Gwinned, expert dans l'art magique, ne peut vivre qu'à la condition que ses deux pieds reposent presque constamment dans le giron d'une vierge. Or il a un neveu, comme le roi Mark, oncle de Tristan, et la vierge qui remplit auprès de lui ce singulier office sera violée par ce neveu. Pour se venger, Math change le coupable, ainsi que son frère et complice Gwydyon, en un couple de cerfs (mâle et femelle) puis de sangliers après un an, enfin de loups, après un an encore, et, pendant chacune de ces périodes, le couple ensorcelé engendre un faon, un marcassin, un louveteau. Désenchantés dans la suite, ces rejetons seront trois hommes dont on pense bien que la destinée ne sera pas sans bizarrerie ; et toute la suite du récit garde la même couleur étrange et sauvage. Que nous voilà loin de l' « incomparable épopée d'amour »! — En général, l'amour qui se donne carrière dans les *Mabinogion*, purement celtiques et non influencés par la littérature courtoise franco-normande, est singulièrement impulsif, barbare ou même sanglant.

Nous conclurons donc volontiers, — en nous appuyant de l'autorité de M. Clédat, le collaborateur de Petit de Julleville pour la partie médiévale de l'*Histoire de la Littérature française*, — que l'épopée courtoise, première forme de nos « romans » de chevalerie proprement dits, ne fut pas chez nous une importation étrangère. Les romans qu'on qualifie de bretons

ou d'arthuriens, par allusion aux sujets qu'ils traitent, ne sont pas plus véritablement bretons qu'*Hernani* n'est une pièce espagnole. A l'heure où l'esprit français s'est trouvé mûr pour l'éclosion de ces sortes d'écrits, les Bretons étaient à la mode parce que des harpeurs celtes, au talent musical apprécié, parcouraient alors l'Angleterre et la France en chantant des « lais » dont, sans doute, ils expliquaient préalablement en français le contenu à leurs auditeurs. Nos poètes brodèrent sur ces thèmes, après les avoir grandement modifiés pour les adapter au goût déjà raffiné de leurs compatriotes des hautes classes. — Parmi les romans bretons, ajoute Clédat, celui de *Tristan* mérite peut-être cette qualification plus que les autres, parce qu'il renferme un certain nombre de traits qui paraissent bien d'origine celtique; mais l'amour qui entraîne les deux héros n'a pas un caractère celtique : il n'a rien de l'impulsivité sauvage qui se donne carrière dans les récits bretons ou gallois authentiques ; il représente un premier épanouissement de l'amour « courtois » qui a germé sur notre sol et s'est répandu de là en Europe.

Nous jugeons quant à nous cet amour d'origine chrétienne et mystique : il est à nos yeux un écho du Platonisme atténué et féminisé que professèrent tour à tour les Néoplatoniciens, les Pères de l'Église, le Pseudo-Aréopagyte et enfin les clercs méridionaux qui ont les premiers mis en œuvre de façon originale les suggestions classiques et chrétiennes de cette nature que leur avaient fournies leurs études ou leurs lectures professionnelles.

4. — *Le lyrisme courtois et son caractère.*

Les chevaliers concoururent avec les clercs dans la création de la lyrique courtoise. — C'est un problème

fort difficile que celui des origines de l'institution chevaleresque et du rôle joué par l'Église en ces origines. Mais, si la chevalerie a été créée ou du moins encouragée par le clergé dans l'intérêt de l'ordre social, elle ne tarda guère à échapper au contrôle de la hiérarchie ecclésiastique pour se développer tout autrement que celle-ci ne l'avait désiré ou prévu. La noblesse, religieuse à sa manière, remarquait jadis Fauriel, garda quelque respect pour la discipline morale chrétienne, mais fit entrer pourtant dans sa conception du chevalier accompli des éléments d'ordre profane, ou même érotique, qui ne tardèrent pas à y prendre une place prépondérante. Elle n'aspira plus guère qu'à des mérites ou indifférents ou antipathiques au sacerdoce, parce que les passions humaines n'avaient pas trouvé un assez libre jeu dans le cadre strictement chrétien de cette institution. La protection du faible prit le pas sur le service de la foi et la protection de la femme noble sur celle de tout autre faible. Rendre à un ami, empêché par la maladie, sa maîtresse que séquestre une famille malveillante à leurs amours ; marier une jeune fille à son gré, en dépit d'un tyrannique tuteur ; se porter au secours d'un amant qui a enlevé une femme maltraitée par son mari, tels furent les exploits les plus habituels de ces redresseurs de torts.

La chevalerie restée fidèle aux impulsions du clergé se fit à demi monacale avec les Templiers ou les Hospitaliers et trouva son expression littéraire dans le cycle mystique du Graal. Mais à cette milice « celestienne » s'en opposait une autre plus « terrienne », plus libre, mondaine et galante, dont les troubadours allaient exprimer, dans leur poésie lyrique, la conception de la vie et de l'amour. — Examinons donc de plus près cette dernière ; et, tout d'abord, écartons de notre chemin la thèse des origines arabes de la morale courtoise après avoir réfuté celle de son

extraction bretonne. Certes, les Maures d'Espagne avaient apporté avec eux d'Orient et développé ensuite pour leur part des idées élevées sur la générosité, sur l'humanité qui conviennent au guerrier de noble extraction ; peut-être même quelques vues sur l'érotisme, principe d'héroïsme et de moralité, puisque aussi bien Platon avait certainement emprunté de l'Asie, pour une bonne part, ses propositions de morale érotique. Toutefois la situation de la femme en pays musulman n'est pas, n'a jamais été telle que la conception romanesque de la vie ait pu pousser de bien profondes racines dans l'aride terrain de l'Islam. L'opinion moderne s'est laissé quelque peu illusionner sur ce point par les romans historiques que l'Espagne chrétienne et courtoise composa sur la civilisation mauresque après qu'elle en eut définitivement triomphé. A l'issue du XVI[e] siècle, Pérès de Hita rédigea sa fantaisiste et agréable chronique grenadine : il trouva longtemps des imitateurs ; après le *Gonzalve* de Florian, l'*Abencérage* de Chateaubriand n'est que le dernier écho romantique d'une tradition romanesque qui a eu longtemps ses fidèles.

Il semble que ce soit dans le Limousin et le Poitou, c'est-à-dire sur la ligne de contact entre les deux civilisations dites de langue d'oc et de langue d'oïl que naquit, vers la fin du XI[e] siècle, la conception « courtoise » de la passion amoureuse, — à notre avis, sous l'influence de clercs doués de talents poétiques, ou de bourgeois instruits en vue de la cléricature, qui combinèrent, dans leurs effusions lyriques spontanées, les élans du mysticisme néoplatonicien christianisé avec les exaltations du désir charnel. Par la suite, comme nous aurons à le faire voir, la conception de l'amour profane ayant été raffinée de la sorte réagit sur la mystique chrétienne à son tour pour porter celle-ci à des subtilités théologiques ou à des

délicatesses morales qu'elle avait ignorées jusque-là.

La littérature courtoise, remarquait déjà Fauriel, s'est développée à la limite des deux classes supérieures de la société laïque, chez les nobles pauvres et chez les bourgeois cultivés, qui courtisèrent les uns et les autres des femmes d'une situation sociale beaucoup plus élevée que la leur. Ils regardaient donc ces femmes, aussi éminentes par le rang que par la beauté, avec une sorte d'adoration respectueuse qui devait provoquer tout naturellement chez eux des réminiscences de piété chrétienne. Ils cultivèrent alors en eux cette adoration et la manifestèrent au dehors selon les normes de la mystique religieuse considérée par leur temps comme l'expression légitime de l'amour que la créature offre en hommage et en imploration à son Créateur. L'un des plus anciens troubadours dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, Marcabrun, était un enfant trouvé. Pierre d'Auvergne, bourgeois de Clermont, fut un latiniste estimé. Bernard de Ventadour, fils d'un serf employé au service du four chez le seigneur de cette ville, chanta d'abord la femme de son seigneur, Adélaïde, fille de Guillaume VI, comte de Montpellier, et plus tard la célèbre Aliénor de Guyenne, successivement reine de France et reine d'Angleterre, qui était elle-même la petite-fille d'un troubadour illustre, Guillaume IX, comte de Poitiers.

Arnaud de Marveil a heureusement exprimé l'attitude de soumission contrite qui est alors adoptée par le mâle en amour et qui persistera dans notre littérature romanesque, pour atteindre son apogée chez Jean-Jacques, dont on donnait les étranges « confessions » sur ce point. « A l'instant où j'aperçois mon « aimée, chante ce troubadour, une subite frayeur me « saisit : mon œil se trouble, mon visage se décolore ; « je tremble comme la feuille que le vent agite. Ah ! « celui qui, si tendrement, se soumet, mérite bien que

« sa dame montre quelque générosité à son égard ! Et, « puisque je m'abandonne ainsi sous sa puissance sans « nulle réserve, doit-elle me repousser plus longtemps ? » Il ajoute ailleurs cet avis qui confirme ce que nous avons dit plus haut des raisons d'une pareille attitude : « Mieux vaut pour dame avisée, honorer un homme « obscur sachant plaire, sachant reconnaître l'honneur « qu'on lui fait et cacher les biens d'amour, qu'un « grand personnage outrecuidant et ingrat qui juge que « tout le monde doit obéir à ses moindres vœux »!

Dans le système de galanterie chevaleresque qui se constitua sous ces influences diverses au midi de la France, l'amour est, comme dans les *Dialogues* de Platon, proclamé le principe de toute bravoure et de toute vertu. L'exaltation amoureuse, principe et ressort de cette morale érotique, était désignée dans la langue provençale par le mot de *joy*, que l'on pourrait, explique Fauriel, traduire au besoin par celui de *joie*, mais en y mettant une nuance qu'il ne sera pas inutile de souligner. En effet, par un raffinement particulier à cette langue romane, tous les adjectifs et certains substantifs y ont deux formes distinctes, l'une masculine et l'autre féminine, qu'on emploie non pas indifféremment l'une pour l'autre, mais selon qu'il s'agit de marquer dans un objet des qualités diverses, analogues à celles que la nature a réparties entre les deux sexes. Ainsi la *joia*, du genre féminin, exprime un état de contentement et de bien-être purement passif où l'âme tend à se recueillir et à se concentrer sur elle-même. Le masculin *joy*, au contraire, traduit un état d'expansion énergique, une certaine exaltation heureuse du sentiment de la vie (le *tonus* affectif des psychologues contemporains), qui tend à se manifester par des actes, par des efforts *dignes de l'objet aimé*. Traduite, comme il convient, en action, cette exaltation heureuse prendra les noms de bravoure,

de valeur, de *courtoisie*: elle conseillera de dépasser en toute rencontre les prescriptions de la simple justice. — La virilité conservait donc encore assez largement ses droits dans cette première étape de la morale érotique moderne.

Sous l'influence de telles opinions, le choix d'une dame était considéré comme la première démarche à réaliser pour l'homme de cœur qui cherche la vertu : cette dame devant posséder beauté, jeunesse et naissance, cela va sans dire, mais en outre bonne grâce, amabilité reconnue et vertu constatée. On assure que ces fiançailles idéales furent souvent consacrées (et, au besoin dénouées ou rompues) par une cérémonie ecclésiastique, quoique la dame élue fût le plus souvent en puissance d'époux, comme nous le dirons tout à l'heure : « Puisque, chante en effet Pierre de Barjac (1), « puisque les promesses et gages d'amour que nous « nous sommes mutuellement donnés pourraient, après « notre rupture, nuire à nos desseins de nouveaux atta- « chements, *allons ensemble devant le prêtre* ! Qu'il con- « sacre nos pactes (de libération réciproque) ! Déliez- « moi de mes engagements, je vous délierai des vôtres, « et, la cérémonie achevée, chacun de nous aura le droit « de s'engager dans un autre amour ! »

Parfois, on préférait un cérémonial d'acceptation analogue à celui qui avait été adopté, sous l'influence du christianisme, pour la prestation du serment de vassalité féodale. A genoux devant sa dame et les deux mains jointes entre les siennes, le chevalier promettait de se dévouer pleinement à son service, de la garder par tous les moyens contre l'outrage. La dame, de son côté, déclarait accepter les promesses de son chevalier, lui engageait les plus tendres affections de son cœur, et, pour signe visible de l'union qui s'établissait entre eux

(1) Cité par Raynouard, *Poésies des Troubadours*, XXXIX.

dès ce moment, lui présentait solennellement un anneau. Elle le relevait ensuite en lui donnant un baiser, toujours le premier et souvent le seul qu'il dût recevoir d'elle. Cela s'appelait *retenir* un homme et, pour l'homme, se *rendre serviteur* d'une femme.

5. — *Le mariage proclamé incompatible avec l'amour courtois.*

L'exaltation d'amour ne pouvait toutefois devenir le mobile des nobles actions que si, parfaitement spontanée dans une âme, cette exaltation n'acceptait de loi que d'elle-même, expose encore Fauriel, analyste attentif de cet intéressant état d'âme. Tout ce qui était susceptible d'amortir cette exaltation; de l'émousser, de l'épuiser, en compromettait donc le caractère moral, risquait de la livrer aux influences anémiantes de la vie prosaïque, en restreignant pour l'amoureux les occasions de mettre en jeu et de perfectionner ses facultés les plus généreuses. C'est pourquoi, par une curieuse analogie avec les enseignements de Platon, contempteur de la Vénus *populaire* et des appétits charnels, ce platonisme féminisé déclara l'amour peu compatible avec l'œuvre de chair et, moins encore, avec le mariage, consécration sociale et solennelle de la légitimité de cette œuvre. On proclama qu'une femme ne pouvait exercer son empire et conserver sa dignité d'inspiratrice morale qu'en des relations où tout fût de sa part un don gracieux, une munificence volontaire, — telle la grâce conférée gratuitement par la Divinité alliée, dans la théologie paulinienne, — mais jamais dans une association *où elle n'avait rien à refuser*, à savoir dans le mariage contractuel et rationnel. En effet, une faveur accordée à un amoureux courtois pouvait l'être à titre de condition ou de rémunération pour quelque haut

fait et revêtait de la sorte une apparence de moralité ; mais une faveur obtenue par un mari ne présente jamais ce caractère ; quelque importance que l'époux y puisse attacher en effet, elle est vis-à-vis de lui *chose due* et, par conséquent, dépourvue d'efficacité soit comme encouragement pour une belle action à faire, soit comme salaire pour une belle action déjà faite. Il fut même admis qu'un époux ferait quelque chose de contraire à l'honneur s'il prétendait se comporter avec son épouse comme un chevalier servant avec sa dame, puisque ni la valeur de l'homme, ni la bonté de la femme ne s'en pouvaient accroître et qu'il n'en résulterait pour eux rien de plus que ce qui existait dès lors en droit.

Une conséquence inéluctable de ce raisonnement, c'est que l'amour ne saurait continuer entre des époux qui ont été amants courtois avant d'être mari et femme : en d'autres termes, que le mariage d'amour est une impossibilité. Une cour d'amour, présidée par Aliénor de Guyenne, eut, dit-on, à juger le cas d'une dame qui, possédant déjà un chevalier, avait promis à un autre de le « retenir » si elle venait à perdre le premier. Elle épousa peu après ce premier occupant, et le second réclama son dû tout aussitôt. Or elle fut condamnée par la cour à tenir la parole qu'elle lui avait donnée, pour ce motif qu'elle avait véritablement « perdu » son ancien amant le jour où elle l'avait pris pour mari ! — Enfin, de même que le mysticisme quiétiste, issu par une lente évolution de ces platoniciennes subtilités sur la passion érotique, distinguera de nombreux degrés dans l'amour de la créature pour le Dieu aimant, le serviteur courtois eut à passer par les conditions successives d'amant hésitant (à parler), priant, écouté, retenu.

Il faut convenir toutefois, accorde Fauriel, analyste pénétrant de la littérature provençale, il faut convenir

que si toute espèce de sensualité restait bannie de l'amour courtois selon sa conception la plus élevée, cette conception n'est pas celle dont on rencontre les plus fréquents vestiges dans les documents capables de nous renseigner sur les mœurs chevaleresques du XIIe siècle. Il se créa bientôt en effet une théorie *moyenne*, moins sévère que la précédente, mais encore élevée quelque peu au-dessus de la réalité vulgaire. On avait d'abord (de même que les convives du *Banquet*) proclamé incapable d'amour celui que tourmente la volupté vulgaire; et cette opinion était à sa place dans un système qui excluait de l'amour tout ce qui tend à en amortir l'exaltation (supposée socialement bienfaisante). Mais, d'autre part, il était assez malaisé de faire vivre le désir sans rien accorder aux sens. Entre ces deux extrêmes, on échaffauda donc une sorte de juste milieu, fort glissant à vrai dire et sur lequel tentèrent néanmoins de se tenir en équilibre les chevaliers et les dames qui prenaient au sérieux les mystiques propositions des troubadours sur la nature de l'amour chevaleresque (et bientôt romanesque quand les narrateurs de langue romane en auront vulgarisé les maximes). On admit des *faveurs* ou satisfactions *licites* qui formèrent une série graduée et purent être accordées tour à tour à leur heure, selon les règles d'un soigneux protocole.

La lyrique courtoise est pleine de traits qui marquent cette gradation par des formules consacrées, véritables lieux communs dont la monotonie même nous garantit la sincérité. « Il ne sait de *donnoi* (d'amour) vraiment « rien celui qui désire la possession entière de sa dame, « car cela n'est plus amour qui tend à la réalité, et le « cœur ne se donne jamais par devoir. C'est assez qu'un « ami ait de sa dame anneaux ou cordons pour s'estimer « l'égal du roi de Castille. S'il reçoit d'elle des joyaux « et quelque baiser dans l'occasion, c'est beaucoup pour

« l'amour vrai. La moindre chose de plus est pure « merci ! » Peut-être, mais cette merci-là devait être fréquente, et l'on a peine à prendre au sérieux les peu solides restrictions du poète. — Ajoutons que les productions de la lyrique méridionale, souvent exquises de forme et de sentiment, eurent un si grand succès au nord de la Loire que les œuvres des « trouvères n'en furent qu'une exacte transposition, en sorte que les unes agirent exactement dans le même sens que les autres pour la constitution de cette morale érotique qui allait devenir la conception « romanesque » de la vie.

CHAPITRE II

LA GENÈSE DU GENRE ROMANESQUE ET SES RÉPERCUSSIONS MYSTIQUES

Les emprunts des trouvères aux troubadours se firent, pour une grande part, sous le patronage d'Aliénor de Poitiers, femme de Louis VII, et aussi de la fille de cette reine de France, la comtesse Marie de Champagne. L'influence que ces princesses et quelques-unes de leurs émules exercèrent sur la littérature de l'époque se trouve longuement commentée dans le livre d'André le Chapelain, *Flos Amoris*, ou *De arte honeste amandi*, qu'on a cru longtemps de la fin du XVe siècle, mais qui fut, en réalité, rédigé dès le début du XIIIe vers 1220, c'est-à-dire peu de temps après la mort des femmes remarquables dont il célèbre le brillant esprit. De Marie de Champagne, par exemple, il rapporte que, présidant une cour d'amour, elle aurait rendu ce jugement : Une femme ne saurait aimer son mari : tout en restant une épouse irréprochable, elle demeure libre de donner à un ami de son choix cet amour que son conjoint n'est pas qualifié pour obtenir d'elle. Aussi la jalousie, qui n'est nullement à sa place entre époux, peut-elle et doit-elle exister entre amants. On voit que cette fille du Nord avait profité des leçons du Midi. — Ajoutons que les cours d'amour, trop prises au sérieux par les premiers historiens du moyen âge, ne furent jamais autre chose que des jeux de société : il parut piquant de rendre des arrêts en

forme sur les problèmes amoureux que posaient les esprits ingénieux dans le sens de la tradition courtoise : mais ces arrêts fictifs ne laissèrent pas d'exercer sur les mœurs une certaine influence, et le goût s'en maintint dans la littérature érotique jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

I. — *De l'érotisme lyrique à l'érotisme romanesque. — Chrestien de Troyes.*

La poésie lyrique provençale, de forme savante et de fond affiné, ne s'adressait qu'à une élite : pour se répandre et se vulgariser, les doctrines passionnelles dont elle s'était fait l'interprète devaient se choisir un autre cadre littéraire, et ce cadre fut le roman de chevalerie. André le Chapelain rattache en effet la rédaction d'un code d'amour courtois en bonne forme au succès des romans arthuriens et au nom de Chrestien de Troyes. — Ce remarquable poète de la seconde moitié du XIIe siècle paraît bien être en effet l'homme qui transporta l'inspiration érotique du lyrisme courtois dans la littérature narrative, utilisant à cette fin non pas la « matière de France » (le cycle carlovingien), dont la tradition était trop strictement fixée dès lors, mais la « matière de Bretagne » ou cycle de la *Table ronde*, de création plus récente et qui se prêtait donc davantage aux innovations de toutes sortes. Cette entreprise fut d'ailleurs menée par lui à bon terme sous l'inspiration directe de la comtesse Marie de Champagne, sa souveraine.

Chrestien a passé longtemps pour avoir versifié un *Tristan* qui se serait perdu. Gaston Paris a combattu cette opinion ; mais, quoi qu'il en soit, il nous reste de lui plusieurs récits, entre lesquels nous examinerons d'abord son *Cligès*, parce que les problèmes sentimen-

taux posés par le roman de *Tristan* y sont constamment présents à la pensée de l'auteur. — L'empereur de Constantinople, Alis, a promis à son neveu Cligès de ne pas se marier afin de lui laisser sa couronne un jour : il arrive pourtant que le vieillard se ravise et se fait accompagner par le jeune homme à la cour impériale d'Allemagne, où il va s'unir à la belle princesse Fénice. Celle-ci s'éprend de Cligès, mais n'ose désobéir à son père et se laisse marier au Basileus : c'est à peu de chose près, comme on le voit, la situation respective d'Iseult, de Tristan et de Mark. — Mais Fénice recourt sans délai à une précaution qu'Iseult ne songea pas à prendre : elle se procure, par sa suivante Thessala, un philtre magique d'un tout autre caractère que celui qui versa l'amour dans le sein des amants de Cornouailles : la vertu de ce « boivre » est telle que l'empereur grec, après l'avoir absorbé le soir, se réveillera chaque matin persuadé qu'il fut un heureux époux durant la nuit, alors qu'en réalité son épouse aura reposé intacte à ses côtés. Ainsi, l'impératrice se conservera pure pour celui qu'elle aime, en attendant que les circonstances leur permettent de s'unir légitimement quelque jour.

Fénice fait en effet profession de réprouver les amours d'Iseult : « Mieux vaudrait être démembrée, « explique-t-elle à son amoureux, plutôt que notre « histoire rappelât l'amour de Tristan pour Iseult, « dont *on a dit tant de folies* que d'en parler j'éprouve « honte. Je ne pourrais jamais consentir à la vie « qu'Iseult mena. L'amour en elle se conduisit trop « vilainement, car son corps fut à deux entiers et son « cœur fut à l'un entier. Ainsi passa toute sa vie qu'aux « deux oncques ne se refusa : cette amour ne fut « point louable... Ni de mon corps, ni de mon cœur « ne sera jamais fait partage ! » Pourtant, comme les jours se succèdent sans lui apporter la liberté de

suivre son cœur, elle accepte de recourir à un subterfuge afin de se donner sans plus de retard à celui qu'elle aime. Par une feinte analogue à celle qui amène le dénoûment de *Roméo et Juliette*, elle absorbe un breuvage qui la fera passer pour morte aux yeux de tous. Après quoi, portée en lieu sûr et réveillée de sa léthargie, elle coulera d'heureux jours en compagnie de Cligès. Les choses réussissent à souhait et nos amants en profitent, mais ils sont enfin découverts par traîtrise au fond de leur retraite et doivent s'enfuir ensemble à la cour d'Arthur, protecteur des amours courtoises. Peu après, le vieillard fâcheux se décide à trépasser, et l'aventure se dénoue par un heureux mariage.

Comment interpréter ce récit au point de vue de la morale érotique? Gaston Paris, dont nous savons le culte pour le poème de *Tristan*, refusait d'y voir, avec la plupart des commentateurs, une *antithèse* du fameux roman breton. Chrestien, disait-il (1), a prétendu écrire au contraire un second *Tristan*, plus conforme que le premier à la nouvelle conception de l'amour, parce que les dames de la cour de Champagne lui avaient dit, selon toute vraisemblance : « Vous « devriez bien nous faire un *Tristan* au cours duquel « l'amante n'appartiendrait qu'à son amant ! Le « compromis accepté par Iseult entre son amour et son « devoir répugne à notre délicatesse. » Et Paris refuse au surplus son approbation à Fénice, qui, assure-t-il, redoute non pas l'adultère, mais seulement le qu'en-dira-t-on. — Nous ne saurions partager cette façon de voir : car le respect du qu'en-dira-t-on est le commencement de la sagesse, en matière de morale sociale. « *Personne, par mon exemple, n'apprendra à faire vilenie* », proclame Fénice ! Une telle résolution est

(1) *Mélanges posthumes*, I, p. 260 et suiv.

irréprochable. Elle s'abandonne, il est vrai, mais seulement après qu'elle est morte aux yeux du monde et que sa conduite lui paraît donc sans aucune conséquence sociale possible désormais. Sans doute, elle ferait encore mieux de prendre sa peine de cœur en patience auprès de l'époux que lui a donné son père, comme les héroïnes cornéliennes des romans du XVIIe siècle; mais sa conduite a des circonstances plus atténuantes que le péché d'Iseult : promesse de l'empereur Alis à son neveu, contrainte exercée sur elle-même. A nos yeux, Chrestien fut bien guidé cette fois par une pensée de délicatesse et de moralité relatives, en présence de la trop patente immoralité de *Tristan*, et cette pensée n'a rien de particulièrement « courtois » au surplus, car la conception provençale de l'amour ne prescrit nullement à l'amante de réserver sa personne à l'amant : tout au contraire, elle donne la personne à l'époux, le cœur seul au chevalier « retenu ».

Nous n'en dirons pas autant du second morceau d'importance que nous a laissé le romancier champenois : *le Chevalier à la Charette.* Celui-là nous paraît pleinement d'accord avec la théorie courtoise élargie qui voilait l'adultère sous des prétextes spécieux : c'est à la lecture de ce dernier roman surtout que durent se plaire les dames de la comtesse Marie, si tant est que la galanterie ait été pratiquée par elles sous le couvert de l'amour moralisateur, comme les documents contemporains le laissent entrevoir. Voici l'argument du récit : à Kaerléon, devant la cour du roi Arthur, se présente un champion étranger qui lance ce défi collectif aux chevaliers de la Table ronde : la reine Guenièvre, l'épouse accomplie du roi breton, sera confiée à l'un des preux de son entourage. Celui-ci la mènera dans un bois voisin, et là se battra seul à seul avec le provocateur inconnu pour la défendre : s'il est vaincu, la reine sera emmenée prisonnière par le vainqueur.

— Une confiance fort injustifiée dans ses propres forces engage le sénéchal Queu à user d'artifice pour être chargé d'une si délicate mission. Il l'obtient, mais se fait battre, et voilà Guenièvre enlevée ! Gauvain et Lancelot se mettent simultanément en route pour sa délivrance, convenant de suivre des chemins divers afin d'augmenter les chances de succès de leur « quête ».

Lancelot rencontre bientôt un nain qui conduit une charrette, et l'être difforme promet au chevalier qu'il le mettra dès le lendemain en présence de la belle captive s'il accepte de monter dans son véhicule. Or ce mode de transport est réputé infamant, soit parce qu'un chevalier ne doit cheminer qu'à cheval, soit parce que la charrette était alors employée pour le supplice d'opinion du « pilori ». Lancelot se soumet pourtant à l'opprobre qui lui est proposé, par dévotion pour celle qu'il aime dès longtemps en secret. Il la rejoint de la sorte et la délivre par le fer. Mais elle le rebute durement aussitôt, sans nulle cause apparente et bien qu'elle partage, en réalité, son amour. Lancelot s'imagine alors que la reine lui en veut d'avoir subi, fût-ce par empressement à la servir, l'infamie du voyage en charrette. Or, tout au contraire, elle estime qu'il n'a pas accepté assez joyeusement cette humiliation pour son service, car on l'a vu hésiter un instant devant l'offre du nain. Quel que soit le motif qui explique la sévérité de sa dame, Lancelot approuve, sans la comprendre, l'épreuve qu'elle juge bon de lui infliger, gardant de la sorte la typique attitude courtoise, celle de la prosternation du guerrier devant la femme.

Bientôt, d'ailleurs, Guenièvre sent quelques remords de sa dureté et se met en devoir de la réparer amplement. Elle accueille èn effet dans son appartement son libérateur et ne lui laisse plus rien à désirer. Nous sommes fixés de la sorte sur la façon dont les che-

valiers de la Table ronde comprenaient la loyauté à l'égard de leur incomparable souverain. — Revenu à la cour de Kaerléon en compagnie de sa dame, Lancelot continuera de se comporter comme une marionnette entre les belles mains qui ont reçu le dépôt de sa volonté, sans réserves. Au cours d'un tournois solennel, il se comportera soudain *au pis*, dès qu'elle lui en fera donner l'ordre, puis de nouveau *au mieux* et avec les plus éclatants succès quand elle aura changé d'avis.

L'innovation de Chrestien dans ce récit fameux, qui a fourni ses épisodes les plus significatifs à l'interminable et célèbre roman de *Lancelot* en prose, ce sont les traits par lesquels le poète caractérise l'amour de ce héros pour Guenièvre. Lancelot, explique Gaston Paris, semble subir une sorte de fascination qui ne le laisse plus maître de sa volonté virile : en apercevant le peigne dans lequel sont demeurés quelques cheveux de sa dame, ce guerrier, que nul danger n'est capable de faire pâlir, tombera soudain en défaillance. La vue inopinée de la reine le plonge dans une extase telle qu'il ne sait plus ce qu'il fait et risque de se laisser vaincre. Croit-il qu'elle a péri, la vie ne lui paraît plus supportable, et il cherche à se procurer la mort sans délai. Il lui sacrifie plus que sa vie : il lui immole son honneur en faisant marché avec le nain. Avant de monter sur la charrette infâme, il a bien un instant d'hésitation, mais il confessera par la suite que cette hésitation fut un crime. D'ailleurs ce chevalier loyal entre tous ne songera jamais à se reprocher la trahison dont il se rend coupable envers son seigneur suzerain. L'amour règne dans son âme de façon despotique, principe des actes les plus valeureux et les plus élevés comme aussi de toutes les capitulations de la conscience. En d'autres termes, Lancelot est le prototype du passionné *romanesque*, qui, à dater des

œuvres de Chrestien, n'a plus cessé d'incarner l'idéal érotique de la race européenne.

De son côté, Guenièvre se conforme de son mieux à la norme courtoise, devenue désormais par Chrestien et sur les suggestions de Marie de Champagne, la norme « romanesque » de la vie sentimentale. Adultère, elle ne paraît pas éprouver plus de scrupule que son complice à suivre l'impulsion de son amour. Croît-elle Lancelot tué, elle prendra la résolution de mourir de faim, cachant d'ailleurs à tous les yeux l'excès de sa douleur et les apprêts de son sinistre dessein. D'autre part, elle fait preuve d'une extrême dureté à l'égard de son amant quand elle apprend qu'il a réfléchi durant quelques secondes avant de braver l'infamie pour la rejoindre : et ce serait là de sa part une ingratitude monstrueuse si ce n'était stricte application du code de l'amour courtois. Car ces caprices apparents, ces passagères rigueurs ont pour but de rendre Lancelot meilleur, de le faire « valoir » davantage : ce sont là autant d'épreuves destinées soit à confirmer le preux dans son amour, soit à l'exalter davantage encore dans son intrépide vaillance. — Quand de tels raffinements auront passé de la galanterie profane dans la mystique théologique, ils y produiront les subtilités du quiétisme et susciteront les objections rationnelles des Nicole et des Bossuet.

2. — *Le « Lancelot » en prose et le type de l'amoureux transi.*

Le *Lancelot* en prose, le plus lu peut-être des romans de chevalerie, a été rédigé, croit-on, vers 1220, quelque quarante ans après le poème de Chrestien, dont il emprunte les traits principaux, en utilisant de plus un grand nombre d'autres sources

poétiques dont la plupart ne sont pas venues jusqu'à nous. L'auteur de cette compilation fameuse exagère singulièrement l'attitude humiliée et comme mortifiée de son héros devant la dame de ses pensées. Le poète champenois nous peignait déjà ce héros « plein de trouble » et répondant « moult humblement, en « manière de fin amant : Dame, certes j'ai grand'peine « et *n'ose demander pourquoi* » ; puis, la dame étant rentrée dans son appartement avec impatience, nous apprenions que les yeux de Lancelot étaient restés « dehors, pleins de larmes avec le corps » ! Mais le narrateur en prose de ses hauts faits lui prêtera de bien autres manifestations émotives, en particulier dans la scène célèbre de son aveu d'amour, cette scène que Dante savait par cœur et qui a contribué pour une grande part à engager la sensibilité européenne sur une voie qu'elle n'a guère délaissée depuis lors. Rappelons-en les traits principaux.

Après son éducation par la damoiselle du Lac et ses éclatants débuts chevaleresques, Lancelot a consenti de garder pour un an la prison de la belle dame de Malehaut parce qu'il a tué, en loyal combat cependant, le fils du sénéchal de cette châtelaine. Il a d'ailleurs continué pendant ce temps ses prouesses, car il obtient de sortir quelquefois pour affaires d'honneur ; et la dame a commencé de l'aimer ; mais elle le soupçonne d'aimer ailleurs et décide de s'en assurer au plus tôt. — Cependant Galehaut, prince des « Isles estranges » et très vaillant chevalier, a déclaré la guerre à son voisin le roi Arthur : celui-là l'a vaincu à deux reprises par le bras de Lancelot, et l'amitié la plus étroite s'est alors nouée entre deux adversaires si dignes de se comprendre. C'est pourquoi Galehaut, qui a deviné le secret du cœur de Lancelot, entreprend de lui faciliter l'aveu de son amour. Tandis qu'il est l'hôte du roi Arthur après leur réconciliation, il arrange

donc une entrevue entre Guenièvre et Lancelot vers le crépuscule, dans un champ voisin du château royal. La dame de Malehaut, amie de la reine, s'arrangera pour y venir en sa compagnie et se renseignera de la sorte sur ce qu'elle a grand désir de savoir.

Lancelot est profondément déprimé par son amoureux ennui : il ne cesse de pleurer, même pendant son sommeil, et explique tant bien que mal cette circonstance révélatrice à ses compagnons de chambre. Galehaut l'amène au rendez-vous et le met en présence de la reine : il trouve alors le courage de lui avouer qu'elle l'a subjugué pour jamais, — tout en le faisant du même coup *prud'homme*, — le jour de sa promotion à la dignité chevaleresque, alors qu'elle lui a remis son épée, d'un geste de grâce souveraine, en l'appelant : « Beau doux ami ! ». — Guenièvre est flattée mais quelque peu étonnée d'avoir été prise au mot de la sorte : « Je ne le prenais pas tant au sérieux, remar« que-t-elle, et souvent l'ai dit à d'autres chevaliers « par simple politesse. » C'est à ce moment que la dame de Malehaut, qui est aux écoutes à quelques pas et se trouve désormais édifiée sur les sentiments de celui qui avait touché son cœur, se permet une toux significative qui révèle sa présence au chevalier. De cet incident furtif, Dante s'est souvenu dans le chant XVIe de son *Paradis*, afin d'en faire une application mystique assez imprévue : le poète, ayant oublié un instant la contemplation des choses du ciel pour s'arrêter aux réminiscences du séjour terrestre, est averti de sa distraction par la toux de Béatrice :

> Onde Beatrice qu'era un poco sovra (1)
> Ridendo parve quelle che tossia
> Al primo fallo scritto di Ginevra.

(1) On connaît l'autre allusion fameuse de la *Divine Comédie* au rôle joué par Galehaut dans cette scène du *Lancelot* en prose : *Galeotto fu il libro*, etc.

Et Lancelot de pleurer, de trembler davantage encore à ce bruit discret qui lui apprend que ses confidences ont été surprises par un témoin qu'il croit dangereux...

Cependant Galehaut persuade sans trop de peine à l'épouse d'Arthur qu'elle ne peut rien refuser à un amant si respectueux? Elle lui promet donc d'être désormais toute sienne et lui accorde ce baiser, arrhe des relations courtoises, qui, cette fois du moins, ne sera pas le premier et le dernier tout ensemble : « Pourquoi me ferais-je prier, dira-t-elle au prince des « Isles estranges avec ingénuité : je le veux en vérité « plus que lui ! » — Entraînant donc son amant plus à l'écart : « Je suis, vous le savez, soupire-t-elle, une de « ces dames dont on dit, hélas! plus de bien qu'on ne « devrait, et si, par votre indiscrétion, je venais à « perdre ma renommée, nos amours en seraient bien « contrariées dans la suite ! » Mais cet avertissement une fois donné, elle n'hésite pas à le prendre « par le « menton » pour l'embrasser longuement ; et le lendemain, vers la même heure tardive, on se retrouvera dans le même lieu pour aller un peu plus avant sur le chemin fleuri de l'amour partagé. Guenièvre aura soin de faire consoler au surplus par Galehaut la dame de Malehaut des déceptions qu'elle vient de subir : « La « reine les fit s'entre-baiser, et ils avisèrent aux moyens « de se voir tous quatre le plus secrètement et le plus « souvent possible (1) ! »

Ce qui est frappant dans ces pages célèbres, c'est l'attitude véritablement transie ou même ahurie de Lancelot, ce héros sans pareil, sous l'influence de la passion qui le possède. Chaque fois qu'il entend parler de la reine, le bon chevalier baisse la tête et s'oublie au point de laisser couler ses larmes : au rendez-vous,

(1) Nous avons utilisé pour nos citations du *Lancelot* la version en français moderne de Paulin Paris.

il murmurera d'abord en bégayant et sans lever les yeux qu'il ne sait que dire ; il rispostera par de dolents monosyllabes aux bienveillantes questions de sa dame ! Après la toux de celle qui les observe, il ne pourra plus répondre du tout : il regarde seulement la dame de Malehaut avec un étrange malaise au cœur, et, lorsqu'elle le taquine sans méchanceté en interprétant son mutisme comme le signe d'une passion qui s'adresserait à une autre que Guenièvre, l'épreuve devient pour lui trop forte décidément : il en ressent telle angoisse qu'il est sur le point de défaillir. Seule la crainte que sa chute ne soit remarquée de loin par les demoiselles d'honneur qui attendent à l'écart le maintient encore debout : mais la reine qui l'a vu pâlir, chanceler, incliner la tête en avant, doit poser bien vite la main sur son capuchon pour l'empêcher de s'affaisser, tandis que Galehaut, remarquant la piteuse mine de son compaing, fait également de son mieux pour l'aider à reprendre ses sens.

La suite du roman nous montre Lancelot parvenu au comble de ses vœux : puis, lorsqu'il est retenu prisonnier par trahison, nous dépeint sa frénésie ou « forcennerie » d'amour, — thème longtemps cher à la littérature romanesque et dont le *Roland furieux* d'Arioste est la plus célèbre variation. — Puis encore Guenièvre se voit soudain privée de sa couronne et même de son état civil par une fausse Guenièvre (sa demi-sœur, fille comme elle, mais fille adultérine du roi Léodagan de Carmélide), qui se substitue dans le cœur et sous le toit d'Arthur à l'épouse légitime de ce dernier. A ce moment seulement, le rédacteur du roman en prose, — qui, sans doute, utilise désormais des éléments empruntés au cycle « célestien » du Graal, — commence à laisser entendre que la reine souffre une si rigoureuse épreuve en expiation du déshonneur infligé par sa passion adultère au plus grand et au meilleur des

princes. Un devin a suggéré à Galehaut cette interprétation des événements, très conforme à la morale rationnelle, et la reine ne refuse pas de s'y associer par ses commentaires contrits : « C'est, dit-elle, la juste « punition du péché qui m'a fait manquer à la foi que je « devais à mon époux. Mais je crains de mourir (sur « le bûcher dont elle est menacée) avant d'avoir la « ferme volonté de me repentir ! » Ce qui est une « réserve profondément humaine. « En ce cas, poursuit-« elle cependant, je serais exposée à perdre l'âme « en même temps que le corps. Certes, je dois expier « le péché que j'ai commis : mais, pour un preux tel « que vous, beau doux ami, quelle dame eût rougi « d'une telle faute et n'eût pas trouvé grâce au moins « devant le monde (courtois) ! Hélas! le seigneur Dieu « n'a pas *égard aux règles de courtoisie* et le moyen d'être « approuvé de Lui n'est pas d'être bien vu par le « siècle. » Ce qui est l'opposition, enfin reconnue, entre morale courtoise « terrienne » et morale sociale rationnelle.

La reine qui vit à ce moment en compagnie de Lancelot, cachée loin de la cour où trône sa perfide rivale, décide donc de revenir à une courtoisie de caractère moins relâché : « Je vous demande un don, Lancelot : « laissez-moi me garder mieux désormais que je n'ai « fait quand je courais danger d'être surprise. Au « nom de l'amour que vous me devez, j'entends qu'ici « vous ne réclamiez rien de moi au delà du baiser et de « l'accoler. De cela je vous fais réserve, et, plus tard, « quand il en sera de nouveau temps et lieu, je ne vous « refuserai pas le surplus ! » Telles sont les conventions proposées par la reine dont le vieux romancier ne manque pas d'admirer à ce propos la « sagesse » : mais on voit ce qu'une telle sagesse comporte encore de concession à la « folie » de naguère ; car c'est de ce dernier mot que Viviane, l'éducatrice de Lancelot,

avait à bon droit qualifié les amours de son pupille avec la femme de son suzerain.

Voici pourtant que le Dieu du mysticisme passionnel semble se déclarer de nouveau en faveur des amants après une passagère épreuve ; car la fausse Guenièvre est emportée par une maladie mortelle, et la vraie songe à reprendre sa place auprès d'Arthur : ce à quoi Lancelot l'encourage d'ailleurs en ces termes : « Le roi, « malgré ses torts récents à votre égard, est le pre- « mier des preux. Vous seriez donc blâmée d'avoir « hésité à le rejoindre et préféré répondre à ce que « pourrait désirer de vous votre ami. Un chevalier « servant doit oublier son intérêt propre pour ne plus « voir que l'honneur de la dame dans laquelle il vit « bien plus qu'en lui-même. » Et Galehaut appuie la proposition de son frère d'armes. La reine se sent donc partagée entre deux affections presque également puissantes sur son âme : amour pour Lancelot, dévoûment pour Arthur ; elle trouve singulièrement difficile d'accorder la voix de son cœur avec celle de sa conscience. La plus belle, la plus sage et la meilleure des femmes n'a pas su se défendre contre le plus beau, le plus sage et le plus vaillant des hommes : hors ce seul point, elle livrerait son corps et son âme pour le roi son époux, auquel elle gémit de n'être pas uniquement attachée ! — Elle part enfin pour le rejoindre et reprend sa place à ses côtés.

Pourtant l'adultère sera enfin connu du roi peu après, par certaines peintures trop révélatrices que l'amant, naguère prisonnier de Morgain, a tracées sur les murs de son cachot, en manière de récréation, avec des inscriptions explicatives. Arthur se verra de plus confirmé dans ses soupçons par un dialogue qu'il surprend entre ses chevaliers. Il pardonnerait cependant si la reine n'était accusée par surcroît d'avoir empoisonné quelques habitués de la Table ronde : ce qui est, cette

fois, une pure calomnie. Elle est condamnée au feu, mais Lancelot la délivre encore à la pointe de l'épée. Elle finira dans un couvent convertie, repentie, et son amant de même ; mais celui-ci aura perdu, par l'*ardeur de luxure* qui fut en lui, le privilège de courir avec succès la suprême « aventure » réservée par le ciel au plus parfait des chevaliers d'ici-bas, à savoir la conquête du Saint-Graal ; et son fils, Galaad, obtiendra cette grâce à sa place.

Telles sont les suggestions morales, assez mélangées, de ce long récit qui (avec *Tristan*) fut de beaucoup le plus populaire des romans de chevalerie et servit de prototype à beaucoup d'autres jusqu'à celui d'*Amadis*. — L'adultère s'y étale de façon plus paisible que dans l'aventure d'Iseult, en dépit des derniers épisodes que nous venons de résumer, et n'y peut réclamer aucune des circonstances atténuantes qu'il faut accorder à l'épouse du roi Mark. Il se couvre tacitement des doctrines de la morale courtoise, non sans inquiétudes intermittentes du côté de la morale rationnelle que prêche l'Église. — Ajoutons que les « lais » de Marie de France, intermédiaires par leur date entre la lyrique courtoise et la production romanesque, ont aussi ce caractère de complaisance à l'adultère fardé de courtoisie, surtout ceux d'*Yonec* et d'*Eliduc*.

Au contraire les fabliaux (ou fableaux), savamment étudiés par M. Bédier, reposent sur un principe antagoniste à celui du platonisme féminisé dont nous avons constaté la présence à la base de la morale courtoise. Les femmes y sont toujours considérées et dépeintes comme des êtres inférieurs et malfaisants : seul un régime de terreur est capable de les mater ; encore les coups n'y suffisent-ils pas, le plus souvent, car leurs vices sont vices de nature : essentiellement contredisantes, perverses, obstinées, elles se montrent hardies au mal et capables de vengeances longuement

préparées. — C'est ainsi, remarque M. Bedier après cette appréciation d'ensemble, c'est ainsi que, dans notre ancienne littérature, la gauloiserie s'oppose à la *préciosité* courtoise, la dérision au rêve sentimental, le mépris narquois de la femme au culte enthousiaste de la dame. Audigier fait contrepoids à Girard de Vienne, Nicolette à Iseult, Aubérée à Guenièvre, Mabile et Anison à Fénice et à Énide. Deux publics distincts, le monde chevaleresque et docte d'une part, le monde bourgeois et rustique d'autre part, applaudissent chacun pour leur compte à ces suggestions divergentes. Le *Roman de la Rose* leur donnera successivement la parole, puisque Guillaume de Lorris, son premier rédacteur, fut un poète romanesque et courtois, tandis que Jean Clopinel de Meung, le copieux continuateur de l'ouvrage, est un clerc sorti du peuple qui met sa vaste érudition au service de la thèse naturiste et gauloise.

3. — *Répercussion de la morale romanesque dans la mystique chrétienne. — François d'Assise.*

Chose singulière, l'hérésie albigeoise, grandie côte à côte avec le lyrisme courtois dont nous avons dit les mystiques origines, ne semble pas avoir subi sérieusement l'influence de cette littérature qui aurait fait d'elle un préquiétisme, fort intéressant à étudier pour le psychologue historien : sans doute parce qu'elle se développa dans les rangs du peuple, peu accessible aux raffinements des troubadours. On la considère comme d'origine slave et serbo-croate : elle serait venue vers la Provence par l'Italie du Nord. Au vieux manichéisme, elle emprunta sa théorie du dualisme divin, mais elle eut sa théologie propre, assez complexe, semble-t-il, et d'ailleurs fort mal connue, les

monuments écrits en ayant été anéantis par la croisade. Il semble que le dogme fondamental ait été la négation de l'enfer : non pas pourtant par disposition d'indulgence érotico-affective et par psychologie de couleur optimiste, comme il arrivera dans le quiétisme, également éliminateur de toute sanction sévère dans l'au-delà, mais, au contraire, par pessimisme sombre, par désespérance entière devant le spectacle, souvent pénible, il est vrai, de la société féodale. Notre séjour terrestre formerait l'empire du Diable, puissance métaphysique maligne, mais intelligente et, jusqu'à un certain point, ordonnatrice. Dieu régnerait seulement sur l'empire céleste et sur des légions d'anges qu'il nous faut mériter de rejoindre par une vie pure, à travers quelques métempsychoses au besoin.

Toutefois, sous le soleil de la Provence, du Languedoc et de la Gascogne, cette amère conception de la vie parut s'éclairer quelque peu et se détendre. On imagina, — comme ç'avait été la tendance dans la primitive Église, — de conférer un sacrement baptismal et purificateur qui précéderait de quelques instants seulement le dernier soupir du fidèle (le *consolamentum*, sorte d'indulgence plénière *in articulo mortis*) et de justifier de la sorte, *in extremis*, la vie licencieuse qu'il était bien difficile de ne pas mener dans ce séjour terrestre abandonné au pouvoir arbitraire du Malin Esprit. La plupart de ces mystiques, expose Luchaire dans son livre sur *Innocent III et la Croisade albigeoise*, s'adonnaient à tous les vices de la chair, et cela avec d'autant plus de sécurité et d'entrain qu'on leur enseignait l'inutilité de la pénitence en leur promettant le salut éternel, pourvu qu'à l'heure de l'agonie ils pussent réciter l'oraison dominicale et *recevoir l'Esprit*, c'est-à-dire le sacrement dont nous venons de parler. Certains d'entre eux professaient même que

tous les hommes seraient sauvés quoi qu'ils fissent.

Rien de romanesque, on le voit, dans ce mysticisme plutôt cynique. Mais il semble que les interprètes de la morale courtoise aient trouvé moyen de le façonner parfois en manière de préquiétisme, ou même de prébyronisme, comme le prouverait ce sirvente de Pierre Cardinal dont nous devons la traduction à Fauriel (1). « Je veux commencer un chant nouveau que je réci-« terai le jour du Jugement suprême à Celui qui m'a « tiré du néant, si toutefois il songeait à me charger « de quelque péché pour me loger en *diablie*. Je lui « dirais dans ce cas : Non, non, Seigneur, merci ! « Gardez-moi, s'il vous plaît, des bourreaux de l'enfer, « moi qui ai passé tant d'années à me dévorer de tour-« ments dans ce monde mal fait ! — La cour céleste « s'émerveillera d'entendre ma défense, car je prou-« verai encore à Dieu que c'est faillir envers les siens, « s'il pense à les détruire par le supplice de l'enfer. « Quiconque perd ce qu'il pourrait sauver n'a plus « sujet de plaindre sa disette... Il serait juste que « chaque âme désireuse d'entrer en Paradis y pût « pénétrer avec pleine satisfaction, car toute cour où les « uns pleurent tandis que les autres rient n'est plus « une cour accomplie de tous points... Je ne veux point « désespérer de vous, beau seigneur Dieu, non, loin « de là ! C'est en vous que je mets ma confiance, car « vous me serez secourable à l'heure du trépas. Sinon, « je vais vous enfermer dans un dilemme équitable : « ou bien remettez-moi au lieu que j'habitais avant de « naître et dont vous m'avez tiré sans nulle requête « de ma part, ou bien pardonnez-moi mes offenses, car « je ne les aurais pas commises si je n'avais point « existé ! — Mais si, ayant souffert ici-bas ce que j'y « ai dû supporter, j'allais par surcroît brûler dans

(1) *Histoire de la littérature provençale*, II, p. 183.

« votre enfer, ce serait une injustice à n'en pas douter !
« Car je puis vous jurer sans mentir que, pour un bien
« goûté par moi en ce bas-monde, j'y ai enduré mille
« maux ! » N'y a-t-il pas là comme une première ébauche du quiétisme et de la théorie des épreuves divines purificatrices, exposées toutefois avec un sourire de malice, avec un accent de familiarité vis-à-vis du Très-Haut que ne connaîtront plus les siècles de monarchie absolue.

Pour trouver cependant une bien reconnaissable influence de la lyrique courtoise sur la mystique chrétienne, il faut nous tourner vers l'Italie du XIIe siècle, qui se montrait si volontiers accueillante aux suggestions venues de France. Sur le sol de l'Ombrie, grandit et fleurit alors ce mystique délicieux, dont le prénom, à lui seul, est un écho de notre culture nationale. On sait que le père de François d'Assise, Bernardone, riche négociant en soieries, visitait souvent les marchés de la Provence et qu'il épousa peut-être une fille de ces opulentes contrées. François, a écrit son soigneux historien, Sabatier, sentait battre son cœur aux accents de notre lyrique courtoise et brûlait d'imiter les exploits de nos héros de roman. Ce fut pour leur ressembler qu'il voulut vivre noblement et se jeta dans les plaisirs coûteux : ce fut dans la compagnie des gentilshommes et non point des *popolani* qu'il passa le temps de sa captivité à Pérouse, après une défaite des troupes d'Assise. De même que Jean-Jacques adolescent, tournant le dos à sa cité natale, croira rencontrer galante aventure à chaque étape de son pédestre voyage, François se figura la vie telle que la dépeignaient les chants des troubadours et les récits des conteurs romans : en dépit de sa condition bourgeoise, il rêva de guerre lointaine et d'illustres amours ; on sait qu'il terminait souvent ses discours de ce temps par une prophétie qu'il devait, d'ailleurs,

ainsi que Rousseau, réaliser sur les voies de la mystique géniale, par l'ample conquête des âmes : « Vous verrez « que je deviendrai un grand prince, que je serai « honoré par le monde entier ! » Et il le fut, en effet, comme ceux qui savent discerner et servir les aspirations plus ou moins rationnelles de puissance qui sont celles des esprits de leur temps.

Mais il avait, auparavant, tenté de réaliser son rêve selon la norme romanesque, en suivant un chevalier d'Assise qui s'en allait vers les Pouilles offrir son épée à Gautier de Brienne, capitaine au service du pape Innocent. Il dut interrompre son voyage dès la première étape sous le coup de quelque profonde déception mal connue de nous : on suppose que les jeunes nobles auxquels il prétendait s'égaler firent alors payer par leurs railleries au fils du négociant ses façons de prince en espérance : quoi qu'il en soit, il fut saisi de fièvre à Spolète et revint au logis en traînant de l'aile. — Il devait peu après trouver son chemin vers les sommets, et ses beaux chants de pieuse allégresse ressemblèrent à certaines productions naïves de cette muse provençale qui avaient charmé sa jeunesse.

4. *La mystique dantesque.*

Près d'un siècle plus tard, Dante se révèle comme le véritable héritier de la conception courtoise de l'existence, qu'il sut transporter dans le domaine de la haute mystique avec un incomparable éclat. Ses maîtres, a justement remarqué un historien des littératures romanes (1), c'est-à-dire Brunetto Latini, Guido Guinizelli, Guittone d'Arezzo, Guido Cavalcanti, Dante da Majano, forment un groupe annexe

(1) Baret, *Les troubadours*, 1866

de l'école provençale par le fond de leurs sentiments, bien que leur technique soit plus ingénieuse, plus variée, plus souple que celle des troubadours, après deux siècles écoulés, et qu'ils soient remontés pour la plupart jusqu'à la source platonicienne de la morale courtoise. On n'ignore pas en quelle haute estime Dante et Pétrarque ont tenu le troubadour Arnauld Daniel, « auquel les sots seuls sont capables de préférer le « Limousin », c'est-à-dire Giraud de Borneilh.

E lascia dir gli stolti
Che quel di Lemosi credon ch'avanzi.

C'est pourquoi la *Vita nova*, ce petit livre fameux qui renferme la confession du grand Gibelin sur le principal épisode amoureux de sa jeunesse, peut être considérée comme une intéressante transition entre le culte courtois de la dame et l'élan mystique vers la beauté plus que humaine. — Déjà, nous exposait récemment le traducteur excellent de la *Vita nova*, M. Henri Cochin, déjà l'inspirateur bolonais de Dante, Guido Guinizelli, s'efforçait de spiritualiser entièrement la dame de ses pensées afin de la contempler ensuite dans la pure beauté de son esprit et de ne plus réclamer d'elle que le bien moral de l'âme avec la béatitude qui en résulte. Avant le Florentin, ce précurseur avait chanté, dans un « doux style nouveau », l'effet bienfaisant du salut obtenu de la dame, qui est véritablement un salut salutaire, puisque, dans le cœur, il détruit tout vice et suscite toute humilité gentille. Mais la poésie de Guido est encore nettement érotique : il se tient sur la lisière du Purgatoire et n'a pas franchi le seuil du Paradis.

Dante, au contraire, prétend s'élever jusqu'au séjour de la béatitude éternelle par l'entière épuration d'un amour profane. Mais, à le regarder de près, ce « doux style nouveau » dont il fait usage à la suite de

ses maîtres, n'a pas modifié grandement la tradition romanesque et courtoise qu'il avait reçue de France. Conseillé par une plus subtile gentillesse, il a seulement introduit un élément nouveau dans l'éloge poétique des dames : il les envisagera comme les symboles des vérités éternelles ou des vertus sociales, et, sous cette forme éthérée, leur glorification ne suscitera pas de querelles jalouses. L'usage permit alors à Florence qu'un poète vantât publiquement le charme d'une femme honnête. La famille s'honorait même d'un hommage de ce caractère, puisque le frère de Béatrice sollicita de Dante quelques vers de plus sur les attraits de cette jeune femme.

Rappelons les passages de la *Vita nova* qui paraissent les plus directement influencés par les réminiscences romanesques de l'auteur. Avant même d'avoir aperçu Béatrice dans un groupe de dames où il devine sa présence, il sent un merveilleux tremblement s'émouvoir en sa poitrine, du côté gauche, pour s'étendre presque aussitôt à toutes les parties de son corps, et il s'adresse alors ces interrogations anxieuses : « Puisque tu prends un aspect si digne de raillerie « quand tu te trouves auprès de cette dame, pourquoi « t'efforces-tu de la rencontrer encore? Tes souffrances « passées ne te détournent donc pas du spectacle de « ses attraits ? Ton visage montre la couleur du cœur « qui, défaillant, partout où il le peut s'appuie, et, par « l'ivresse du grand tremblement, il semble que les « pierres elles-mêmes te crient : Meurs ! » Voilà les impressions de Lancelot détaillées par un grand poète qui les a ressenties pour sa part. Contre cette bataille d'amour qui trop souvent l'assaille, insiste le méditatif adorateur, la vue de Béatrice ne le défend pas, bien au contraire, puisque cet aspect vient détruire le peu de vie qui lui demeure. A quelle fin aime-t-il donc cette beauté dont il ne peut supporter la rencontre ?

Cette fin, c'est le progrès de l'amoureux sur la voie du bien, et voici une heureuse expression du principe même de la morale érotique : « Lorsqu'elle s'en va par « les chemins, Amour jette en les cœurs vilains un « gel par quoi tous leurs pensers (mauvais) se glacent et « périssent. Et qui supporterait de rester à la voir « deviendrait noble chose ou bien mourrait, car ce « qu'elle donne devient pour chacun le salut et rend le « cœur si parfaitement contrit qu'il évitera désormais « toute offense. A elle encore, Dieu, par sa grâce, « accorda que ne peut mal finir quiconque lui aura « parlé... Elle se montrait si gentille et si pleine de « toutes les plaisances que ceux qui la contemplaient « recevaient en eux une douceur honnête et suave. « Ces choses et de plus admirables encore procédaient « d'elle par l'effet de sa vertu ! »

Après ces préliminaires, le poète déroule la très simple et naïve histoire de ses amours mystiques, pour en faire le cadre des morceaux lyriques que l'exaltation de son âme lui a successivement inspirés. Après une furtive rencontre dès leur neuvième année, — rencontre dont le souvenir reste gravé dans le cœur du jeune garçon pensif, — neuf ans se passent encore avant qu'il revoie Béatrice, en robe blanche, et reçoive d'elle un salut discret. Pour cacher le tendre secret dont la manifestation torturerait sa pudeur, il imagine bientôt de simuler une autre entreprise galante et banale. L'épouse de Simone dei Bardi en est informée, en ressent quelque peine et lui refuse cette fois le salut quand elle le rencontre. Puis encore, aux fêtes d'un mariage, remarquant la contenance embarrassée de son amoureux, elle la signale à ses voisines avec une nuance de raillerie. Il s'éloigne désespéré et se résout à chanter désormais de loin celle dont la présence lui procure tant de déceptions et tant de troubles. — Sur ces entrefaites, Béatrice ayant perdu

son père, le deuil sincère de la jeune femme inspire à Dante la commisération la plus profonde : il tombe malade, devient la proie du délire et la croit morte elle-même. Dans une vision, il contemple alors l'ascension de l'aimée vers le séjour bienheureux où les anges se préparent à l'accueillir. Enfin elle meurt en réalité et laisse entièrement dépourvu de consolation son serviteur. — La mystique glorification de la femme atteint à son point culminant dans ces pages si profondément vécues.

La *Divine Comédie* ne sera que la manifestation épique et allégorique du même état d'âme dont la *Vita nova* nous a fourni l'expression lyrique. La pensée génératrice de l'immortel poème est le principe même de la passion romanesque, le dogme de la moralisation par la dame élue, la conviction que l'amour, source de l'inspiration poétique, peut devenir aussi le principe de toute vertu. Lorsque Dante s'est détourné du souvenir de Béatrice afin de vouer son service à de moins idéales beautés, il a vécu cette vie indigne et basse qu'il symbolise, au début de son récit, par la « forêt obscure » où se sont égarés ses pas. Du séjour céleste qui est désormais le sien, sa dame va cependant continuer son rôle tutélaire et préparer son salut éternel : ce qui résume bien la destination de la femme dans la stricte théorie courtoise. Écoutons plutôt Béatrice dans la célèbre *Cantica* du Purgatoire : « Lorsque, élevée de la « chair à l'esprit, je devins et plus belle et plus grande, « je lui devins aussi moins agréable et moins « chère. Il porta ses pas dans les voies de l'erreur, pour- « suivant des fantômes de bonheur dont nul ne tient ce « qu'il a promis. Il finit par tomber si bas que tous les « moyens de le sauver étaient devenus insuffisants, « hors un seul, hors celui qui consiste à lui faire con- « templer de ses yeux le sort des damnés. Pour cela, « passant le seuil des morts, j'ai porté mes prières

« et mes larmes à celui qui l'a conduit jusqu'ici ! » Et l'on sait qu'à la génération suivante Pétrarque fera subir à la mémoire de Laure la même transfiguration mystique.

Certes de telles amours sont suffisamment imprégnées de disciplines morales rationnelles par la culture stoïco-chrétienne de la volonté pour n'inquiéter pas les esprits soucieux de la santé sociale. Et d'autres tempéraments de même nature n'ont pas eu besoin, vers la même date, de transporter préalablement la dame de leurs pensées dans le ciel pour s'y assurer une incitation de sagesse et de vertu : ils ont eu recours à l'intercession de Marie, mère du Sauveur, dont le culte s'est largement épanoui en floraisons profuses sous l'influence de la tradition courtoise, car la Vierge, devenue la dame, Madonna, a fourni le thème principal de la lyrique des troubadours après le début du XIII[e] siècle. Enfin, certains mystiques de ce temps qui, à l'école de l'Aréopagyte, choisissent l'Auteur des choses lui-même pour leur allié et patron surhumain, se sont plu à féminiser à tout prix la représentation qu'ils se faisaient de lui, en usant de quelque métaphore propice à cette aspiration de leur affectivité profonde. Et par exemple, Henri Suso, l'extatique Rhénan, exposera que la vie du parfait chrétien sur cette terre est semblable à celle d'un *chevalier* dont la dame serait l'*éternelle Sagesse.* Il avait, de nature, un cœur aimant, a écrit l'un de ses plus pénétrants commentateurs, M. H. Delacroix (1) : or la Sagesse éternelle nous est décrite par la Sainte Écriture comme une *profonde amante,* et il la considéra comme telle. Il se demandait pourtant avec anxiété, de temps à autre, s'il était bien inspiré en aimant ce qu'il ne vit jamais, en servant une amante qui prescrit de si rudes tâches

(1) Dans ses *Mystiques Allemands du XIV[e] siècle.*

à ceux qu'elle a « retenus ». Mais il nous apprend lui-même que, au cours de ses hésitations, une pensée divine le faisait souvenir que, par droit ancien, la souffrance est unie à l'amour et qu'il n'est point d'amant digne de ce beau nom qui ne soit également un martyr. Un jour que des yeux de l'âme il cherchait la souveraine Sagesse, elle voulut bien se manifester à lui et réclamer le don de son cœur dans une présentation singulièrement intime, si intime qu'elle ne se renouvela jamais par la suite avec une pareille douceur. — C'est ainsi que ce fervent chrétien se représentait ses rapports de collaboration avec la suprême Puissance, utilisant à cet effet les notions que l'érotisme romanesque avait vulgarisées de son temps, parce qu'il avait « le sens du monde » et savait traduire en poète les intimes aspirations de son être.

L'*Imitation de Jésus-Christ* n'est souvent qu'une admirable utilisation morale des notions courtoises, encadrées et préservées des écarts par la plus solide expérience du gouvernement des âmes : « L'amour de « Jésus est généreux : il fait entreprendre de grandes « choses et incite toujours à ce qu'il y a de plus par« fait. Celui qui aime court, vole : il est dans la joie ; il « est libre et rien ne l'arrête. Rien ne lui pèse et ne « lui coûte : il tente plus qu'il ne peut. Jamais il ne « prétexte l'impossible parce qu'il croit tout possible « et tout réalisable (1). » Et encore, au chapitre x^e^ du même livre III : « C'est un grand honneur et une « grande gloire que de vous servir et de mépriser toutes « choses en votre considération. Esclavage bien digne « d'être à jamais désiré, embrassé, soutenu, puisqu'il « nous mérite le souverain bien et nous assure d'une « gloire sans terme ! » Enfin au chapitre xxie : « Souvent vos désirs s'enflamment en vous et vous

(1) Livre III, chap. v.

« emportent avec impétuosité. Prenez garde qu'en-« suite vous ne veniez à vous repentir, que vous n'éprou-« viez du dégoût pour ce qui vous avait plu tout « d'abord et ce que vous aviez cru le meilleur. Il faut « châtier et asservir la chair jusqu'à ce que, prête à « tout, elle ait appris à se contenter de peu, etc... » N'est-ce pas du Platonisme affiné, sublime par l'effort de la tradition courtoise qui, née de lui au sud de la Loire et propagée bientôt à travers l'Europe entière, lui restituait ses emprunts avec usure, après nouvelle expérience des toniques effets de la passion surveillée et contenue.

5. — *La tradition courtoise à la fin du moyen âge. — « Jehan de Saintré. »*

La littérature romanesque cesse de se développer de façon originale après la première moitié du XIIIe siècle ; on ne fait plu guère ensuite que recopier, pour des lecteurs nouveaux, les récits dès longtemps consacrés par le succès. Mais la conception courtoise et romanesque de l'existence continue ainsi de s'imposer à l'adhésion des classes cultivées. — Un monument de son influence persistante, vers l'aurore de la Renaissance, est l'*Histoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré et de la Jeune Dame des belles Cousines*, rédigée sous Louis XI par Antoine de La Salle, gouverneur de Jean d'Anjou, duc de Lorraine, puis des fils du comte de Saint-Pol. On a pu dire de son livre qu'il fut le *Télémaque* du XVe siècle. Son héros, Saintré, sénéchal d'Anjou, est un personnage historique qui vécut sous Jean II le Bon ; son héroïne n'est désignée que par un pseudonyme : elle était, dit-il, de celles que le roi et la reine traitaient de « Belles Cousines » à leur cour, c'est-à-dire une personne de haut

rang, pourvu d'apanages quasi souverains. Saintré, fils d'un simple gentilhomme angevin, sera donc tout naturellement, vis-à-vis de cette belle personne, dans l'attitude d'humilité adoratrice qui convient à l'amant courtois en présence de celle qu'il a résolu de servir : il ne lui parlera longtemps qu'à genoux.

Le début du récit est charmant. La Salle nous montre la dame des Belles Cousines faisant venir dans son appartement le petit Jehan de Saintré, alors page du roi : elle l'a distingué pour sa gentillesse et lui demande avant tout s'il est déjà pourvu d'une « dame par « amour ». Question indiscrète à laquelle le naïf adolescent est contraint de répondre par la négative, avec grande honte. Puis, se ravisant, il nomme avec effort une petite fille de dix ans qui partage ses jeux, Matheline de Coursy, et sa réponse fait rire la noble interrogatrice : « Quels sont les biens que vous pouvez « avoir de Matheline, qui n'est encore qu'une enfant? « Sire, vous devez choisir une dame qui soit noble et « de haut rang, sage et qui ait de quoi vous aider ! Et « vous devez celle tant servir et loyaument aimer, « pour quelque peine que vous en ayez à souffrir, « qu'elle connaisse bien la parfaite amour que, sans « déshonneur, vous lui portez. Et croyez qu'ainsi, et « au long aller, qui qu'elle soit, — si elle n'est sur toutes « la plus cruelle, ce que oncques je ne doute, — elle « n'ait enfin connaissance, pitié, merci et miséricorde « de vous ou qu'elle ne vous en sache très-bon gré. « Et, pour ainsi, vous deviendrez *homme de bien*. « Autrement, je ne donne de vous ni de vos faits une « pomme ! »

Un peu plus tard, la belle dame exposera de façon plus détaillée sa thèse de morale érotique : « Encore sur « ce propos vous die plus : que celui qui entend à « loyaument une dame servir, je dis qu'il peut être « sauvé en âme et corps. Au regard de l'âme, qui se

« garde de pécher mortellement est sauvé. Or, premier, « au regard du péché d'orgueil, l'amant, pour acquérir « la très désirée grâce de sa dame, s'efforcera d'être « doux, humble, courtois et gracieux. Et, quant au « deuxième péché (capital) qui est de *ire* (colère) « certes, oncques vrai amant ne fut ireux... Jamais « vrai amoureux ne sera envieux, car, s'il venait à la « connaissance de sa dame, il la perdrait vraiment, etc... » La revue se continue de la sorte par l'avarice, la paresse, la gloutonnerie, pour arriver enfin à la luxure : « Vraiment, mon ami, ce péché est au cœur du « vrai amant bien éteint, car tant sont grandes les « doutes que sa dame n'en prenne déplaisir qu'un « seul déshonnête penser n'est en lui ! » Et voilà, — sur le dernier point en particulier, — un bien robuste optimisme !

Après l'âme, c'est le corps qui profite également d'un amour courtois pratiqué selon les règles. Le vrai amoureux gentilhomme, reprend en effet la séduisante catéchiste, est ordonné et disposé à très-noble et illustre science et métier d'armes : auquel, pour acquérir honneur à la très-désirée grâce de sa très-belle dame, quand il y est, c'est celui qui se montre et présente le premier à la rescousse et fait tant que, entre les autres, il est nouvelle de lui. Et, quand il est à la messe, c'est le plus dévôt ; à table, le plus honnête ; en compagnie de seigneurs et de dames, le plus avenant. On ne le verra de ses oreilles nul vilain mot écouter, de ses yeux nul faux regard hasarder, de sa bouche nul mot déshonnête prononcer, de ses mains nul faux serment prêter, de ses pieds en nul lieu déshonnête aller, etc... — Ajoutons qu'après quelques leçons de cette nature la dame des Belles Cousines finit par s'offrir sans ambages à remplir auprès du page ce rôle d'attrayante éducatrice : éducation qui conduira celui-ci, avec le temps, au dénoûment de miséricorde

et de merci qu'elle lui a fait entrevoir : « Et tant « laisserai-je ci, écrit La Salle, à parler de leurs amours, « qui furent si loyales et *secrètes* que oncques plus « loyales et mieux conduites en ce monde ne furent ! » Car tel était devenu le sens du mot « loyal » dans la langue de l'érotisme courtois !

Le *Télémaque* du XVe siècle finit au surplus de façon beaucoup moins édifiante que celui du XVIIe. Tandis que Saintré, devenu un vaillant homme de guerre, mène campagne au loin sous la bannière de l'empire, sa dame se conduit fort mal avec un ecclésiastique d'extraction bourgeoise et de vigoureuse encolure. Revenu inopinément, Jehan, qui se voit non seulement trahi, mais moqué par cette gaillarde personne, finira par la saisir « au toupet de son atour » en se disposant à la souffleter. Il se contiendra toutefois après ce geste de violence et se contentera d'enlever à l'inconstante une ceinture bleue, couleur de loyauté, qu'elle porte indûment désormais ! Ainsi se termine, en fabliau, ce récit commencé en toute dévotion romanesque à l'égard des femmes et dans lequel s'accolent et s'enchevêtrent de peu harmonieuse façon les deux conceptions de l'amour, entre lesquelles se sont partagées les complaisances de nos pères.

6. — *Le fort et le faible de la conception romanesque de la vie.*

Parvenus au seuil de la Renaissance, qui va commencer d'établir l'hégémonie européenne dans le monde, nous nous retournerons un instant vers le moyen âge pour nous interroger sur la valeur culturale de ses convictions chevaleresques, si rapidement devenues, par la prépondérance de la chevalerie « ter« rienne », des convictions romanesques. — La morale

érotique paraît s'être montrée stimulant efficace de la faculté inventive et de l'action conquérante. Tout au moins tant que cette morale a été suffisamment équilibrée et contenue par les traditions expérimentales et rationnelles du stoïcisme méditerranéen, — traditions reprises, approfondies et affinées par le christianisme lorsqu'il constitua sa hiérarchie ecclésiastique, — son action a été féconde, puisque ses tenants ont obtenu la victoire dans la lutte vitale.

Mais cet équilibre n'a-t-il pas été rompu sur plus d'un point depuis deux siècles environ? La race blanche en général, — et surtout certaines fractions de cette race, plus portées que les autres aux exaltations érotiques, — ne risque-t-elle pas de rétrograder, de périr peut-être, en raison de l'insuffisant contrepoids rationnel qu'elle oppose désormais aux impulsions de ses instincts essentiels, instincts qu'il lui faudrait pourtant mieux adapter à l'organisation sociale fort complexe de laquelle a procédé son empire? Telle est l'interrogation que doivent aujourd'hui se poser, avec un patriotique scrupule, tous les esprits de bonne volonté et de bonne foi. — Nous savons trop à quel point les données du problème sont amples et diverses pour avoir la prétention de le résoudre : nous lui avons consacré pourtant l'effort de nos facultés de synthèse dans l'espérance de déblayer quelque peu la voie devant des continuateurs mieux armés de pénétration et de savoir.

En 1866, le Genevois Cherbuliez, un esprit de vaste et souple culture, donnait à la *Revue des Deux Mondes* un essai de philosophie historique intitulé *le Grand Œuvre,* dans les pages duquel il s'efforçait, — comme Gobineau ou Renan vers le même temps, et sous les mêmes influences germanistes, — d'interpréter le passé de la civilisation européenne et chrétienne en vue de discerner les grands traits de son prochain

avenir. — Dans ce passé, la conception chevaleresque et romanesque de la vie lui apparaissait comme le trait distinctif, par opposition aux normes d'existence qui avaient régi l'antiquité méditerranéenne ; et il expliquait une conception si novatrice par la fusion d'un principe germanique, la *fidélité* (le choix du cœur?) avec le principe du christianisme qui accorde à toute âme rachetée par le sang du Christ une valeur infinie. A la lumière de ces deux flambeaux, expliquait-il, la Loi, cette synthèse de l'expérience sociale qui avait régi la Cité gréco-romaine, apparut comme une *ennemie* au Germano-chrétien décidé à faire des *oracles du cœur* la règle de ses devoirs, et cette attitude mentale engendra nécessairement le culte de la passion, l'alliance des satisfactions érotiques avec l'adoration mystique, la conviction que la vertu naît dans le cœur par l'enthousiasme de la Beauté. Point de vertu sans exaltation (*joy*) ! Point d'exaltation sans amour ! Point d'amour éternel sans éternelle illusion sur l'objet aimé !

Or le mariage tue l'illusion, continuait Cherbuliez, et c'est pourquoi les germano-chrétiens le *condamnèrent* « Avez-vous lu les romans de la *Table ronde*, écrivait « avec élan le romancier disciple de Sand? *L'adultère en « est l'âme*... Levez-vous, étranges et délicieux fantômes ! « Des reines coupables passent, affolées d'amour, « *fières de leurs faiblesses* : Lancelot et Guenièvre, Tris« tan et Iseult, Aucassin et Nicolette ! » Mieux vaudrait dire Cligès et Fénice pour terminer l'énumération, car les deux adolescents de Beaucaire ne sont nullement « adultères » s'ils sont ardemment amoureux, et Nicolette n'a rien d'une reine. Et cette énumération ne pourrait être continuée, car l'adultère ne remplit pas tout le cycle breton, par bonheur. Mais quelle étrange façon de célébrer une civilisation pour laquelle on réclame la supériorité morale, n'est-il pas vrai? Et

qu'une telle attitude montre bien à quel point l'âme contemporaine est profondément imbue des notions romanesques ou romantiques ! — Les Germains, reprenait le disciple des universités d'outre-Rhin, n'accordent à la société qu'une part d'eux-mêmes, par des contrats en bonne forme : le reste, qui leur appartient en propre, ils se réservent de le donner par amour ! De là les libertés modernes, l'individu enfin émancipé du joug de la Cité, l'*insolence de la passion et du génie*, le *sublime* orgueil et la *sainte* folie ! De là l'invention d'un monde et tant de choses encore. — Tout ceci n'est que rousseauisme teinté d'anglomanie doctrinaire et de pangermanisme philosophique : écho des Gobineau, des Renan et des Taine.

« O chevalerie, te raille qui voudra, concluait le « concitoyen de Jean-Jacques ! Tu fus pour les nations « la fontaine de Jouvence ! » La France est aujourd'hui *plus jeune que la Rome des Scipions*, que la cité de Minerve au lendemain de Marathon, parce que le *romanesque* qui l'inspire avait été étranger à l'antiquité, parce que le moyen âge a su le premier *mettre l'imagination dans la vertu*. — Pourtant Cherbuliez, qui considérait les Jacobins comme de modernes chevaliers, convenait en terminant que la chevalerie a produit des *maladies subtiles* entre lesquelles la *rêverie* est la plus répandue de nos jours ; ce qui était une vague allusion aux « habitants » de Rousseau ou à la « syl« phide » de Chateaubriand, seules manifestations du mysticisme rousseauiste auxquelles la critique du XIXe siècle ait consenti à prêter quelque attention d'ordinaire. — Il nous paraît que de semblables commentaires, poétiques sans nul doute et flatteurs aux descendants des romanesques, mais dénués de clairvoyance et de prévoyance, doivent être aujourd'hui remplacés par des vues d'ensemble qui soient en moins et criant désaccord avec les progrès de la psychologie

de l'histoire. — Les réflexions consignées par nous dans les pages qui précèdent et dans celles qui vont venir n'ont d'autre objet que d'engager nos lecteurs à préparer, à favoriser, par un plus attentif examen personnel des faits contemporains, ces rectifications nécessaires.

CHAPITRE III

LE ROMANESQUE RETREMPÉ DANS SA SOURCE PLATONICIENNE.

La fin du XVe siècle renouvela le succès et, par conséquent, l'influence des romans chevaleresques que l'invention de l'imprimerie permettait de vendre à des prix relativement bas et qui virent donc s'étendre grandement le cercle de leurs lecteurs. Ce fait souligne d'ailleurs la relative immobilité d'esprit qui affecta les deux derniers siècles du moyen âge, surtout dans les pays éprouvés par la guerre de Cent Ans : car il est singulier que des écrits, déjà vieux de trois cents ans ou plus, au moins dans leurs traits essentiels, aient alors charmé les esprits comme au jour de leur rédaction initiale. François Ier, le roi chevalier et sa sœur Marguerite d'Angoulême, furent ainsi nourris de littérature romanesque.

Bientôt, toutefois, les lumières de la Renaissance italienne ayant commencé de se répandre au delà des Alpes, on se prit à goûter chez nous davantage ceux de ces romans qui avaient subi des remaniements de fraîche date, et qui, par là, satisfaisaient davantage aux exigences logiques et psychologiques, lentement accrues malgré tout dans les cerveaux de l'époque. L'art des Bojardo, des Arioste, bientôt le brillant talent du Tasse renouvelèrent les romans, surtout dans leur forme, avec une virtuosité incomparable; l'influence sociale de la femme s'y marque par le rôle

agrandi des belles guerrières. — De son côté, l'Espagne, le grand peuple militaire du XVIe siècle, venait imprimer le sceau de son originalité nationale sur ces traditionnels récits d'armes et d'amour. Sa lutte multi-séculaire contre le Croissant l'avait conduite à cultiver, par tous les moyens, chez les champions de la Croix, les notions ou institutions chevaleresques, et, parallèlement à celles-ci, la conception romanesque de la vie qu'elle leur trouvait étroitement associée. Le catalogue de la bibliothèque de Don Quichotte nous permet d'entrevoir à lui seul quelle riche moisson de romans courtois mûrit la péninsule hibérique à l'époque où ce genre avait à peu près perdu toute fécondité chez les autres peuples chrétiens.

Parmi ces romans, l'*Amadis de Gaule*, qui charma, dit-on, la captivité de François Ier à Madrid, fut introduit en France par ce roi et, peu après, traduit en français par Herberay des Essarts. Ayant conquis, sous cette forme, une popularité sans égale, il suscita des continuations ou imitations innombrables. Le héros du récit, très visiblement dessiné à la ressemblance de Lancelot, se montre encore plus émotif, plus facile aux pleurs érotiques et plus entièrement esclave de la dame de ses pensées que le pupille de Viviane. Mais du moins cette dame, la princesse Oriane, est-elle fille et épousera-t-elle son amoureux en justes noces, après lui avoir été auparavant plus que complaisante. Le caractère de ces *Amadis*, qui ont prolongé de façon imprévue l'influence du roman de chevalerie sur la pensée de nos pères, est de faire peu de place à l'adultère, qui s'étalait au premier plan dans quelques-uns des plus célèbres romans bretons du XIIe siècle, mais d'instituer en revanche une véritable école de capitulation amoureuse à l'adresse des filles sollicitées par quelque courtois cavalier. (On sait que Jean-Jacques sera, lui aussi, fort indulgent à ce dernier genre de

désordre passionnel). — De là les plaintes que formulèrent bientôt des moralistes peu suspects de pruderie, tels que La Noue, devant les regrettables effets de ces lectures : « J'ai ouï dire à un bon gentilhomme, écrit « le vaillant soldat des guerres ultramontaines, au « sixième de ses *Discours politiques et militaires*, que ces « livres avaient une propriété occulte à la génération « des cornes, et je me doute que lui-même en avait fait « l'expérience. »

I. — *Le platonisme dans l'œuvre de Marguerite d'Angoulême-Navarre.*

En même temps qu'elles se perpétuaient avec ténacité de la sorte par le succès persistant de l'épopée romanesque, les traditions courtoises se rajeunissaient d'autre part au contact des *Dialogues* platoniciens qui en avaient été, selon nous, la source initiale et lointaine. On imprima, on commenta fréquemment alors, en Italie, puis en France, le grand mystique athénien. La méditation de ses œuvres avait suscité en Italie tout un mouvement de mysticisme chrétien, car les érudits d'outre-monts retrouvaient avec ravissement dans les *Dialogues* ces suggestions érotiques sublimées dont la primitive Église, après les Néoplatoniciens, avait fait autrefois son profit et marqué la trace dans son enseignement dogmatique et moral. Or Marguerite de Valois-Angoulême, poussant plus avant que son frère François Ier ses études littéraires ainsi que ses spéculations religieuses, se fit savante dans les langues antiques et modernes, en attendant qu'elle acceptât les idées de Lefèvre d'Étaples, le tendre mystique, et les leçons de l'évêque Briçonnet, cet autre précurseur de la Réforme. Par ces maîtres, elle se sentit inclinée vers le Platonisme, vaguement utopique, des Ficin

et des Nicolas de Cuse, en même temps que vers la mystique médiévale, assurément influencée par les notions romanesques, ainsi que nous l'avons indiqué.

Une si soigneuse formation chrétienne, jointe à l'ample culture de sa pensée et à sa précoce expérience du monde et des cours, ouvrit à cette princesse des vues pénétrantes sur la nature humaine et dota son coup d'œil psychologique d'une remarquable sûreté : qualités que reflètent les vers, dénués d'harmonie, qui coulèrent de sa plume en si grand nombre. Toutefois, son œuvre posthume en prose, le célèbre *Heptameron*, présente de façon plus attrayante les conclusions de sa maturité sur la valeur morale et sociale de l'amour romanesque qu'elle avait pu contempler à l'œuvre autour d'elle, après son rajeunissement par l'infusion de platonisme érudit dont nous venons de parler.

La XIXe nouvelle de ce recueil, *les Amants en religion*, nous expose les convictions platoniques fondamentales de l'auteur. Nous y apprenons en effet que l'homme n'aimera jamais parfaitement son Créateur qu'il n'ait, au préalable, aimé quelque créature en ce monde — ce qui revient à proclamer l'érotisme base nécessaire de la morale sociale, mais avec ce correctif que le nom de parfaits amants soit réservé à ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection tendant à la vertu : que ce soit beauté, bonté ou bonne grâce. — Car l'âme, créée pour retourner vers son souverain bien quelque jour, ne fait ici-bas qu'aspirer à ce terme glorieux de son exil. Toutefois, parce que les sens dont elle dispose pour communiquer avec le monde extérieur demeurent obscurs et charnels, en punition du péché de notre premier père, ils ne peuvent lui révéler dans les choses visibles qu'un reflet furtif de la Perfection invisible. Vers celles de ces choses qui lui présentent ce prestigieux reflet,

l'âme se portera donc avec ardeur, espérant trouver dans la beauté plastique, dans la grâce visible, enfin dans les vertus terrestres, la Beauté, la Grâce et la Vertu souveraines. Lorsque, après avoir longtemps cherché ou expérimenté de la sorte, elle n'aura pas rencontré de quoi se satisfaire, elle passera outre pour aller jusqu'à Dieu lui-même.

Tels sont aussi les sentiments du héros de la XIIIe nouvelle du même recueil, ce marin qui, épris d'une grande dame, n'ose lui avouer son amour que de loin, après avoir repris la mer pour un voyage dont il ne reviendra pas. Voici l'expression, médiocrement rimée, de ces sentiments :

Crainte de te déplaire
M'a fait longtemps, malgré mon vouloir, taire
Ma grande amour qui, devant ton mérite
Et devant Dieu et ciel doit être dite.
Car la vertu en est le fondement...
Car qui pourrait un tel amant reprendre
D'avoir osé ou voulu entreprendre
D'acquérir dame, en qui la vertu toute
Voire et l'honneur font leur séjour sans doute?
Mais, au contraire, on doit bien fort blâmer
Celui qui voit un tel bien sans l'aimer....
Las ! Ce n'est point amour léger ou feint,
Sur fondement de beauté fol et peint :
Encore moins cet amour qui me lie
Regarde en rien la vilaine folie.
Point n'est fondé en vilaine espérance
D'avoir en toi aucune jouissance,
Car rien n'y a, au fond de mon désir,
Qui, contre toi, souhaite aucun plaisir,
J'aimerais mieux mourir en ce voyage
Que te savoir moins vertueuse et sage...
Aimer te veux, comme la plus parfaite
Qui oncques fut. Par quoi, rien ne souhaite
Qui puisse ôter cette perfection,
La cause et fin de mon affection :
Et, plus de moi tu es sage estimée,
Et plus encor parfaitement aimée.
Je ne suis pas celui qui se console
En son amour et en sa dame folle.
Mon amour est très sage et raisonnable,
Car je l'ai mis en dame tant aimable

Qu'il n'y a Dieu ni ange en paradis
Qui, te voyant, ne die ce que je dis.
Mais si de toi je ne puis être aimé,
Il me suffit, au moins, d'être estimé....
A tout le moins, de t'aimer suis content,
Et, t'assurant que rien ne te demande
Fors seulement que je te recommande
Le cœur et corps brûlant pour ton service
Dessus l'autel d'amour pour sacrifice...
Et si je meurs, ton serviteur mourra
Que jamais dame un tel ne trouvera !
Ainsi de toi s'en va emporter l'onde
Le plus parfait serviteur de ce monde...
Si je pouvais avoir, par juste échange,
Un peu du tien (cœur) pur et clair comme un ange,
Je ne craindrais d'emporter la victoire
Dont ton cœur seul en gagnerait la gloire, etc...

Les derniers mots de la déclaration trahissent déjà un renoncement moins humble et moins parfait que les premiers ; quand le marin mourut en mer de la main des Turcs, sans doute son amour allait-il franchir les bornes du platonisme strict. Aussi bien apprenons-nous qu'il délaissait sa femme légitime, dont la dame de ses pensées aura la bonne inspiration d'adoucir le deuil en lui envoyant, comme un legs de son époux, le joyau que ce dernier lui avait adressé avec son épître platonique.

2. — *L'essor du mysticisme passionnel sous les auspices du platonisme courtois.*

Que serait-il advenu en effet si le navigateur avait pu platoniser quelque temps encore? Nous pourrons nous en faire une idée en étudiant de près, au point de vue moral, la plus intéressante à nos yeux entre les nouvelles de l'*Heptameron* qui traitent de l'amour romanesque, l'histoire d'*Amadour et Floride*, un petit roman psychologique de fort instructive et agréable lecture. — Amadour, gentilhomme espagnol de tous points

accompli, — s'éprend, adolescent, de la très jeune fille de la comtesse d'Arande, une fort grande dame qui tient de près à la maison royale Aragonaise. Floride est donc très supérieure par le rang à son adorateur, et la hiérarchie sociale les sépare ; mais l'amoureux se promet d'opposer à tous les obstacles une ferme espérance, assuré que la patience finira ses travaux par un dénoûment agréable.

La première mesure qu'il croit devoir prendre afin de préparer la réalisation de ses vœux, c'est, — chose inattendue, — de se marier ! Il épouse une personne de mérite et d'agrément, Aventurade, qui, quoique de condition inférieure à Floride, est sa plus intime amie : circonstance qui mettra son mari en relations faciles et presque quotidienne avec la dame de ses pensées. Les époux feront d'ailleurs excellent ménage et s'apprécieront réciproquement à leur valeur. — A la faveur de ce mariage, qui n'est qu'un épisode dans ses combinaisons de stratégie amoureuse, Amadour devient le familier et bientôt le favori de tous les proches de Floride, et même du fils de l'infant Fortuné, un prince de la maison royale que la jeune fille aime avec l'espoir de lui être quelque jour conjointe. Puis, ayant préparé son terrain d'action de la sorte, il s'enhardit à formuler une première déclaration dont il faut retenir les termes : « Dès l'heure de votre grande jeunesse, explique-t-il à « Floride, je me suis tellement dédié à votre service « que je n'ai cessé de chercher les moyens propres à « conquérir votre bonne grâce. Et, pour cette occa- « sion seule, je me suis marié à celle que je pensais que « vous aimiez le mieux. Entendez, ma Dame, que je « ne suis point de ceux qui prétendent, par ce moyen, « avoir de vous ni bien ni plaisir *autre que vertueux*. « Je sais que je ne puis vous épouser ; et, quand je le « pourrais, je ne le voudrais, contre l'amour que vous

« portez à celui que je désire vous voir pour mari ! » A savoir le fils de l'infant Fortuné. Nous sommes donc ici en présence de la plus typique conception courtoise ou romanesque de la passion : le mariage ou même l'inclination conjugale sont une chose : l'amour en est une tout autre. Amadour, heureusement marié, brigue l'amour de Floride après qu'elle sera heureusement mariée à son tour, moyennant une spécieuse définition platonique de cet amour.

« De vous aimer d'amour vicieuse, insiste en effet « ce beau parleur, je suis si loin d'une telle affection « que je préférerais vous voir morte que de vous « savoir moins digne d'être aimée et que la vertu fût « amoindrie en vous, pour quelque plaisir qui m'en « pût advenir. Je ne prétends, pour la fin et récom- « pense de mon service, qu'une chose : c'est que vous « me vouliez être si loyale maîtresse que jamais vous « ne m'éloigniez de votre bonne grâce... Toutes choses « honnêtes et vertueuses que je ferai seront faites « seulement pour l'amour de vous. Mes entreprises « croîtront de telle sorte que les choses que je trou- « vais impossibles seront très faciles. Mais, si vous « ne m'acceptez du tout pour vôtre, je délibère de « laisser les armes et de *renoncer à la vertu qui ne « m'aura pas secouru à mon besoin !* » Ces derniers mots trahissent un appétit impatient, — et déjà menaçant, — de satisfactions érotiques : leur accent nous fait mal augurer du prochain avenir de ce roman commencé dans le bleu pur.

Aussi bien laissent-ils une analogue impression à Floride, en dépit de sa grande jeunesse et de son entière inexpérience. Elle répond franchement et naïvement que son familier lui demande ce qu'il possède déjà, à savoir l'*honnête amitié* : « Ma con- « science et mon honneur, ajoutent-elle, ne contre- « disent point à votre demande, ni l'amour que je

« porte au fils de l'infant Fortuné, car cette amour est « fondée sur le mariage où vous ne prétendez rien. « Je ne sache donc chose qui me doive empêcher de « faire réponse selon votre désir, sinon une crainte que « j'ai en mon cœur, fondée sur *le peu d'occasion que « vous avez de me tenir tels propos.* Car, si vous avez ce « que vous demandez, qui vous contraint d'en parler « si affectionnément? — Vous parlez très prudemment, « riposte le galant avec une intonation plus significa- « tive encore ! Mais entendez, ma Dame, que celui qui « veut bâtir un édifice perpétuel doit regarder à « prendre un sûr et ferme fondement ! » Il fait si bien qu'à la suite de cet entretien Floride commence de sentir pour lui en son cœur « quelque chose de plus qu'elle n'avait accoutumé ».

Si elle était heureusement mariée, ce «quelque chose« en resterait là, peut-être. Mais, par malheur, les siens la promettent sur ces entrefaites non pas au prince qu'elle désirait pour époux, mais à un certain duc de Cardonne qui lui déplaît étrangement. En fille bien apprise, elle prend néanmoins le parti de l'obéissance, ne témoigne rien de son déplaisir et se maîtrise même de telle sorte qu'elle épouse, sans montrer son aversion, celui qu' « elle eût volontiers changé à la mort ! ». Aventurade devient alors une sorte de dame de compagnie pour la jeune duchesse. Introduit par elle chez les Cardonne, Amadour y sera bientôt le favori de tous, comme dans la maison d'Arande. Mais cette très commode épouse est emportée soudain par une maladie mortelle et laisse un veuf inconsolable, car il perd à la fois l' « une des plus sages femmes qui furent « jamais » et le moyen d'approcher facilement de Floride. La mélancolie le terrasse : il s'alite et semble toucher au terme de ses jours. Sur la requête du duc en personne, il obtient alors de la duchesse une suprême visite à son chevet de malade, bien résolu à profiter

de cette occasion pour *se payer en une heure du bien qu'il pense avoir mérité.*

Une telle disposition d'esprit ainsi que la conversation qui nous en révèle les nuances méritent assurément d'être étudiées avec soin. Floride fait d'abord de son mieux pour consoler son soupirant, qu'elle croit fort malade. Mais celui-ci, tout en feignant d'être demi-mort, la presse entre ses bras et se conduit de telle sorte qu'elle ne peut bientôt plus se faire aucune illusion sur le dessein de ce moribond prétendu. Voyant donc sa mauvaise intention, nous dit la conteuse, mais ne la pouvant croire après les discours de scrupuleuse honnêteté qu'il a tenus tant de fois, la duchesse cherche à le rappeler à lui-même. Tout reste inutile et elle se voit enfin contrainte d'appeler à haute voix l'un de ses gentilshommes. Le coupable lâche prise, à temps pour que le survenant puisse être éloigné de nouveau sans avoir rien remarqué de suspect, et le dialogue suivant s'engage alors entre les deux acteurs de cette scène étrange : « Amadour, quelle folie est « montée à votre entendement? — Un si *long* service « mérite-t-il récompense de telle *cruauté* ? — Et où est « donc l'honneur que tant de fois vous m'avez prêché?— « Maintenant que vous êtes mariée et que votre « honneur est à couvert, *quel tort vous fais-je en demandant ce qui est mien,* puisque je vous ai gagnée par « la force de mon amour? Celui qui le premier a eu « votre cœur (le fils de l'Infant) a si mal poursuivi le « corps qu'il a mérité de perdre tout ensemble. Celui « qui possède votre corps n'est pas digne d'avoir votre « cœur. *Vous ne pouvez ignorer qu'à moi seul n'appartiennent le corps et le cœur !* Et, si vous vous cuidez « défendre par la *conscience,* ne doutez point que, « *quand l'amour force le corps et le cœur, le péché ne soit* « *jamais imputé !* Quel péché voudriez-vous attribuer « à celui qui se laisse *conduire par une invincible*

« *puissance* ? Si j'avais, avant mon partement, *la* « *sûreté de vous que ma grande amour mérite,* je serais « assez fort pour soutenir en patience les ennuis de « cette longue absence. Sinon votre rigueur m'aura « donné une malheureuse et cruelle mort ! » Est-il rien de plus instructif que cette rapide déviation du « service romanesque » et de l'amour, prétendu platonique, vers l'érotisme le moins fardé de prétextes et vers le mysticisme passionnel le plus insidieux.

Floride, dès longtemps bienveillante en secret à son séduisant serviteur, mais pourtant fille d'honneur et de religion, se montre stupéfaite d'entendre parler sur ce ton un homme dont elle n'avait jamais soupçonné les projets : « Hélas, Amadour, lui répond-elle en « pleurant amèrement son illusion détruite, sont-ce là « les vertueux propos que vous m'avez tenus pendant « ma jeunesse. Est-ce là l'honneur et la conscience que « vous m'avez maintes fois conseillé plutôt mourir « que de perdre? » Mais déjà le sophiste, constatant la piteuse issue de sa criminelle entreprise, a décidé de chercher dans l'hypocrisie son refuge. Il feint d'avoir voulu seulement *éprouver* la vertu de sa dame. Il ne réussit point toutefois à lui faire prendre le change, bien qu'elle lui demeure, en secret, favorable. — Cette scène se répétera par la suite entre eux, à peu près identique et seulement plus brutale encore. Après quoi Amadour va se faire tuer par les Maures et Floride veuve entre en religion. Ce qui n'empêche pas les auditeurs du récit de prendre tous, dans l'*Heptameron,* le parti d'Amadour, sauf Marguerite elle-même, sous le masque de Parlamente. Encore sa sentence finale sera-t-elle des plus ambiguës : « Je vous supplie, « Mesdames, achève-t-elle, prendre pour exemple la « vertu de Floride *mais diminuer un peu sa cruauté,* et « ne point croire tant de bien aux hommes qu'il ne « faille, par la connaissance du contraire, leur donner

« cruelle mort et à vous une triste vie ! » Mademoiselle d'Arande aurait donc dû ou éconduire plus sévèrement son serviteur au début de leurs relations ou lui plus accorder par la suite? C'est ainsi que, dans l'âme la mieux éclairée peut-être de l'époque, la morale chrétienne rationnelle se trouvait contrariée par la morale érotique, issue de la tradition romanesque nouvellement retrempée à sa source platonicienne !

3. — *Une aïeule de Mmes de Wolmar et de Mortsauf.*

Floride ne s'est jamais avoué à elle-même qu'elle eût pour Amadour un autre sentiment que l'amitié. L'*Heptameron* nous fait connaître des femmes qui marchent un peu plus avant sur la voie des concessions romanesques ou platoniques à leurs galants tentateurs. La XXVIe nouvelle du recueil met en scène un certain d'Avannes, de la maison d'Albret et cousin germain du roi de Navarre, qui fut le second mari de Marguerite d'Angoulême. A quinze ans, ce seigneur est un adolescent d'une rare beauté et d'une parfaite « courtoisie ». Un riche habitant de Pampelune, qui a une femme fort belle, fort sage et sans enfants, l'adopte en quelque sorte pour son fils sur sa bonne mine et ne se lasse pas de fournir des subsisdes à ses folies de jeunesse, tandis que la dame du logis s'éprend pour lui d'un amour discret, de nuance quelque peu maternelle, « se contentant de sa vue et parole où gît la satisfaction « d'honnête et bon amour ». — Mais une telle satisfaction ne saurait contenter longtemps un garçon de l'âge et de la tournure de M. d'Avannes. Trouvant de ce côté le chemin fermé devant ses juveniles ardeurs, il obtient à beaucoup meilleur compte les faveurs d'une autre dame de Pampelune, s'épuise à ce jeu et revient

se faire soigner chez son « père par alliance ». Équipée qui n'empêche pas la femme de celui-ci d'aimer, comme auparavant, le jouvenceau, dans l'espérance que, « le grand feu de son âge étant amorti, il se con-« traindra d'aimer honnêtement, et, par ce moyen, « sera tout à elle ! ».

Cependant le malade, objet des soins dévoués de son hôtesse, trouve bientôt « la sage plus belle que la folle » dont il vient de goûter les faveurs. Il adresse alors à cette sage personne une « plaisante harangue », où le platonisme à la mode et même la dogmatique chrétienne sont mises en œuvre de concert pour conduire le harangueur à ses fins : « Je ne « vois meilleur moyen, Madame, soupire-t-il en effet, « pour être tel et vertueux que vous me prêchez et « désirez, que de mettre mon cœur à devenir entière-« ment amoureux de la vertu. Souvenez-vous que « Dieu, inconnu de l'homme sinon par la foi, a daigné « prendre la chair semblable à celle de péché afin que, « attirant notre chair à l'amour de son humanité, il « tirât aussi notre esprit à l'amour de sa Divinité. « De même cette Vertu, que je désire aimer toute ma « vie, est chose invisible sinon par les effets du dehors ; « par quoi est besoin qu'elle prenne quelque corps « pour se faire connaître entre les hommes : ce qu'elle « a fait se revêtant du vôtre, pour le plus parfait « qu'elle a pu trouver. Par quoi je vous reconnais et « confesse non seulement vertueuse, mais la seule « Vertu ! Et moi qui la vois retenue sous le voile du plus « parfait corps qui fût jamais, je veux la servir et « honorer toute ma vie, en laissant pour elle toute autre « amour vaine et vicieuse. »

La dame qui, durant ce discours, a passé par les mêmes alternatives d'inquiétude et de secrète satisfaction que Marguerite nous a déjà dépeintes, moins conscientes, en sa Floride, sait néanmoins dissimuler ce

contentement pour accueillir en femme de devoir et de sens les avances de son poursuivant : « Je n'entre-« prends pas, Monseigneur, lui dit-elle, de répondre à « votre théologie : mais comme celle qui est plus crai-« gnant le mal que croyant le bien, je vous voudrais « supplier de cesser en mon endroit les propos dont vous « estimez si peu celles qui les ont crus. Je sais très bien « que je suis femme, non seulement comme une autre, « mais encore imparfaite et que la Vertu ferait plus « grand acte de me transformer en elle que de prendre « ma forme. Je ne laisse à vous porter telle affection « que doit et peut faire femme craignant Dieu et son « honneur. Mais cette affection ne sera *déclarée* « jusqu'à ce que votre cœur soit susceptible de la « patience que l'amour vertueux commande. » Il lui demande au moins l'aumône d'un baiser, qu'elle lui refuse, mais que son mari, survenant, la contraint d'accorder. Sur quoi d'Avannes, enhardi par cette privauté, se reprend à espérer davantage et joue bientôt, sans plus de résultat d'ailleurs, une scène analogue à celle qui s'est déroulée au chevet d'Amadour. Toutefois la dame de Pampelune, — anticipant ici les sentiments de Julie de Wolmar, de Blanche de Mortsauf, et même de Marguerite Gautier, — conserve de ses moments de sa vie, sans le laisser voir, un impérissable souvenir. « Soyez sûrs, écrit la reine de « Navarre, que plus la vertu empêchait son œil et « contenance de montrer la flamme cachée, plus « celle-ci s'augmentait et devenait insupportable, en « sorte qu'elle ne pouvait porter la guerre que l'amour « et l'honneur faisaient en son cœur ! »

D'Avannes, déçu malgré tout dans des aspirations adultères qui sont si particulièrement condamnables en raison des bienfaits gratuits dont il a été comblé sous ce toit, ne tarde pas à s'éloigner de la ville ; et bientôt l'abandonnée se meurt d'une fièvre continue

causée par son humeur mélancolique. Sur son lit d'agonie, assistée à la fois de son mari et de son amoureux qui est revenu à l'annonce de son danger, elle déclare enfin la vérité sur l'état de son cœur, à peu près comme le feront par la suite les héroïnes de Rousseau, de Balzac et de Dumas fils. « L'heure est venue « dit-elle à d'Avannes, qu'il faut que toute dissimula- « tion cesse et que je confesse la vérité que j'ai mis tant « de peine à vous céler. C'est que, si vous m'avez porté « grande affection, croyez que la mienne n'a pas été « moindre. Sachez que le *non* que, si souvent, je vous ai « dit m'a fait tant de mal qu'il est cause de ma mort de « laquelle je suis contente, puisque Dieu m'a fait la « grâce de mourir avant que la violence de mon amour « ait mis tache à ma conscience et renommée : car de « moindres feux que le mien ont ruiné de plus grands « et forts édifices! » Voilà qui est droitement pensé, sinon utilement avoué, mais la conclusion de la dame de Pampelune est plus ambiguë que son exorde ; nous y voyons Marguerite moins adroite que ne le seront ses continuateurs romantiques à faire accepter, par des lecteurs d'hérédité chrétienne, les insidieuses suggestions de la morale érotique : « Je vous supplie, Mon- « seigneur, ajoute en effet la mourante, que, doréna- « vant, vous ne craigniez de vous adresser aux plus « grandes et vertueuses dames que vous pourrez ; car, « en de tels cœurs, habitent les plus grandes passions et « les plus sagement conduites : et la grâce, beauté et « honnêteté qui sont en vous ne permettront que votre « amour sans fruits ne travaille ! » Fruits de vertus, sans doute, dans la pensée de cette femme de bonne volonté morale ; mais il est trop vraisemblable qu'à l'imitation d'Amadour, d'Avannes, l'éclopé d'une première campagne amoureuse, le « plaisant harangueur » aux arguments fallacieux, continuera d'en espérer de tout autres pour conclusion de ses galantes aventures.

4. — *Répercussions du platonisme romanesque dans la mystique chrétienne.*

Nous l'avons dit, tout progrès dans l'analyse et dans la stratégie de l'amour terrestre exerce sans grand délai sa répercussion dans le domaine de la mystique théorique : il y affine parallèlement la notion des rapports affectifs désirables entre le Tout-Puissant et ses protégés d'ici-bas. Ce parallélisme est assez frappant chez Marguerite d'Angoulême-Navarre, qui fut à la fois une virtuose de la psychologie romanesque et une adepte de la mystique chrétienne, aussi sincèrement qu'ingénieusement inspirée. Quelques nouvelles de son *Heptameron* marquent une transition intéressante entre ces deux aspects de sa personnalité morale.

Elle a placé dans la bouche du plus purement platonique de ses narrateurs, Dagoucin (qu'on croit être Dangu, évêque d'Alençon, l'un de ses familiers), son XXIVe récit, qui nous montre le gentilhomme castillan Elisor épris de sa souveraine en parfait amant, c'est-à-dire décidé à se refuser la satisfaction périlleuse d'un aveu sans possible résultat. Mais la reine a quelque coupçon de ses sentiments et, beaucoup moins précautionnée que lui-même, le contraint enfin de confesser sa passion contre son gré. Elle s'avise alors d'imposer à ce soupirant modèle une sévère épreuve d'amour, sept années d'*absence* après qu'il a déjà supporté sept ans de silence! Il se soumet, la mort dans l'âme, et s'éloigne en songeant au retour. Mais, après les sept ans révolus, on voit entrer dans le palais un religieux à longue barbe qui remet un placet à la reine et s'éloigne aussitôt à grands pas. Sur le papier, se lit un récit en vers de l'évolution accomplie avec le temps dans la profane

passion d'Elisor. Elle l'a conduit vers l'amour divin et l'a jeté dans un cloître :

> Le temps m'a fait voir l'amour véritable...
> J'ai, par le temps, conçu l'amour d'en Haut,
> Lequel connu, soudain l'autre défaut...
> Mort me donniez pour vous avoir servie,
> Et, le fuyant, il m'a donné la vie...
> Je vous rends l'autre, en entier, sans témoin.
> N'ayant de lui ni de vous nul besoin...
> Je prends congé de cruauté, de peine
> Du vrai tourment, du mépris, de la haine,
> Du feu brûlant dont vous êtes remplie, etc...

Or Marguerite a certainement accompli pour sa part une évolution religieuse analogue à celle du saint religieux. De la conception courtoise ou platonicienne de l'amour, elle a marché vers les convictions de haute mystique que traduisent de plus en plus nettement avec les années ses poésies pieuses. M. A. Lefranc a mis ce fait en pleine lumière dans son étude sur *les Idées religieuses de la Reine de Navarre.* Un des personnages de la comédie rimée que Marguerite fit jouer, vers la fin de sa vie, à Mont-de-Marsan, la Bergère, tient, dit-il, à peu près exactement le langage de ces libertins « spirituels » que Calvin combattit vers le même temps dans quelques-uns de ses écrits les plus connus et qui représentaient la tendance féminine et romanesque dans le mysticisme de la Réforme. C'est leur doctrine que reflète la prière de la pastourelle « ravie de Dieu », qui ne veut connaître d'autre ressort d'action que l'amour. Tout le reste n'est qu'apparence et vanité, proteste-t-elle ; le savoir est inutile : le raisonnement est fallacieux : seules les impulsions du cœur sont capables d'orienter droitement la vie de l'homme :

> Je ne sais rien sinon aimer...
> Mon âme périr et noyer
> Or puisse en cette sainte mer
> D'amour où n'y a point d'amer.

Je ne sens corps, âme ne vie
Sinon amour et n'ai envie
De paradis ni d'enfer crainte,
Mais que sans fin je sois étreinte,
A mon Ami unie et jointe, etc...

Ainsi pensaient les adversaires « libertins » de Calvin, qui furent accueillis par la reine de Navarre à sa cour après que le théocrate de Genève les eût chargés de ses anathèmes et bannis de la Ville-Église. La sœur du roi de France leur témoigna la plus généreuse sympathie, bien qu'ils fussent les champions d'une sorte de panthéisme qui conduisait à leurs conséquences affectives extrêmes les postulats mystiques dont les premiers Réformateurs avaient cru devoir appuyer leur entreprise insurrectionnelle. Le concept de la *foi qui sauve,* cette affirmation des mystiques de caractère masculin, exprime, en le transposant dans l'ordre surnaturel, le sentiment que le champion discipliné d'une entreprise de conquête doit éprouver pour son chef militaire. Dans les monuments féminins de la mystique chrétienne, il cède presque nécessairement la prépondérance à l'*amour qui justifie* : c'est-à-dire que l'affectivité, plus ou moins teintée d'érotisme, est alors présentée comme le plus efficace moyen d'attraction que puisse employer l'être humain sur le pouvoir métaphysique dont il ambitionne l'alliance. Marguerite avait été familiarisée avec la casuistique de la passion amoureuse, par son éducation tout d'abord, puis par ses observations ou même par ses expériences personnelles, car l'amiral Bonnivet, entre autres, la poursuivit peu discrètement de ses entreprises ; elle a cherché son réconfort dans les sphères de la mystique chrétienne spécifiquement *amoureuse,* dont le quiétisme allait donner l'expression la plus achevée au cours du siècle suivant (1), le rousseauisme une adroite

(1) Voir E. Seillière, *Mme Guyon et Fénelon,* Alcan, 1918.

laïcisation cent ans plus tard (1), le romantisme (ce nom saxon du romanesque) un écho bien reconnaissable encore au cours de la période historique que nous continuons de vivre en ce moment (2).

5. — *Le platonisme au service du libertinage. — Belleforest.*

Tandis que les libertins « spirituels » platonisaient de façon plus ou moins consciente dans le domaine de la spéculation théologique, les libertins sans épithète n'étaient pas sans se rendre compte des facilités que le platonisme, si visiblement apparenté à la morale courtoise, pouvait offrir à leurs galantes entreprises. Nous avons vu que certains héros de Marguerite, Amadour ou Avannes, passaient avec une entière désinvolture du plaidoyer romanesque aux exigences criminelles. Il est un autre écrivain fort goûté dans la seconde moitié du XVI[e] siècle et plus tard encore, le Pyrénéen François de Belleforest, qui, dans ses *Histoires d'amour tragiques* imitées de l'italien Bandello, a donné les plus significatifs exemples de ce platonisme mis au service de la séduction. Saint-Preux devant mener sa première campagne amoureuse à peu près selon ce plan, nous ne jugeons pas superflu d'arrêter un instant l'attention de nos lecteurs sur cet aspect de la conception romanesque de la vie (3).

Écoutons, par exemple, l'héroïne de la XXXIX[e] Histoire tragique, dame Catherine, une femme mariée, répondre à une déclaration de « loyal » amour et à

(1) Voir E. Seillière, *Le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Paris, 1918.
(2) Voir l'ensemble de nos travaux sur la morale et la psychologie romantiques.
(3) Ces histoires sont groupées dans six volumineux recueils dont la publication s'échelonna de 1559 à 1582.

une proposition de galant service qui lui sont faites par le jeune Lactance : « Je ne suis ni indiscrète, ni « malapprise pour trouver mauvais qu'un gentilhomme « beau, honnête, sage et gracieux s'affectionne à « l'amour des dames, sachant bien que l'appréhension « amoureuse ne peut tomber sinon en ceux qui ont « l'âme gentille et le cœur nettoyé de toute humeur « grossière. Car cette humeur seule offusque les « rayons de l'âme en ceux qui, éloignés de toute « *courtoisie*, méprisent *la plus parfaite des passions* « *nécessaires qui sont naturelles en nos âmes* ! » On voit poindre ici de loin la « Nature » érotico-affective de Jean-Jacques et des romantiques, ces héritiers des romanesques, ainsi que le mysticisme passionnel dont ils ont fait l'un des dogmes de la religion du temps présent : « Je vous estime tel, poursuit cependant la « dame bien apprise, c'est-à-dire si *vertueux* et aimant « la réputation d'une femme de mon calibre que vous « ne voudriez, pour chose au monde, attenter rien ni « me rien requérir qui pût souiller mon honneur et « causer ma ruine. Je ne nie point que je ne vous « aime, mais en tant que l'honneur le permet et « sans préjudice de la gloire de mon nom que je dois « avoir plus cher que la vie. Il doit vous suffire que j'ai « un mari, à qui j'ai engagé ma foi ; et, pour ce, con- « tentez-vous que je vous aime, sans plus passer « outre ! » — De ce moment, comme bien on pense, tous deux ne cherchent plus que les occasions de « passer outre » à cette déclaration d'amour réciproque, et bientôt passent outre en effet, au grand dommage de la dame, qui sera massacrée par un époux insuffisamment respectueux des subtilités du mysticisme érotique.

Le platonisme est encore plus reconnaissable dans la déclaration du prince Aléran de Saxonie (VIIe histoire) à la fille de l'Empereur, qu'il courtise contre le

gré des parents de cette princesse : « Je ne souhaite, « expose-t-il, que l'aise de nos deux moitiés, laquelle « elles ne peuvent avoir sans l'union de leur tout « divisé. Je vous supplie, Madame, de ne laisser long- « temps ce tout mi-partie, vu que la liaison extérieure « l'unira si bien intérieurement que la mort même ne « pourra plus causer après sa défaite ! » C'est, cette fois, une directe mention du mythe de l'Androgyne, tel qu'il se lit dans le *Banquet* de Platon, et bientôt en effet se parfera en secret pour ces jeunes gens « l'union « du tout mi-partie lequel leur semblait auparavant « imparfait pour ne s'étendre que sur les affections « intérieures de l'esprit ! » Ce qui est concevoir l'amour « platonique » dans un sens bien différent de celui que nous attachons aujourd'hui à cette rassurante épithète.

Écoutons enfin le discours que Belleforest prête à un gentilhomme de Chiavari, amoureux d'une belle comtesse gênoise dont la fidélité conjugale ne se laisse pas facilement entamer (Histoire LIIIe) · « C'est la « vertu et la gentillesse de ce qui est beau qui induit « à aimer. Naturellement, nous sommes incités à « aimer ce qui est *bon* à l'égal de la beauté, qui semble « pourtant le propre sujet de l'amour. Aussi voyez- « vous que l'opinion de la vertu cause réciproquement « les affections de ceux qui s'entr'aiment, et non le « désir du plaisir qui est plus ressentant des imper- « fections du corps que de ce qui est saint et accompli « dans l'âme ! Que si l'un est recherché, ce n'est que « pour la confirmation et durée de l'autre, afin que « l'union des deux fasse cette liaison plus durable : « ainsi qu'on en voit advenir *ou de ceux qui ont foi « mutuelle de ne quitter leur amour*, ou de ceux qui sont « conjoints par le saint nœud du mariage. » Le beau parleur voudrait transférer dans le premier groupe, en sa compagnie, la comtesse qui est déjà engagée

dans le second et qui manifeste l'intention de n'en pas sortir. N'est-ce pas déjà, à peu de choses près, la théorie du *clou d'or* que professa Sainte-Beuve, ce mystique gourmet de volupté ?

A lire ces histoires d'amour de la Renaissance, on constate que la séduction par voie platonique, — alliage de la chaude passion italienne avec le désir non moins ardent, mais plus formaliste des Espagnols, sur le terrain intermédiaire du midi de la France, qui fut le séjour habituel de Marguerite et la patrie de Belleforest, — comporte quatre ou cinq étapes typiques dont la plupart se trouvent marquées, non sans quelque monotonie, dans chacune des septante et quelques nouvelles galantes que publia ce dernier romancier. « Je brûle pour vous : je vais périr consumé, » expose d'abord, soit par lettre, soit de vive voix le candidat aux faveurs d'une belle. — « Vous êtes bien osé ! « La foi des hommes passe pour peu sûre : je vous prie « de ne me parler pas plus longtemps sur ce ton, » riposte aussitôt la dame ou demoiselle « bien apprise ». Mais l'amant n'est pas si sot, — pas si « grue » pour parler le langage du temps, — que de prendre au sérieux cette rebuffade conventionnelle : il insiste donc : « Serez-vous sans nulle compassion, en dépit de « votre grande bonté, pour votre *loyal* serviteur? — Eh « bien, soit, aimons-nous donc, lui est-il répondu « cette fois, mais d'un amour honnête et générateur de « précieuses vertus. Vous êtes trop loyal assurément « pour m'en faire jamais dépasser les bornes ! » — Et tel sera, presque mot pour mot, nous l'avons dit, le dialogue par lettres qui, deux siècles plus tard, ouvrira *la Nouvelle Héloïse*. — Mais les choses n'en restent pas là, comme bien on pense, et, la glace ainsi rompue, l'aventure court à son dénoûment, qui, même dans Belleforest, n'est pas toujours « tragique », en dépit des prétentions moralisatrices de cet écrivain.

Telles sont les caractéristiques déviations de la morale érotique. Elles se retrouveront dans le champ de la mystique chrétienne qui emprunta sans cesse des romans de l'époque non seulement la forme, mais trop souvent le fond de ses spéculations sur l'alliance divine nouée et conservée par le sentiment de l'amour. C'est ainsi que le romanesque italien aboutit à Catherine Fieschi (1), suffisamment docile à la discipline ecclésiastique rationnelle dans ses effusions dévotes, mais en outre aux Campanella ou aux Molinos : l'espagnol, à Thérèse d'Avila (2) et à Jean de la Croix, mais en outre aux *Alumbrados* et à Maria d'Agreda ; le français à François de Sales et à Olier, mais enfin à Saint-Sorlin, à Jeanne de La Motte-Guyon et au curé de Seurre. — La Réforme, au contraire, assez méfiante du platonisme et demeurée fidèle, en ses plus célèbres docteurs, au paulinisme hébraïque et à l'augustinisme romain, aboutit à un renouveau de morale rationnelle avec Melanchthon, Calvin et le Jansénisme : en même temps que le concile de Trente préparait la réforme catholique, solidement morale, des Bérulle, des Bourdaloue et des Bossuet.

(1) Voir notre étude sur cette mystique génoise dans les *Écrits nouveaux*, 1918.

(2) L'influence des romans sur la pensée de cette remarquable sainte a été étudiée de près par un érudit allemand.

CHAPITRE IV

LE ROMANESQUE, DÉMOCRATISÉ PAR LA PASTORALE, FOURNIT UN CADRE AU MYSTICISME DÉMOCRATIQUE

Nous avons rappelé la prédilection de Rousseau pour l'*Astrée* (1), qu'il lut, s'il faut l'en croire, vers la fin de sa septième année, avec son père ; de sorte que le roman fondu avec l'églogue, la pastorale romanesque a surtout façonné sa sensibilité enfantine. Cette province du genre romanesque est donc aussi celle que notre dessein nous impose d'étudier avec le plus d'attention. — La pastorale antique avait été tout d'abord assez réaliste entre les mains de Théocrite et de son école : au surplus, les paysans de la Sicile grecque participant certainement de la fine culture à laquelle avait su se hausser leur race, si remarquablement douée, les poètes bucoliques de la grande île méditerranéenne n'eurent pas à idéaliser leurs personnages outre mesure pour les rendre attrayants et sympathiques. Mais, dans la suite, la hantise de l'*âge d'or*, — qui trahit l'incapacité d'adaptation de l'individu à un milieu social rapidement progressif, aussitôt passé le temps de la jeunesse, — trouva dans l'églogue un cadre où se déployer à l'aise. On sait combien diserts et polis se montrent

(1) En voici encore un témoignage non équivoque. Après avoir vendu tous ses livres pour n'en plus lire que de botanique, il écrit de Trye, le 22 août 1767, au marquis de Mirabeau : « Hors l'*Astrée*, je ne veux plus lire que des livres qui m'ennuient ou qui ne me parlent que de mon foin ! »

déjà les bergers de Virgile. L'utopie parle encore plus hardiment dans le *Chasseur d'Eubée* de Dion, et le roman grec, imprégné de néoplatonisme, se fait aimablement pastoral en même temps que subtilement érotique avec Longus.

Dans le moule que l'antiquité classique lui fournissait tout paré de la sorte, la Renaissance ne manqua pas de verser, sans grand délai, cette conception proche parente du Platonisme, la morale romanesque telle que l'avaient constituée la lyrique courtoise et l'épopée arthurienne. Les Italiens agirent d'abord assez modérément dans ce sens et restèrent voisins de l'antique ; les Espagnols, imprégnés de « courtoisie » par leurs *Amadis*, habillèrent au contraire sans retard leurs pastorales en romans de chevalerie, qu'ils amputaient presque entièrement toutefois de ce trait viril et guerrier qui en faisait partie intégrante au moyen âge, et réduisaient presque exclusivement à leur portion érotique. Les bergers de Montemayor, vêtus de soie et de fine toile hollandaise, passent leur vie en fêtes galantes et en compétitions lyriques : ce sont des chevaliers qui ont déposé le harnais pour « caroler » sans trêve et platoniser à l'envi. Le lecteur du XVI[e] siècle finissant se reconnaissait en ces pasteurs de convention mieux que dans les héros bardés de fer dont le costume et les mœurs commençaient décidément de vieillir, après le regain d'attrait que leur avait procuré l'imprimerie.

I. — *Le romanesque versé dans la pastorale.*

L'un des plus anciens monuments de la pastorale moderne est l'*Arcadie* du Napolitain Sannazaro, qui date de 1502 et fut traduite en français par Jean Martin en 1544. Ce petit livre a beaucoup de charme :

certes, la trame du récit est assez lâche, et l'on ne saurait s'intéresser grandement aujourd'hui à la passion contrariée du pasteur Carino, non plus qu'aux puérils sortilèges de ses rivaux ; mais certaines pages se distinguent par un sentiment de la nature qu'on ne reverra plus avant Jean-Jacques et dont Honoré d'Urfé devait rester bien loin à notre avis un siècle plus tard, quoiqu'on ait vanté l'éclat de son pinceau. Écoutez plutôt ces cadences : « Et nonobstant que les « sureaux chargés de feuilles et de fleurs ombrageas- « sent toute la voie, qui pourtant était assez ample, « la lueur de la lune était si claire que nous y voyions « comme en plein jour... Entre nos devis se entendait « aucunes fois le murmure des faisans qui s'ébattaient « en leurs aires, chose par quoi souvent s'interrom- « paient ces propos qui, sans point de doute, nous « semblaient beaucoup plus doux qu'ils n'eussent été « continués sans une si plaisante interruption. » On devra patienter jusqu'à Bernardin pour retrouver de tels accents dans la prose française. Et les vers de Martin, paraphrasant ceux du Sannazar, ne sont pas moins agréables ; la Pléiade ne fera pas mieux quelques années plus tard :

Montano. — O ma douce amie Philis,
Aussi blanche que le beau lys
Et plus vermeille que le pré
De fleurs en Avril diapré,
Plus prompte à fuir qu'une biche
Et d'amoureux guerdon plus chiche
Que Syringua qui un roseau
Devint et tremble encore en l'eau,
Pour les maux que j'ai endurés
Montre-moi tes cheveux dorés.

Uranio. — Tyrrhena, dont le teint ressemble
Lait et roses mêlés ensemble,
Plus légère à fuir qu'un daim,
Doux feu brûlant mon cœur soudain,
Voire plus dure à mes records
Que celle qui fit de son corps

Le premier laurier en Thessale,
Pour effacer ma couleur pâle,
Tourne devers moi tes beaux yeux
Où niche Amour, vainqueur des dieux !

On comprend l'attrait exercé sur les imaginations féminines par des couplets d'une si molle tendresse. En 1542 parut la *Diane amoureuse*, écrite en espagnol par George de Montemayor et bientôt traduite dans toutes les langues de l'Europe. Son succès fut immense, durable et mérité d'ailleurs, car on y respire un air de paix délicieuse au sein duquel évoluent des êtres amputés de toute faculté combative et lavés de tout « impérialisme » vital par la fantaisie rêveuse du poète. Naguère, la courtoisie ou le platonisme avaient du moins remplacé, comme principe d'action, la volonté de puissance par l'amour avide de succès et dès lors incitateur de hauts faits ou de perfection sociale, dans l'exaltation du *joy* masculin. L'amour pastoral moderne est un sentiment dans lequel les larmes prennent désormais toute la place : ces Lancelots rustiques ne rachètent pas leurs heures de timidité langoureuse par des impulsions de prodigieuse valeur. Montemayor nous présente d'abord son héros, le berger Sirène, en conversation amicale ou même affectueuse avec son rival Silvain : l'objet de leurs flammes antagonistes, la belle bergère Diane a toujours dédaigné Silvain, et elle a délaissé Sirène absent pour épouser, sur l'injonction de ses parents, le grossier Délie, qu'elle n'aime point. Ils sont bientôt rejoints par la bergère Selvagie, pareillement infortunée, qui leur conte longuement son histoire. Ysménie aima Montan qui aimait Selvagie qui s'éprit d'Alanie ; de sorte que ces quatre pasteurs s'aimèrent en cercle et sans réciprocité : situation fâcheuse qui ne les incitait d'ailleurs qu'à de douces plaintes en commun et à des lettres de reproches merveilleusement courtoises. Hélas, Montan ! Hélas, Selvagie !

Hélas, Alanie ! Hélas, Ysménie ! Tel est l'argument et le refrain de leurs chants alternés. Les armes et la vertu guerrière ne sont représentées dans ce roman que par la belle bergère Félismène chère à Minerve, odieuse à Vénus, dont l'arc ne manque jamais son but, mais dont les victoires sont la triste rançon d'une incapacité d'amour heureux, et par l'aventure du dernier des Abencerrages, dont on nous conte le mariage en terre chrétienne... Ainsi se continue, de façon assez gauche, l'incorporation du romanesque médiéval dans la pastorale antique : mais la grâce du conteur était grande : elle a fait accepter ses faiblesses.

L'Italie donna la forme dramatique plutôt que l'allure narrative à ses récréations champêtres. L'*Amintas* du Tasse (1573), charmant par sa langue voluptueuse et pure, est peu original par le fond, bien qu'il ait fourni quelques traits à Urfé. Au contraire le *Pastor Fido* de Guarini, qui fut également goûté (1590), est d'une psychologie assez pénétrante. Au premier acte, une piquante critique de l'amour romanesque est placée dans la bouche d'un satyre aux appétits brutaux. Les femmes, dit cet être bestial, ont été gâtées par les adorations, se sont crues des divinités sur la terre et ont estimé enfin qu'elles avaient droit, par leur mérite, au rang que leur accorda la seule flatterie. Il est grand temps d'oublier à leur égard les règles de la courtoisie, pour suivre les suggestions d'une forte et vigoureuse nature ! — Ailleurs la belle Amarillis résume heureusement les enseignements de l'utopie pastorale, dont les conséquences sociales seront si grandes : elle chante, dans un style tout fénélonien déjà, les joies de la pauvreté agreste. De la richesse dérivent toutes les inquiétudes. Dans son innocente vie, la bergère alimente du lait de son troupeau la naïve blancheur de son teint ; la douceur du miel dont elle se sustente conserve, d'autre part, en son âme,

les naturelles douceurs dont les dieux l'ont pourvue. Satisfaite de son sort, elle pense que le monde entier l'est avec elle ; exempte du souci cuisant des passions, un paisible amour remplit toute sa pensée que le bonheur de sa condition garde des hantises amères.

En revanche, Corisque, la traîtresse de ce très peu noir mélodrame, a un curieux argument de psychologie « impérialiste » pour inciter à l'inconduite la sage Amarillis : « Laisse dire aux hommes ce qui leur « plaira et ne fais aucun état de leurs lois ni de la sévé- « rité qu'ils prétendent imposer à notre façon de vivre. « Ils ignorent les infirmités de notre misérable condi- « tion, car la leur est si différente de celle de notre sexe « qu'à mesure qu'ils avancent dans l'âge, s'ils perdent « la beauté qui leur est *peu nécessaire*, ils obtiennent « en retour, par l'*expérience accrue*, la solidité du juge- « ment qui les rend plus *considérables*. Au contraire, « à mesure que nous voyons diminuer en nous les avan- « tages d'une florissante jeunesse, nous sentons expi- « rer aussi le *pouvoir* qui nous rendait *victorieuses des* « *âmes les plus éminentes*. »

Au total, l'œuvre est charmante et l'on en comprend le succès. Issue de Longus et de Térence, la pastorale dramatique italienne a pour fond, comme la pastorale narrative de l'Espagne, la passion courtoise entièrement dégagée du souci de favoriser, ou même de sauvegarder les vertus martiales. Bien plus proche du roman chevaleresque se place une autre *Arcadie* de ce temps, celle de sir Philip Sydney, un jeune gentilhomme britannique de grande espérance qui périt glorieusement à trente ans dans les Pays-Bas, en 1586. Son juvénile et gracieux roman d'aventures s'inspire à la fois d'Héliodore et des romans arthuriens, en imprégnant de platonisme élégant cette combinaison quelque peu hétéroclite. Ses Arcadiens ont le trait utopique que l'antiquité marquait déjà dans la physionomie morale

de ces pâtres grecs : « Ce peuple est si avisé, expose-t-il, « que par sa prévoyance et par sa justice il ne donne « à ses voisins ni sujet, ni espérance de lui faire tort. « Chacun s'y contente de sa fortune, sachant bien que « ce vain éclat de grandeur, pour lequel tous les autres « peuples ont tant d'amour, ne sert de rien à la félicité « vraie. Aussi l'ambition n'y pousse-t-elle personne à « troubler le repos d'autrui. Tous y abhorrent les « actions mauvaises, et il n'y a celui d'entre eux qui, par « sa vertu, ne tâche de laisser à la postérité une bonne « odeur de sa vie ! » C'est pourtant une société toute féodale qu'il nous peindra sur le sol de l'antique Hellade, et de grands coups d'épée s'échangeront presque constamment sous nos yeux dans ces idylliques contrées.

Sydney a longuement traité ce thème singulier dont le développement dans l'*Astrée* est si important : celui du jeune héros amoureux qui se déguise en fille et sait jouer ce rôle pendant des mois avec une perfection telle qu'il trompe non seulement son aimée, avec laquelle il vit pourtant dans une intimité de tous les instants, mais encore les hommes de leur entourage, qui s'éprennent à l'envi de ses charmes trompeurs ! Thème propice aux variations voluptueuses ou même scabreuses, comme la scène du bain des deux belles princesses Paméla et Philoslée en présence de la prétendue amazone Zelmane, qui n'est autre que l'amoureux et valeureux Pyrocle sous des habits de guerrière. Cette longue pastorale chevaleresque annonce aussi par certains traits comiques les contes de fées romanesques des Hamilton ou des d'Aulnoy et nous présente le premier type de l'amoureux volage qui théorise son inconstance, se déclarant fidèle à la Beauté plus que personne, puisqu'il délaisse continuellement, sans scrupules, de moindres charmes pour de plus excellents attraits : le berger de Camargue

Hylas et le « marquis français » reprendront ces arguments dans l'*Astrée* et dans l'*Illustre Bassa*. — Enfin une autre *Arcadie* célèbre, celle de Lope de Véga, nous montrerait le sentiment naturiste épanoui plus heureusement encore que dans Sannazar, comme en témoignera cette image, retrouvée par Chateaubriand à l'aurore du romantisme : « Sur la blanche toile de « l'aube lumineuse, les nuées peignaient des tapis de « pourpre cramoisi et de fin azur : le soleil, récemment « éveillé, secouait ses cheveux d'or, et de ceux qu'il lais- « sait tomber rehaussait les couleurs de leur ou- « vrage, etc... »

Ces diverses pastorales et leurs thèmes principaux confluent dans le roman d'Honoré d'Urfé, qui est une sorte d'encyclopédie romanesque, résumant d'une part tout le passé chevaleresque, courtois et platonique de l'érotisme européen, annonçant d'autre part les étapes nouvelles que cet érotisme théorique va parcourir au cours du XVIIe siècle pour achever la déification de la femme : précurseur enfin du XVIIIe siècle par l'immense diffusion qu'il procure à l'utopie pastorale de caractère romanesque et par l'écho sympathique qu'il devait éveiller un jour dans la pensée du fondateur de la religion moderne, Jean-Jacques Rousseau.

2. — *L'aspect courtois et platonique de l'*Astrée.

D'abord imitateur presque servile de Montemayor dans son *Siréine*, puis stoïcien de solide culture classique dans ses *Épîtres morales*, Honoré d'Urfé commença de publier vers sa quarantième année l'ample récit qui a fait vivre son nom.

> Étant petit garçon, je lisais son roman,
> Et je le lis encore ayant la barbe grise,

écrira La Fontaine en ses *Amis rémois*. Pendant plus d'un demi-siècle, ce roman passa pour un inimitable chef-d'œuvre ; puis, pendant près d'un siècle encore pour un des monuments de la littérature française (1) Il résume en lui, nous l'avons dit, le passé du genre, dont il annonce prophétiquement l'avenir. L'histoire de la reine des Pictes, Argire, qui remplit le dixième livre de sa quatrième partie, est une sorte de démarquage d'*Amadis*. L'aventure de Daphnide et d'Alcidon (2) est une histoire tragique à la façon de Belleforest. Celle d'Eudoxe et Ursace (3) est un typique récit d'amour courtois, car cette fille de l'empereur Théodose II, destinée à son cousin Valentinian, héritier de l'empire romain, s'adresse en ces termes au jeune sénateur qui la courtise : « Ressouvenez-vous quelle je suis née et à « quelles lois ma naissance m'oblige. Cette naissance « m'astreint à ne point faire honte à mes ancêtres et à « laisser la disposition de mon *corps* à ceux qui me « l'ont donné. Les grandeurs et les empires traînent « inséparablement cette contrainte que *jamais* on ne « s'apparie que par raison d'État. Ni vous, ni moi, ne « voyons rien de nouveau en notre sort. Il y a longtemps « que nous avons prévu qu'il nous adviendrait ce que « nous ressentons. Quand je vous aimai, ce fut avec « cette résolution que Valentinian serait mon mari... « Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous seriez « content de ce que je vous ai permis (ce sont d'assez « amples privautés) sans me rechercher de choses que « je ne puis... En ce cas, je vous permettrai le reste de « ma vie les mêmes privautés que vous avez reçues, et

(1) L'engoûment qu'il inspirait dégénérait en manie : les salons du bel air en vinrent à exiger de leurs habitués une impeccable érudition astréenne et à poser aux néophytes des questions de ce genre: « Si le monastère des filles druides de Bonlieu se trouvait à main « droite ou à main gauche, en quittant le pont de la Bouteresse? »

(2) Troisième partie, livre II.

(3) Deuxième partie, livre XII.

« cette preuve de l'affection que vous me portez me « sera agréable, connaissant que cette amour, qui « outrepasse toutes les limites les plus violentes, « s'arrête toutefois à celles de mon honnêteté. » — Devenue veuve, Eudoxe refusera d'épouser Ursace, bien qu'elle lui promette de n'en épouser jamais un autre : « Je veux croire que votre amitié est telle que « vous ne voudriez pas qu'ayant été impératrice je « tinsse un moindre rang. Peut-être que la fortune « disposera de sorte de vous que je pourrai vous con- « tenter avec honneur? » En d'autres termes, qu'il se fasse prince pour obtenir sa princesse : ainsi raisonnait-on au temps que les Roger, les Godefroy et les Beaudoin se procuraient, par l'épée, des couronnes en Sicile, en Palestine ou en pays bizantin.

La tradition courtoise se marque encore dans l'*Astrée* par les cours d'amour qui y tiennent tant de place et savent rendre de si ingénieuses sentences. Mais le platonisme y joue un rôle plus considérable encore. Urfé avait été assurément nourri dans la vénération du mystique athénien et ses *Épîtres morales*, qui sont de sa trentième année, nous offrent déjà cette déclaration significative, — dans celle d'entre elles qui prétend établir *que l'amour naît de surabondance de vertu* : — « L'amour est un désir de beauté. « La beauté et la bonté se confondent ensemble, car « rien ne peut être beau qui ne soit bon, ni bon qui ne « soit beau, ainsi que Platon nous l'enseigne dans le « *Sympose* (*Banquet*). Or la Bonté, c'est Dieu, car Dieu « seul est bon, lequel, ne pouvant se diviser, il s'ensuit « que désirer la beauté, c'est désirer la bonté et désirer « la bonté, c'est désirer Dieu... Ce qui est seul aimable, « c'est la Vertu : donc, pour être aimé, le vrai Amant, « se rendra vertueux. Il est tout certain que le corps « peut bien être aimé, mais non pas aimer. Donc, si « l'amant veut être aimé de ce qu'il aime, *comme dit*

« *Platon*, il faut, par nécessité, que ce soit à l'âme qu'il « s'adresse, etc... »

Le platonisme tient donc une large place dans les pages de l'*Astrée*, et Adamas, le Grand-Druide, — qui, près de la Nymphe Amasis, souveraine du mythique Forez urféen, joue le rôle de conseiller que certains cardinaux de la Renaissance ont tenu près des derniers Valois, — Adamas platonise avec agrément çà et là pendant le cours du récit. Il a même, au livre V de la deuxième partie, un curieux exposé d'astrologie passionnelle qui rappelle de près les spéculations alexandrines. Le Créateur, explique-t-il en effet, façonna les âmes et les rendit participantes de son intelligence souveraine par l'intermédiaire des intelligences subordonnées qui président aux diverses planètes : Saturne, par exemple, ayant charge des esprits mélancoliques et Jupiter des tempéraments plus gaillards. C'est pourquoi, lorsque l'âme s'incarne, elle conserve le souvenir de ces vastes Intelligences qui l'ont régie dans le passé, avant sa présente union avec le corps. Elle ressentira dès lors une mystérieuse sympathie pour les âmes nées sous la même Planète et, par conséquent, ressemblantes, comme elle, à cette face particulière de l'Intelligence et de la Beauté souveraines : ainsi s'expliquent les inclinations partagées. S'il en est qui ne le sont pas, c'est qu'une des parties en cause aura gardé bonne mémoire de son passé métaphysique, tandis que l'autre âme, plus grossière, ne saura pas discerner chez celle qui la sollicite les traits qui leur sont communs à toutes deux. Si pourtant une très parfaite beauté suscite l'amour dans tous les tempéraments, quels qu'ils soient, c'est que celle-là rappelle plus directement l'Intelligence suprême et que les Intelligences planétaires qui groupent les divers tempéraments sous leur influence étant des reflets de cette Intelligence suprême gardent de là certains traits communs à elles toutes.

Enfin, dans ce système, l'inconstance se doit expliquer par la grossièreté de nos sens, qui, avec le temps, viennent obscurcir le souvenir métaphysique d'où procède l'inclination amoureuse à ses débuts.

Le héros masculin de l'*Astrée*, le berger Sylvandre, ancien élève des écoles de Marseille et le plus éloquent pasteur du Forez, a la spécialité de plaider pour la conception platonicienne de l'amour contre les sarcasmes de l'inconstant Hylas : « Le corps, argumentera-« t-il par exemple (1), en bon disciple des Scolastiques, « le corps n'est pas un objet digne d'être aimé de l'âme, « d'autant que *l'amour doit toujours ajouter quelque « perfection à l'amant,* comme chacun avoue quand on « dit que l'amour est le désir d'un bien qui fait défaut ! » Et encore (2) : « L'amour n'est pas seulement le désir « de la possession (comme Hylas voudrait le persuader « à ceux qui l'écoutent). Si la perfection de l'amour « dépendait de cette possession, il ne serait pas au pou-« voir de celui qui aime d'aimer parfaitement, puisque « cette satisfaction ne dépend point de lui, mais du « consentement d'un autre. Et, toutefois, l'amour « étant un *acte de volonté* qui se porte à ce que *l'enten-« dement juge bon* (!), et la volonté étant libre en tout « ce qu'elle fait, il n'y a pas apparence que cette action « d'amour, qui est la principale des siennes, dépende « d'autre que d'elle-même ! »

3. — *Entière divinisation de la femme et mystique passionnelle affirmée.*

Le Platonisme urféen aboutit à l'entière divinisation de la femme et à l'identification de l'érotisme avec la religion. Philis a-t-elle reproché à Sylvandre de servir

(1) Troisième partie, livre II.
(2) Deuxième partie, livre IX.

la belle Diane non seulement avec affection, mais plutôt avec *dévotion* : « Ah ! bergère, ripostera ce par-« leur disert (1), prenez garde qu'en me blâmant vous « blâmiez ces Intelligences qui n'adorent le grand « Tautatès qu'avec la pure pensée et qui, continuel-« lement, ne parlent et ne conversent avec Lui que « par la voie de la contemplation, puisque, moi aussi, « je sers et *adore* Diane en terre comme ces pures « Pensées servent et adorent le grand Tautatès dans « le ciel. S'il est permis de mettre quelques créatures « entre ces pures et immortelles Intelligences et nous « autres hommes, je crois que *les femmes y doivent « être* parce qu'elles nous passent en tant de perfections « que c'est, en quelque sorte, leur faire tort que de les « mettre en un même rang avec les hommes. Nous « apprenons par expérience que c'est d'elles que les « plus belles pensées que les hommes ont prennent « leur naissance, que c'est vers elles qu'elles courent « et en elles qu'elles se déterminent. Et qui doutera « qu'elles ne soient *le vrai moyen pour parvenir à ces « pures Pensées* et que Dieu ne nous les ait *proposées « en terre pour nous attirer par elles au ciel !* »

Il est vrai que ce préquiétisme courtois donne lieu dès lors aux mêmes objections, d'ordre psychologique et moral, qui seront débattues vers la fin du siècle entre les prélats de Meaux et de Cambrai. L'amoureux Alcandre, vient-il de chanter une élégie sur ce thème éthéré *qu'il ne faut aimer que pour aimer* (2), son compagnon Amilcar s'empressera de protester en ces termes : « Vous êtes bien déçu, ô Alcandre, si vous « concluez de là que vous aimez mieux Circéine que « vous-même, ni que j'aime mieux Palinice que je ne « m'aime. Car, si nous en voulons parler sainement, « nous avouerons que c'est *pour l'amour que nous nous*

(1) Troisième partie, livre IX.
(2) Quatrième partie, livre V.

« *portons* que nous les aimons l'une et l'autre. L'origine « de toutes ces amours procède de celle que chacun « a pour soi-même. Tout le bien que nous leur désirons, « c'est comme l'avare aime l'or, c'est-à-dire pour notre « intérêt particulier, quoique l'excès de notre passion « nous fasse juger au commencement tout le contraire. « Dites-moi si vous voudriez que Circéine ait tous les « contentements que vous lui désirez, ou plutôt si « vous voudriez bien les lui rechercher vous-même, « sous la condition qu'elle aimât infiniment Clorian « et qu'elle se donnât du tout à lui sans jamais plus « se soucier de vous ? »

Ces arguties ne détournent pas ceux qui aiment « à la vieille gauloise », — selon le précepte de d'Urfé en ses préfaces, — de traiter leur maîtresse comme une divinité dont on ne doit pas scruter les motifs d'action. Écoutons plutôt ce fragment du monologue de Céladon, retiré dans la solitude par désespoir d'amour (1) : « Si elle veut que je meure, pourquoi ne « me l'a-t-elle pas commandé absolument ? Si je ne « savais que ce qui est raisonnable au jugement des « autres *est sans force de raison en elle,* je penserais « qu'elle devait me commander de mourir. Il semble à « chacun de nous que c'est chose juste d'aimer celui « dont il est aimé et que l'amitié se paye d'amitié. Au « contraire, *elle juge raisonnable de haïr ceux qui l'ado-* « *rent* ! Pourquoi donc ne dois-je pas croire que ce « commandement de vivre éloigné d'elle est plutôt « pour me faire souffrir davantage en vivant? Or, sus, « vivons donc pour sa gloire, puisque nous ne pouvons « le faire pour notre contentement. La volonté d'Astrée « étant de te combler de toutes sortes d'infortunes, les « chers et doux souvenirs que tu gardais d'elle (2)

(1) Deuxième partie, livre VII.

(2) Ces souvenirs viennent de lui être dérobés pendant son sommeil.

« *contrevenaient à ce qu'elle avait résolu.* Console-toi « donc en ta perte, et remercie le Ciel qui *te rend si* « *conforme à la volonté de ta bergère* ! » N'est-ce pas la purification passive par l' « épreuve », de caractère irrationnel, que juge bon d'imposer l'objet aimé : concept qui tiendra tant de place dans le Quiétisme ?

Ces convictions, qui trahissent un véritable fakirisme érotique, seront commentées peu après dans un dialogue d'inspiration pareille, entre le berger Céladon et l'aimable nymphe Léonide, nièce du Grand-Druide Adamas : « Quelle meilleure raison dois-je désirer « savoir de mon sort, expose l'amoureux berger, sinon « que celle qui peut tout sur moi le veut ainsi ? Telle- « ment que la raison de mon mal sera que mon bien « lui déplaît. Puisque j'aime Astrée, je dois haïr tout « ce qu'elle hait. Or Astrée veut mal au misérable « Céladon ! — Chacun, objecte alors la Nymphe, est « pourtant plus obligé à sa propre conservation qu'à « la haine ou amitié d'autrui. — Ces lois sont bonnes « et recevables parmi les *hommes*, non parmi les *amants*, « riposte Céladon. — Eh quoi ? Cesse-t-on d'être « homme quand on devient amant ? — Si vous appelez « être homme que d'être sujet à toutes sortes de peines « et d'inquiétudes, j'avoue que l'amant demeure « homme ; mais, si un homme a *une propre volonté*, et « juge toutes choses telles qu'elles sont, mais non pas « selon l'opinion d'autrui, *je nie que l'amant soit homme*, « puisque, dès qu'il commence à devenir amant, il se « dépouille tellement de toute volonté et de tout juge- « ment qu'il ne veut ni ne juge plus que comme veut et « juge celle à qui son affection l'a donné ! » C'est ici la totale désappropriation que prônera le Quiétisme (1).

(1) « La galanterie française a enfin donné aux femmes un pouvoir « universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir... « Il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne ! » (*Nouvelle Héloïse*, II, XXI.)

Aussi Adamas, — le prétendu druide qui parle, en réalité, le langage du christianisme rationnel et qui tient le rôle d'un Bossuet dans cette controverse d'érotisme mystique, — ne manquera-t-il pas de reprocher au langoureux berger cet excessif renoncement à soi-même que nous avons ailleurs appelé l' « ahurissement » quiétiste : « Au lieu d'être amant, « soyez donc homme, lui dira-t-il. — Il ne m'est resté « autre chose de l'homme que la mémoire, n'en ayant « plus l'entendement ni la volonté, soupire Céladon « pour toute réponse... *J'aime* ! L'élection ne dépend « plus de celui qui n'a ni volonté ni entendement (1) ! »

Sur l'autel qu'il a dressé de ses mains à la déesse Astrée dans un bois solitaire, il a déposé les Tables de la Loi d'amour, un décalogue (ou plutôt un dodécalogue) poétique et romanesque dont voici quelques commandements :

Qui veut être parfait amant
Il faut qu'il aime infiniment...
Bornant en lui tous ses plaisirs
Qu'il arrête tous ses désirs
Au service de cette belle.
Voire qu'il cesse de *s'aimer*
Sinon que d'autant qu'aimé d'Elle
Il se doit pour elle estimer.

Qu'épris d'un amour violent
Il aille sans cesse brûlant,
Et qu'il languisse et qu'il soupire
Entre la vie et le trépas,
Sans toutefois qu'il puisse dire
Ce qu'il veut ou qu'il ne veut pas !

Méprisant son propre séjour,
Son âme aille vivre d'amour
Au sein de celle qu'il adore ;
Et qu'en Elle ainsi *transformé*
Tout ce qu'elle aime et qu'elle honore
Soit aussi de lui bien aimé, etc...

(1) Deuxième partie, livre VIII.

Devant le pieux monument, il vient aussi articuler parfois, dans un élan dévot, cette humble oraison jaculatoire (1) : « Si l'offrande de mon cœur vous est « agréable, tournez des yeux pleins de pitié sur cette « âme qui les a parfois trouvés si pleins d'amour et, « par un acte digne de vous, sortez-la de la peine où « elle demeure continuellement pour la mettre dans « le repos duquel son malheur, non son démérite, la « tient à présent éloignée ! »

La déification romanesque de la femme aboutit, comme nous l'avons indiqué déjà, à une sorte de fakirisme (ou même de masochisme) amoureux qui passera de l'*Astrée* dans les grands romans du demi-siècle suivant et dont l'exemple plus frappant, dans l'œuvre d'Urfé, est sans doute l'histoire de la trop sensible Sylvie (2). — Cette belle nymphe a été élevée avec le valeureux chevalier Lygdamon : quand ils ont grandi, l'amour est venu à ce dernier : elle l'a bientôt contraint à lui faire l'aveu de sa passion ; puis, aussitôt cette certitude acquise, elle s'est détournée de lui, *pleine de dépit que quelqu'un s'enhardit jusqu'à l'aimer*, car cette orgueilleuse beauté ne juge rien digne de soi. Non seulement elle efface aussitôt de sa mémoire le souvenir de son ancienne amitié pour Ligdamon, mais encore elle en perd tellement la volonté que le jeune homme lui devient comme une chose indifférente. Sa compagne Léonide accepte d'intercéder auprès d'elle pour l'infortuné qui se meurt d'amour : « Pourquoi, répond « la cruelle, devrais-je me mêler de ses *folies* ? — Cette « beauté, que le ciel vous a donnée à votre naissance, « répond l'autre fille avec grâce, a été par vous curieu- « sement aiguisée avec tant de vertus et d'aimables « perfections qu'il n'y a d'œil qui, sans être blessé, les « puisse voir. Celui qui aiguise un fer entre les mains

(1) Deuxième partie, livre V.
(2 Première partie, livre III.

« d'un furieux est en partie coupable du mal qu'il « causera. Vous deviez vous étudier à mettre autant « de douceur en votre âme que le ciel vous en avait « mis au viasge : mais le mal est que vos yeux, pour « mieux blesser, l'ont toute prise et n'ont laissé en « l'âme que rigueur et que cruauté ! »

Ligdamon ne sera pas seul victime de cette apparente et fallacieuse douceur. Au sacrifice solennel qui se fait le sixième jour de la lune de juillet sur l'ordre de la grande nymphe Amasis, souveraine du Forez gallo-romain, on voit paraître le beau chevalier Guyemants en deuil de son frère Aristandre, qui mourut d'amour pour Sylvie et qui, avant d'expirer dans ses bras, lui a parlé de la sorte : « Puisque tout homme est « né pour mourir, pourquoi ne remerciez-vous pas avec « moi le Ciel qui m'a élu la plus belle mort et la plus « belle meurtrière qu'autre ait jamais eues. L'extré- « mité de mon affection et l'extrémité de la *vertu* de « Sylvie sont les armes desquelles sa bonté s'est servie « pour me mettre au cercueil. Pourquoi me plaignez- « vous et voulez-vous mal à celle à qui je veux plus de « bien qu'à mon âme ? » Or Guyemants, compagnon d'armes de Mérovée, revenait alors des Champs catalauniques, où fut arrêtée la fortune d'Attila. Ses exercices guerriers lui faisaient croire, dit-il, n'y avoir point d'amour forcée, mais seulement une galanterie plaisante par laquelle il sied aux braves de remplir les heures d'oisiveté qui s'écoulent pour eux entre deux campagnes. Il a donc interrogé avec incrédulité le pâle mourant d'amour : « Est-il possible qu'une « seule beauté soit cause de votre mort ? — Quand vous « verrez cette beauté, lui fut-il répondu seulement, « vous saurez ce que vous m'avez demandé ! » Et l'âme du martyr patient s'est exhalée avec ces mots dans un souffle suprême.

Dans quels sentiments le survivant va-t-il donc

contempler pour la première fois l'impassible meurtrière : il lui en fait la déclaration comme on va l'entendre : « Soudain que je me suis présenté devant « vous, j'ai reconnu si véritables les paroles de mon « frère que non seulement j'excuse sa mort, mais j'en « désire et requiers une *semblable* ! Tout œil qui vous « voit vous doit son cœur pour tribut, et tout homme « vit injustement qui ne vit en votre service ! » Sylvie demeure impassible. Seule l'annonce du trépas de Ligdamon qui est mort au loin à son tour l'émeut enfin et la conduit au désespoir. Elle jure de rester fidèle à son souvenir : mais encore ressent-elle plutôt de la compassion que de l'amour et demeure-t-elle fort ingénieuse à se préserver d'un trop cuisant remords. « Tais-toi, mémoire, se dit-elle (1), et laisse « reposer en paix les cendres de mon Ligdamon. Que « si tu me tourmentes, je sais qu'*il te désavouera pour « sienne !* Et, si tu n'es pas sienne, je ne te veux « pas, etc... » Tel est, sur les pages langoureuses d'*Astrée*, le reflet de la courtoisie médiévale et du Platonisme de la Renaissance : ces deux courants d'érotisme subtil y venant confluer, pour engendrer un mysticisme passionnel plus que jamais exalté, qui prépare de loin les doctrines morales et sociales de l'hérésie chrétienne mystique au sein de laquelle nous vivons.

4. — *L'aspect utopique de l'*Astrée *et la suggestion de la bonté naturelle.*

Les bergers de la pastorale romanesque étaient déjà des êtres à peu près dénués d' « impérialisme » vital apparent, mus par le seul érotisme courtois, et, pour

(1) Première partie, livre IX.

la plupart, artisans de délicate poésie. Urfé en a fait en outre des causeurs de salon aristocratique et des métaphysiciens de l'amour. Par là, il achevait de transporter la culture la plus raffinée sous le chaume et de suggérer que l'état de nature est un état social accompli. Rappelons à ce propos les jolis vers de Fontenelle :

O rives du Lignon, ô plaines du Forez,
Lieux consacrés aux amours les plus tendres,
Monbrison, Marcilly, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas et de Sylvandres !
Mais, pour nous consoler de ne les trouver pas,
    Ces Sylvandres et ces Hylas,
Remplissons nos esprits de si douces chimères,
Faisons-nous des bergers propres à nous charmer ;
Et, puisque, dans les champs, nous voudrions aimer
    Faisons-nous aussi des bergères !

Comment le poète ne rêverait-il pas avec nostalgie aux très douces sociétés de cette *Astrée*,

Où la sagesse même a l'air si peu rigide
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
Jusque dans Adamas, le souverain Druide !
Dieu, que je suis fâché que ce soit un roman !

Jean-Jacques et son siècle à sa voix ne croiront plus guère que cela soit un roman (1). Dans son savant *Discours* sur le genre pastoral, l'abbé Desfontaines n'écrit-il pas alors, en toute bonne foi, qu'aux premiers temps de l'humanité l'amour, *unique* passion de l'homme, n'était ni un désir effréné ni une molle galanterie, car l'amour-propre du berger ne visait qu'à avoir de la beauté et à exceller dans le chant ! Très religieux, ces bergers primitifs ne connaissaient dans le commerce amoureux que la tendresse, la bonne foi, la constance ! Sans doute se trouvait-il en leurs rangs des

(1) Nous avons vu, par un passage de ses *Confessions*, qu'à vingt ans il espérait encore quelque peu rencontrer en Forez des Sylvandres et des Hylas.

jaloux, des ingrats ou des infidèles, aussi bien qu'on en rencontre aujourd'hui ; mais, tout cela, ils l'étaient *modérément*, sans aucune ruse ou dissimulation déloyale, car *la vertu et le vice étaient alors également simples et naturels* ! Qu'on ne l'oublie pas au surplus : ces antiques bergers, *riches et puissants par le nombre de leurs troupeaux*, avaient donc *de l'éducation et de l'esprit*, bien différents en cela des rustres qui exercent présentement cette profession devenue *mercenaire* et, par conséquent, *avilie* ! — Notons que ce développement, strictement historique aux yeux de son auteur, a justement pour objet de condamner l'art peu sincère de Fontenelle et de ses imitateurs. Nous venons de voir cependant que ce poète prenait beaucoup moins au sérieux que les sociologues du XVIIIe siècle les souriantes traditions astréennes.

Il avait en effet suffi que Urfé nommât presque constamment « bergers » une partie de ses galants personnages pour qu'ils fussent considérés comme tels par l'esprit romanesque ambiant ; et cela, en dépit des avertissements dont il a semé son récit, car il eut grand soin de préciser, à mainte reprise, la véritable situation sociale de ses « nymphes » et de ses pasteurs. Les premières portent ce nom gracieux par extension ou par assimilation seulement dans son livre. Il y explique en effet que Jules César, ayant conquis les Gaules et rompu les rochers qui faisaient du Forez un vaste lac à cette époque, les Naïades de la région furent contraintes de suivre dans leur cours les eaux qui se précipitaient vers la Méditerranée par la vallée du Rhône ; si bien que la déesse Diane, jusque-là souveraine incontestée des monts chevelus qui se miraient dans l'onde et aux flancs desquels elle menait sa chasse, se trouva soudain privée de la moitié de ses nymphes. Ne pouvant prendre son passe-temps favori avec un petit nombre de compagnes, elle élut alors quelques filles

des principaux druides ou chevaliers de la région et leur accorda le nom de nymphes, transmettant de plus à l'une d'entre elles son antique autorité sur la région. Elle voulut encore que la descendance de cette Nymphe suprême conservât dans ce pays la puissance souveraine, mais avec défense très expresse que des mâles succédassent jamais à ce trône. Urfé achevait heureusement ainsi, par l'institution d'une monarchie purement féminine et nullement guerrière, l'évolution romanesque commencée sous le patronage d'Aliénor de Guyenne.

Quant aux « bergers » du Lignon, les premières pages de leur longue histoire nous apprennent que le père du plus aimable d'entre eux, Céladon, quoique *tenu pour berger* sort des plus illustres maisons de la contrée et compte même parmi les proches parents de la maison souveraine (1). Mais un certain nombre de ces maisons illustres se sont assemblées, quelques années avant le début du récit, dans la grande plaine qui est autour de Montverdun pour y jurer, d'un mutuel consentement, qu'elles fuiraient dorénavant *toute sorte d'ambition* (de volonté de puissance) et se contenteraient de vivre sous le *paisible* habit des bergers : vœu qui fut encore ratifié dans la suite avec des serments tels que celui qui les romprait « serait trop détestable » ! Voilà pourquoi, dans cette région fortunée, tant de bonnes et anciennes familles *s'amusent*, hors des villes, à passer leur âge entre les bois et les

(1) Cet Alcippe, père de Céladon, a débuté dans la vie, comme un Lancelot ou un Amadis, par des combats singuliers et des amours mystérieuses avec de grandes dames voilées ; il a même été, lui aussi, chevalier de la Table Ronde aux côtés d'Arhur et amiral d'un empereur bizantin, cumulant ainsi les diverses dignités que confèrent à leurs héros de choix les romans de chevalerie. Puis il s'est refait berger du Lignon, mais en sorte qu'il pouvait se dire *au comble de l'ambition* quoiqu'il en fut *dépouillé*, parce que ses voisins le consultaient comme un oracle ! — Terme ordinaire des prétendus « dépouillements » de la Volonté de puissance (Ire partie livre II).

lieux solitaires ! — Ainsi les bergers de l'*Astrée* ne sont pas autre chose que les représentants d'une noblesse terrienne qui a fait une réforme dans son costume. Il est vrai qu'on ne leur voit jamais de serviteurs, pas plus qu'aux nymphes, chevaliers ou druides de l'ouvrage (sauf le jardinier de Galathée et le fils de sa nourrice, qui est un gamin aux cheveux bouclés). Mais cela n'empêche nullement le druide Adamas d'héberger en grand nombre dans une vaste demeure des hôtes auxquels il offre les plus fins repas (1) et la nymphe Amasis de tenir une cour qui est « une des plus agréables du monde ». Par quelle magie? C'est ce qui n'est pas expliqué. Au surplus, les lecteurs du livre, sans cesse maintenus dans la sphère de l'érotisme le plus diversement, le plus ingénieusement nuancé, avaient autre chose à faire que de s'interroger sur l'économie politique de la société forézienne. — Segrais a heureusement défini le caractère des rustiques personnages d'Urfé en annonçant, dans la préface de son *Athis*, qu'il y emploierait les noms de « nymphes » et de « bergers» *à la manière de l'Astrée*, « donnant à entendre « par celui de nymphes les princesses et dames d'éminente condition, par celui de bergers les *gentilshommes* « ou les personnes privées ».

Il est, dans ces conditions, assez facile de comprendre que Daphnide, grande dame étrangère en visite à la cour d'Amasis, lui adresse ce compliment délicat (2) : « Madame, qui donc peut être en Forez *sans être berger* « En cette contrée, les bergers sont si gentils, les ber- « gères si belles et si accomplies que je m'étonne autant

(1) Hylas, berger de Camargue, s'attife et se *poudre* avant ses galantes entreprises : « Cent fois, dit-il (III[e] partie, livre VII), je mis « et remis ma *fraise*... et laissai à ceux qui étaient autour de moi à « m'accommoder le reste de mon habit. » Là seulement, on entrevoit dans *Astrée* un essaim de serviteurs empressés, et c'est pour parer un berger !

(2) Troisième partie, livre XII.

« de ne vous voir, et toutes nos nymphes, avec l'habit « de bergère qu'il semble que vous soyez ébahie de « nous en voir revêtues. » Une autre de ces grandes dames que les oracles dirigent de toutes parts vers le Forez pour y voir finir leurs peines d'amour donne cette appréciation plus motivée de son estime pour des paysans riverains du Lignon. « Il me semble que nous « n'avons rien dans les villes qui égale la franchise et « la liberté de ces villages : trouvez-moi, dans toute la « multitude de notre ville, un esprit comme celui de « Sylvandre et une fille qui égale Astrée, Diane ou « Philis en beauté, en discrétion et en sagesse. Je ne « parle point de tant d'autres desquelles j'admire la « civilité et la douce conversation autant que je hais « les contraintes et les dissimulations de la ville. Quant « au reproche que vous me faites qu'en prenant l'habit « de bergère, j'en ai pris aussi l'esprit et le courage, « plût à Dieu que cela fût ! Je vivrais pour le moins « exempte des peines et des soucis qui tourmentent « celles qui vivent dans notre perpétuelle confusion ! »

Enfin Hylas appuiera sur la même note à son tour (1) : « Il n'y a point de vie qui égale la douceur de « celle des bergers de cette contrée, car, encore qu'ils « soient vêtus comme vous les voyez, grossièrement, « ne pensez pas que toutefois leur conversation retienne « *chose quelconque du village*, parce que ce sont les plus « discrets et les plus civils que j'aie jamais pratiqués. « Quant aux bergères, elles sont si belles et si agréables « que, si l'amour était mort partout ailleurs, je ne crois « pas qu'il ne vînt à revivre parmi ces filles tant « accomplies. » Tout Rousseau n'est-il pas dans ces lignes musquées qu'il a sans doute lues enfant et relues adolescent tant de fois?

Un avertissement de plus saine psychologie et de

(1) Quatrième partie livre IX.

sociologie moins arbitraire se place toutefois sur les lèvres de Céladon : brève indication du bon sens qui resta certainement inaperçue de la plupart des fervents du roman. « A ce que je vois par vous, lui a dit la « nymphe Sylvie (1), je pense qu'il y a du plaisir dans « vos hameaux et parmi vos honnêtes libertés, puisque « vous êtes exempts de l'*ambition*, par conséquent des « *envies*, et que vous vivez sans *artifices* et sans *médi-* « *sances*, qui sont les quatre pestes de la vie que nous « faisons (à la cour d'Amasis). — Sage nymphe, répond « le gentil berger (qui parle ici par expérience person- « nelle amère et qui en dit encore trop peu de moitié, « car il n'est pas vrai que la volonté de puissance « déserte les cœurs rustiques), tout ce que vous dites « serait plus que véritable si nous étions *hors du pouvoir* « *de l'amour* ! Mais il faut que vous sachiez que *les* « *mêmes effets que l'ambition produit aux cours, l'amour* « *les fait naître en nos villages* ; car les *envies* d'un rival « ne sont guère moindres que celles d'un courtisan « et les *artifices* des amants entre les bergers ne le « cèdent *en rien aux autres*. Cela est cause que les « *médisants* retiennent entre nous la même autorité « d'expliquer nos actions comme bon leur semble, aussi « bien qu'entre vous. Il est vrai que nous avons cet « avantage qu'au lieu de deux ennemis que vous avez, « qui sont l'Amour et l'Ambition, nous n'en avons « qu'un ; et de là vient qu'il y a quelques particuliers « entre nous qui peuvent se dire heureux, mais nul, « je crois, parmi les courtisans ! » Toutefois Céladon se contredira bientôt sans vergogne, effaçant de la sorte la part de vérité, encore incomplète, que renfermait ses premiers avis. « O belle Nymphe, ajoutera- « t-il en effet, il ne faut pas beaucoup pour nous faire « riches, d'autant que la *nature étant contente de peu*

(1) Première partie, livre IX.

« *de chose* (?), nous qui ne recherchons que de vivre « *selon elle*, nous sommes *aussitôt riches que contents* ; « et, notre contentement étant facile à obtenir, notre « richesse, incontinent, est acquise ! » Assertion qui nous replonge en pleine utopie naturiste !

Le succès de l'*Astrée*, — succès dont nous avons dit la persistance et la durée, — a donc cultivé l'esprit utopique en même temps que l'esprit romanesque dans l'âme moderne. Le caractère logique de la pensée française procurait, par un si remarquable récit, des cadres d'une apparente solidité à cette vue romanesque du monde qui avait récemment émigré du roman de chevalerie dans la pastorale. En outre, la société païenne du Forez celto-romain, avec ses druides, ses cérémonies magiques de divination, sa noblesse à l'ordonnance singulière avait quelque chose d'*exotique*, et l'on en pouvait retrouver par analogie certains traits dans les monarchies barbares ou sauvages que les explorateurs rencontraient en ce temps au delà des mers. On enferma donc, dès lors, par recherche instinctive du succès, la description des pays lointains en des cadres analogues, afin de rendre cette peinture plus attrayante au lecteur. Saint François de Sales et son disciple l'évêque Camus avaient fort goûté l'*Astrée*. Plus d'un missionnaire dut être tenté d'assimiler au Lignon l'Orénoque ou le Meschacébé, dans une vue d'édification (1). Par cette agréable utopie historique, l'utopie géographique des Vairasse ou de La Hontan se sentit encouragée et soutenue, — en attendant que le *Discours sur l'inégalité* et l'*Émile* en vinssent présenter les suggestions de fantaisie comme d'incontestables résultats de l'investigation historique ou de l'expérience pédagogique.

(1) Nous avons étudié longuement la genèse de ce mysticisme sociologique au cours de notre essai sur *le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*.

5. — *Le roman stoïque dans la première moitié du XVIIe siècle.*

Nous avons dit que Rousseau prit contact avec la conception romanesque de la vie par les longs romans héroïques de la première moitié du XVIIe siècle, dont il mena de front la lecture avec celle de Plutarque vers la fin de sa septième année. Les deux impressions s'amalgamèrent de telle sorte en sa pensée qu'il n'est jamais parvenu à les distinguer bien nettement l'une de l'autre et que *romanesque* ou *romain* sont devenus deux épithètes sensiblement synonymes à ses yeux (1) ! Il nous faut expliquer brièvement cette anomalie apparente.

Le roman du XVIe siècle avait été le plus souvent de tendance morale suspecte, et nous avons dit quel est, à ce point de vue, le caractère des *Amadis*. L'imitation de Boccace conduit, en ce temps, à des récits comme celui d'Helissenne de Crenne (1538), où l'on voit une jeune femme heureuse en ménage s'éprendre à première vue d'un jouvenceau imberbe d'assez basse naissance et fuir avec lui le toit conjugal ; ou même aux *Contes amoureux* de Jeanne Flore dont l'amoralité passionnelle est totale. Nous avons parlé de l'*Heptameron* et des *Histoires* de Belleforest. — Cependant, dès l'aurore du XVIIe siècle, l'inspiration du roman se fait tout autre. Pour une soixantaine d'années, l'adultère et la séduction se laisseront à peine entrevoir çà et là dans la haute littérature érotique, dont le thème, à peu près exclusif de tout autre, sera la passion tendant au mariage et contrariée seulement par les convenances de famille ou par la raison d'État.

(1) Voir son jugement sur la comtesse de Boufflers à la fin du Xe livre des *Confessions* et sa *Deuxième lettre* à Malesherbes.

Des influences diverses semblent avoir concouru pour engendrer cette disposition des esprits. Le roman grec, — au moins dans son monument le plus achevé, les *Éthiopiques* d'Héliodore, — célèbre une héroïne parfaitement vertueuse, et Chariclée sait au besoin contraindre son amant à la sagesse, — bien différente en cela de l'impulsive Oriane, la dame des pensées d'Amadis. — De son côté, le pastorale courtoise met volontiers au premier plan de chastes bergères, si elle a des personnages secondaires moins édifiants. La Sylvia du Tasse est plutôt une cruelle, mais l'Amarillis de Guarini est une fille de bonne maison qui sait ce qu'elle doit à elle-même ainsi qu'aux traditions de sa famille : « Ce que tu appelles rigueur en moi, dit-elle « à son poursuivant Mirtil (qu'elle aime sans le laisser « voir parce que ses parents lui interdisent cette « alliance), n'est qu'un acheminement à la gloire où « aspirent les personnes qui ont de l'honneur. Si « tu as été trop entreprenant lorsque je te semblais « sévère, à quel comble d'insolence serais-tu monté si « j'avais été plus facile? Il arrive trop souvent que « celle qui donne quelque compassion à l'amour d'au- « trui s'affaiblit si fort, par cette dangereuse libéra- « lité, qu'il ne lui reste plus rien pour elle-même. Tu ne « dois pas ignorer qu'une âme bien née se sera jamais « si puissamment persuadée que par la beauté d'une « vertu nécessaire et que l'épreuve la plus certaine de « cette vertu consiste à modérer ses sentiments, à régler « les mouvements de son esprit, à s'abstenir des com- « plaisances que les lois ou la raison nous défendent ! » Nous avons indiqué déjà que la Diane de Montemayor défère au vœu de ses parents en délaissant Sirène qu'elle aime pour épouser un homme qu'elle ne saurait aimer ; et la Bélizarde de Lope est également un modèle de soumission à la volonté des siens. Il semble qu'un souffle venu d'Augsbourg ou de Genève invite

les âmes de cette époque à quelques précautions morales, tandis que la réforme catholique se poursuit à Trente, préparant les fermes caractères, qui, sous l'impulsion des Sully, des Richelieu et des Colbert vont assurer l'hégémonie européenne à la France.

L'un des premiers romanciers français en qui se marquent nettement ces tendances est le sieur des Escuteaux, qui florissait sous Henri IV et qui a laissé, à bon droit, le souvenir d'un écrivain des plus ampoulés. Le Père Bouhours a parlé de « son phœbus et de son galimatias » dans *les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* : mais la morale de ses récits érotiques est irréprochable. Sans doute fut-il huguenot de croyance, si l'on en juge par la sympathie qu'il témoigne aux protestants dans l'une de ses histoires d'*Amours diverses* (1607) : il était assurément stoïcien de doctrine, ainsi qu'en fait foi sa sévère conception du lien de famille et du devoir des enfants à l'égard de leurs parents. Le thème de ses développements romanesques n'est jamais autre en effet que la passion réciproque entre deux jeunes gens qui tendent au mariage par les voies les plus correctes : des obstacles, souvent tout extérieurs (interventions de pirate ou complications de naufrage, selon la tradition d'Héliodore), séparent pour un temps ces irréprochables amoureux et permettent à l'auteur de donner carrière à sa virtuosité de styliste galant.

Ses héroïnes accueillent les avances de ses héros avec une modestie excessive : elles font mine de considérer la recherche dont elles sont l'objet comme un jeu, presque comme une ironie de la part de leur poursuivant. La grande affaire de l'un et de l'autre est d'obtenir l'adhésion de leurs pères et mères à ces vœux partagés : le jeune homme se croit en droit de solliciter cette adhésion avec la plus humble déférence ; la jeune fille doit au contraire attendre sans mot dire que les siens, ayant remarqué les assiduités du soupi-

rant qu'elle distingue, donnent d'eux-mêmes à la recherche de celui-ci la sanction de leur autorité souveraine. Toutefois, — et c'est en ceci que la solide raison de nos pères faisait aux puissances sentimentales de l'âme la part qu'il convient de leur réserver dans une saine conception de l'existence, — toutefois cette stricte conception du devoir filial n'autorise les parents à contrôler qu'une fois seulement l'inclination de leurs enfants, afin de l'orienter en son germe selon les suggestions de leur expérience et les prévisions de leur sagesse. Autorisé par eux et bientôt épanoui sous leurs yeux en floraisons gracieuses, l'amour juvénile demeure indéracinable en droit par la suite : ce sont les parents qui manqueraient dorénavant au devoir et à la prudence s'ils venaient à méconnaître pour des raisons d'intérêt matériel l'accord consenti et à rompre la parole donnée : « Je dispute quelque chose contre vos « volontés, dit l'une de ces amantes inébranlables à sa « mère, mais ce sont vos volontés qui en sont la cause, « avec la foi que vous m'avez fait engager. C'est pour « obéir à mes proches que je me suis promise : sans « leur commandement, mes volontés eussent bravé les « languissantes poursuites de celui auquel ils m'ont, « par autorité, fait donner mon cœur qu'ils voudraient « maintenant que je changeasse selon l'inconstance qui « gouverne leurs volages humeurs. Mais j'aime mieux « conserver ma foi, désobéissante à tous les miens, que, « suivant l'obéissance d'un devoir *corrompu*, faire « voir en leur inconstance l'infidélité de mon courage ! »

Urfé allait, peu après, reprendre ces thèmes de sagesse héroïque et leur assurer un plus ample retentissement. Écoutons l'une des grandes dames visiteuses de son Forez gaulois, la princesse Rosanire, exposer à son chevalier Rosiléon comment elle conçoit son devoir en matière de sentiment (1) : « Je dois l'obéis-

(1) *Astrée*, IVe partie, livre X.

« sance à mon père, et mon père la recevra donc de moi « jusqu'au dernier soupir de ma vie. J'épouserais non « seulement Céliodante (qu'elle n'aime pas) mais « un barbare, voire le moindre des hommes si mon père « me le commandait. J'aime mieux qu'on raconte à « l'avenir que Rosanire a trop obéi que si l'on pouvait « dire qu'elle eût manqué à son devoir : et vous, Rosi- « léon, vous êtes obligé, comme *franc chevalier*, de me « maintenir en cette résolution, quelque intérêt que « vous et moi nous y puissions avoir ! » — Dans le compartiment pastoral de l'*Astrée*, on admire également la sage Bellinde (1), qui, aimée du berger Célion qu'elle aime, commence par lui ordonner de porter son cœur à la triste Amaranthe, parce qu'elle a compassion de cette amie qui est malade de se voir dédaignée par le beau jeune homme. Puis son père, qui ignore ses sentiments pour Célion, ayant projeté de la marier à Ergaste, elle s'incline, sans hasarder aucune objection, devant la volonté paternelle, prescrivant à Célion d'en faire autant. Et le discours qu'elle tient en cette circonstance au tendre berger est si parfaitement digne et ferme qu'Ergaste, qui l'a entendu, caché par les feuillages, rend aussitôt sa parole à Bellinde et travaille à l'union de cette belle personne avec son rival. Il ne se mariera pas ; mais reçu pour tiers en l'honnête et sincère affection des deux heureux qu'il a faits, il se donnera entièrement à eux !

La sage Diane, fille de Bellinde et grandie dans ce ménage à trois si parfaitement exemplaire, connaîtra des épreuves analogues à celles qu'a dû traverser sa mère. Elle est aimée du parfait berger Silvandre qui, ravi tout jeune à ses parents au cours d'une incursion de barbares, ignore de quel sang il est issu : c'est un

(1) Première partie, livre X.

enfant trouvé, circonstance qui lui assigne un rang social inférieur, même dans cette démocratie pastorale qui prétend ne plus connaître l' « ambition », funeste au repos des courtisans. C'est pourquoi la bergère Diane, qui l'aime sans en rien laisser paraître, croit devoir à son honneur ou à sa « gloire » de résister à l'inclination de son cœur. « Est-il raisonnable, explique- « t-elle à sa chère compagne Astrée (1), que Diane « épouse par amour un berger *inconnu* qui n'a *rien* « *que son corps* et ce que sa conduite lui peut acqué- « rir? » C'est que Diane est si *glorieuse*, ses parents si *principaux* sur les rives du Lignon, qu'elle devra tenir longtemps à distance le secret élu de son cœur. Pourtant, Silvandre sera enfin reconnu pour le fils du Grand-Druide Adamas, et sa belle n'aura donc pas besoin, pour être sienne, de suivre les conseils d'indépendance érotique qu'il n'a pas laissé de lui prodiguer auparavant.

La *Cassandre* de La Calprenède, — ce beau roman stoïcien par lequel Rousseau fit son entrée dans le monde imaginaire dont sa pensée ne devait plus se dégager entièrement jusqu'à sa mort, — *Cassandre* est riche en exemple d'héroïque vertu chez la femme et d'éclatante générosité chez l'homme. On y admire ce couple d'amis incomparables, fils de deux grands rois ennemis, les princes Oroondate et Artaxerxe, par lesquels fut sans doute imprimée, dans le cerveau neuf de Jean-Jacques enfant, la conception d'amitié romanesque qui a joué un rôle si considérable, — et si néfaste au total, — dans les vicissitudes de sa destinée terrestre. Déidamie ou Parisatis sont des filles ou des épouses sublimes ; mais rien n'égale la vertu de Statira-Cassandre, qui, passionnément éprise du prince Oroondate, héritier du royaume des Scythes, a été

(1) Deuxième partie, livre VI.

mariée par raison d'État avec Alexandre le Grand après que ce conquérant eut détrôné et conduit au tombeau son père Darius, roi des Perses. Comme Julie d'Etange auprès de Wolmar, elle reçoit pourtant (1) les caresses du Macédonien « avec beaucoup « de respect et, véritablement, avec beaucoup d'affec- « tion » : elle tâche à tout le moins de lui déguiser, par des paroles pleines de douceur et de reconnaissance, le chagrin que lui cause l'exil d'Oroondate, dont elle a courageusement exigé l'éloignement. « Je saurai « bien, proteste-t-elle, souffrir et mourir s'il est néces- « saire plutôt que de révoquer cet arrêt (de bannisse- « ment) que mon devoir seul a prononcé. »

Devenue veuve dans la suite, elle fera connaître par son attitude que sa stricte conception du devoir conjugal l'avait amenée à ce point d'aimer en toute sincérité de cœur le mari que lui avaient imposé les circonstances (2) : « Elle eut, pour la mort de cet illustre « mari, une affliction aussi grande qu'on la pouvait « attendre d'une princesse vertueuse comme elle : elle « en fut aussi vivement et sensiblement touchée que « si son affection eût été établie dans son âme depuis « ses premières années. Dans toutes ses actions, elle « fit alors reconnaître que son intérêt n'avait aucune « part dans ce qui partait d'un *amour pure et véritable.* « Le nom d'Alexandre était toujours à sa bouche. Par « la grandeur de sa vertu, elle avait si bien effacé de « sa mémoire tous les sujets qu'elle avait eus autrefois « de le haïr, pour y imprimer tout ce qu'il avait fait « en sa faveur et tout ce qu'il avait d'aimable et de « grand, qu'il ne lui restait plus de cet époux qu'une « mémoire très chère, pleine de vénération et d'*amour.* » Sa sœur Parisatis ne laisse pas de lui parler pour Oroondate et s'attire cette réponse : « Reconnais mieux

(1) Troisième partie, p. 41 et suiv.
(2) Troisième partie, p. 59 et suiv.

« un esprit qui ne peut souffrir aucune mémoire que « celle d'Alexandre. A peine ai-je commencé de pleurer « ce défunt et illustre mari ! Moi qui suis veuve du « grand Alexandre, je ne dois recevoir aucun souvenir « que le sien si je ne veux être digne de toutes mes « misères (1) et me rendre le mépris de toute la terre ! « Outre ces considérations d'honneur, penses-tu que « les tendres sentiments d'amour que j'ai véritablement « pour la mémoire de mon cher époux se dissipent au « retour d'Oroondate. L'amour est aussi puissante « en mon âme pour Alexandre qu'elle le fut autrefois « pour Oroondate. Ces deux affections se combattent « dans mon esprit avec un égal avantage, mais le devoir « qui se range du parti de la dernière et de la plus « légitime fait tourner la victoire de son côté ! » En réalité elle aime toujours Oroondate et lui reviendra,

(1) Elle est à ce moment persécutée par les héritiers du pouvoir d'Alexandre. — Balthazar Baro, qui a terminé avec goût l'*Astrée* inachevée de son ami Urfé, a écrit une tragédie de *Parthénie*, reine des Perses. Alexandre devient amoureux de cette souveraine (comme il l'est de Statira princesse des Perses dans le roman de La Calprenède), mais la raison d'État ne l'incline pas, comme cette dernière, au sacrifice stoïque des affections de son cœur : en sorte que le stoïcisme prend en elle la forme de la résistance héroïque et lui inspire ces très beaux vers qui montrent que Corneille n'a pas eu à créer de toutes pièces la langue poétique dont il a fait un si bel usage.

Sire, ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi
Est digne d'un tyran, mais indigne de toi !
Que de lâches beautés devant toi prostituent.
Leurs indignes appas qui charment, mais qui tuent
Qu'elles accordent tout de crainte de périr !
Elles savent flatter, et moi, je sais mourir !
Use plus sagement des faveurs de Bellone.
Naguère, je portais le sceptre et la couronne,
Et, bien que désormais ces marques de grandeur
Ne soient plus dans ma main, elles sont dans mon cœur
C'est là que, méprisant les coups de la fortune
Et le fâcheux succès d'une guerre importune,
Malgré ma servitude et malgré tes projets,
Ma vertu trouve encore un sceptre et des sujets !

mais non sans avoir préalablement payé au « devoir » et à la « gloire » le large tribu qu'on vient de voir.

Ce sont ces sentiments que Corneille emprunta du roman de son époque, tout en sacrifiant moins que ce roman, pour sa part, aux exigences persistantes de la tradition romanesque. L'Alidor de sa *Place royale* exprimait déjà en ces termes son principe de conduite dans les questions de sentiment :

Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède.
Je le hais s'il me force, et, quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obéisse au lieu de me contraindre,
Que je puisse à mon gré l'enflammer ou l'éteindre,
Et, toujours en état de disposer de moi,
Donner quand il me plaît ou retirer ma foi !

On sait que notre grand tragique admet l'action d'une sorte de grâce efficace, qui, descendue du ciel, viendrait infuser, après coup, l'amour conjugal à celles de ses héroïnes qui ont sacrifié quelque passion de jeunesse à leur devoir envers leur famille ou envers leur patrie. De cette grâce, sa Pauline avait été favorisée : sa Rodogune s'assure qu'elle aura le même privilège :

Quelqu'époux que le ciel me veuille destiner,
C'est à lui pleinement que je me veux donner.
L'hymen me le rendra précieux à son tour
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour !

Ce que répète encore plus nettement l'Agatide de son *Agélisas* :

Quand il faudra que je vous aime,
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux,

et la Mandane de la même tragédie ajoute :

Un noble cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble et ferme, et vous en triomphez !

6. — *La tradition romanesque maintenue et transmise.*

Oui, tout cela est admirablement stoïque ou plutarchien ; mais, comme nous l'indiquions plus haut, il court, sous cette austère surface, une veine persistante et abondante de sentiment romanesque. La plupart des thèmes de la poésie courtoise sont traités de façon plus fine et plus ingénieuse que jamais dans les nombreux hors-d'œuvre qui permettent de prolonger sans fin ces interminables récits ; et l'analyse des amours de Soliman dans *l'Illustre Bassa,* de celles d'Hermione, de Déidamie ou de Lysimachus, dans *Cassandre,* d'Amestris ou de Panthée dans *Artamène,* préparent les subtilités érotico-affectives du quiétisme guyonien. — Dans la *Polexandre* de Gomberville, que La Fontaine disait avoir lu « vingt et vingt fois », la reine de l'Ile inconnue, la belle Alcidiane, considère la déclaration la plus respectueuse comme un si cruel outrage qu'elle ne le saurait pardonner avant des années d'expiation : « Aimer Alcidiane, a « écrit ironiquement La Harpe, même à mille lieues « de distance, est un crime digne de la mort ! »

Dans *Cassandre,* Oroondate, l'impeccable héros du roman, vit quelque temps incognito à la cour de Perse, chez l'ennemi héréditaire de sa race, par amour pour la belle Statira, qui le traite avec une apparente rigueur. Et néanmoins lorsque Darius, père de sa princesse, déclare la guerre à son propre père, Mathée, roi des Scythes, il décide sans hésitation de mettre sa redoutable épée au service des envahisseurs de sa patrie (1) : « Je n'appréhenderai point, dit-il, d'être fils dénaturé « pour être *loyal amant...* Ne vous opposez point à un « désir *si plein de justice,* puisqu'aussi bien il faut que

(1) Première partie, p. 206-215.

« la *raison* (!) et mon opiniâtreté l'emportent ! » Ainsi parle-t-il au prince Artaxerxe, frère de Statira, qui lui propose d'aller plutôt se battre contre Alexandre, dont l'armée menace le Granique. Il refuse. « La consi- « dération du sang est trop faible, ajoute-t-il, pour cho- « quer une passion comme la mienne ! » Il fera donc un terrible carnage de ses compatriotes, et, plus tard, lorsque, retourné près de son père, il se verra condamné pour cette haute trahison à deux ans d'une assez douce prison, le romancier, très certainement d'accord avec ses lecteurs, jugera ce traitement « inhumain » et protestera par la bouche d'Artaxerxe en ces termes (1) : « O dieux ! Faut-il que votre vertu, « adorée partout, soit *si mal reconnue* parmi les vôtres ! « Est-il possible que vous soyez traité comme un « ennemi par celui qui vous a donné la naissance ! » On conviendra qu'il y a de quoi, cependant ! Qu'auraient pensé les étudiants de Kiushu si leur professeur de morale européenne s'était avisé de leur faire connaître ce passage d'un de nos plus illustres romans.

Dans l'*Artamène* de Scudery, dont la Mandane ou la Palmis sont dignes des Parisatis et des Statira, se lit en revanche une description de l'île de Chypre qui présente le platonisme courtois comme la règle idéale de la vie de société. Jadis dévote à la Vénus Uranie, fille du Ciel, inspiratrice des sentiments raisonnables et des passions vertueuses, cette riante contrée a sacrifié largement par la suite à Vénus Andyomène, issue de l'écume des mers, qui fait du libertinage une vertu. Mais une grande reine y a restauré le culte d'Uranie et, depuis lors, ce sont des sentiments très purs qu'y fait régner la passion animatrice de l'univers. « L'on « nous apprend, dit un sujet de ce royaume, qu'il faut « aimer notre déesse, nos princesses, nos lois, notre

(1) Quatrième partie, p. 573-574.

« patrie, nos concitoyens, nos familles, nous-mêmes « (afin de ne rien faire qui nous soit honteux), la gloire, « les sciences, les beaux-arts, les plaisirs innocents, la « beauté, la vertu. On nous fait comprendre que *qui « n'aime point ne peut être raisonnable*, que l'insen- « sibilité pour quelques-unes des choses que j'ai nom- « mées est grand défaut et même presque un grand « crime. A la cour de Chypre, tout le monde aime les « belles choses et les belles personnes. Bien est-il vrai « que, selon les préceptes de Vénus Uranie, les amours « permises sont des amours si pures, si innocentes, si « détachées des sens et si éloignées du crime qu'il « semble qu'elle n'est permis d'aimer les autres que « pour se rendre plus aimable soi-même par le soin « qu'on apporte à mériter la véritable gloire, à acqué- « rir la politesse (1) et à tâcher d'avoir cet air galant « et agréable dans la conversation *que l'amour seul « peut inspirer*. L'amour est chez nous une passion « dominante et universelle, mais non point incom- « patible avec la vertu ni avec la modestie et qui n'em- « pêche point qu'il n'y ait *plusieurs* amants qui se « plaignent de la rigueur de leurs maîtresses. Les « conversations y sont assez libres et fort spirituelles.

(1) C'est donc désormais la vertu de salon, la politesse ou la galanterie, et non plus la vertu guerrière que l'amour platonique a mission d'enseigner à ses adeptes. La femme tend à devenir inspiratrice morale sans collaboration active de sa part, uniquement à titre d'idole lointaine. C'est ce que la princesse Mandane, aimée de Cyrus, expose à sa suivante Martésie (IIe partie, p. 120) avec ingénuité. Les services guerriers rendus par ce héros à la Médie, elle en doit *partager*, dit-elle, l'honneur avec la Renommée qu'il recherche par là, non moins que l'approbation de sa dame ; au contraire, le silence respectueux de ce soupirant, qui se cache sous l'aspect d'un simple gentilhomme, *appartient en propre* à sa maîtresse ! Elle se sent donc flattée de sa réserve et fait assez bon marché de ses hauts faits. — On dirait que la femme romanesque veuille ainsi préparer une fois de plus la mystique pieuse de son époque, en dédaignant désormais les « œuvres » d'utilité sociale chez ses fervents pour ne se plaire qu'à leur dévotion muette et presque anéantie.

« les femmes en général infiniment belles, extrêmement « galantes et parfaitement vertueuses (1). »

A Paphos, capitale de l'île, « l'amour n'est pas seulement une simple passion comme partout ailleurs, « mais une passion de nécessité et de bienséance : il « faut que tous les hommes soient amoureux et que « toutes les dames soient aimées. Nul insensible parmi « nous ! On reproche cette dureté de cœur comme un « crime à ceux qui en sont capables, et la liberté de cette « espèce est si honteuse que ceux qui ne sont point « amoureux font du moins semblant de l'être. Pour « les dames, la coutume ne les oblige point nécessairement à aimer, et toute leur *gloire* consiste à faire « d'illustres conquêtes et à ne perdre pas les amants « qu'elles se sont assujettis, quoiqu'elles leur soient « rigoureuses : car le principal honneur de nos belles « est de retenir dans leur obéissance les esclaves qu'elles « ont faits par la seule puissance de leurs charmes et « non par des faveurs ; de sorte que, par cette coutume, il y a presque égale nécessité d'être amant et « malheureux. Il n'est pourtant pas défendu aux dames « de reconnaître la persévérance de leurs amants par « une affection toute pure. Au contraire, Vénus Uranie « l'ordonne : mais il faut quelquefois tant de temps à « acquérir le cœur de la personne que l'on aime que la « peine du conquérant égale presque le prix de la conquête. Il est toutefois permis aux belles de se servir « de quelques artifices innocents pour prendre les « cœurs : le désir de plaire n'est pas un crime ; le soin « de paraître belle n'est pas une affectation ; la complaisance même est *extrêmement louable* pourvu « qu'elle soit sans bassesse, et, pour tout dire en peu de « paroles, tout ce qui peut les rendre aimables et ce « qui peut les faire aimer leur est permis, pourvu qu'il

(1) Deuxième partie, p. 894 et suiv.

« ne choque ni la pureté, ni la modestie, qui, malgré « la galanterie de notre île, est la vertu dominante de « toutes les dames ! Ayant ainsi trouvé lieu d'accorder « l'innocence et l'amour, elles mènent une vie assez « agréable et assez divertissante ! » — C'est, on le voit, la morale de l'hôtel de Rambouillet déjà dégénérée de sa solidité première et glissant rapidement vers le précieux, telle que le « marquis français » la représentait aussi dans l'*Illustre Bassa.* Bientôt, dans la *Clélie,* on aura la description du pays de Tendre.

Avec Mme de La Fayette dans la *Princesse de Clèves* et surtout dans *Mlle de Montpensier,* l'adultère va reparaître, au prix de quelques circonlocutions, comme thème de la nouvelle romanesque. Puis les Murat, les La Force et les Aulnoy, personnes peu sévères, accentueront vers la fin du siècle le retour du roman aux libertés du Moyen Age et de la Renaissance (1). L'*Héloïse* de Rousseau, nous l'avons dit, procédera bien plutôt de l'*Heptameron* et des *Histoires tragiques* que de *Cassandre,* d'*Artamène* ou d'*Astrée*, qui, dans l'imagination fiévreusement active de l'auteur, auront seulement frayé la voie à certaines illusions de morale affective, ainsi qu'à des plus libres rêveries érotiques.

(1) Le roman romanesque de la première moitié du XVIIIe siècle, celui de l'abbé Prévost en particulier, a été étudié par nous, au point de vue de son action sur la pensée de Jean-Jacques, dans notre *Péril mystique* (Paris, 1918).

CONCLUSION

ROUSSEAU, DISCIPLE DES ROMANESQUES

Oui, des grands romans du XVIIe siècle que Jean-Jacques lut avant l'*Astrée,* il n'a nullement retenu ce trait de morale cornélienne, ou tout au moins racinienne, qui corrige en eux, jusqu'à un certain point, la préoccupation érotique. De ces imitations de l'*Astrée,* il est remonté non point aux préceptes de stricte *sagesse* et de maîtrise en soi, que présente pourtant comme eux, çà et là, le roman d'Urfé, mais seulement vers l'aspect utopique et mollement affectif de ce roman ; puis, plus haut en arrière encore, vers le platonisme suspect et glissant des conteurs du XVIe siècle ; car telle sera l'inspiration de sa *Julie.* — Nous ne saurions exposer ici avec un suffisant détail quelle fut, sur la pensée de Rousseau, l'influence de l'esprit romanesque, influence confirmée et soutenue, vers sa vingt-cinquième année, par le mysticisme fénélonien, qui, lui-même, en dérive assurément pour une part. C'est là une tâche à laquelle nous nous appliquerons peut-être quelque jour. Nous nous contenterons présentement de fournir certains points de repère à ceux de nos lecteurs qui souhaiteraient d'envisager sous cet angle l'évolution intellectuelle du fondateur de la religion romantique, si évidemment demeurée celle de nos contemporains les plus notoires.

Entré dans la vie active avec les dispositions d'esprit

follement romanesques que nous avons résumées au début de ce livre, l'hôte des Charmettes les corrige ou plutôt les adapte jusqu'à un certain point à la situation très particulière qu'il occupe dans l'intimité de Mme de Warens : cette adaptation s'achève durant une période de méditations paisibles et de solides lectures, qui se place pour lui entre 1736 et 1740. Le jeune rêveur, affecté de troubles nerveux assez graves, se croit à cette époque menacé de mort prochaine. Tournant vers les choses de la religion sa pensée, il sera d'abord rebuté par la mystique mâle et par la morale rationnelle du jansénisme. Sur les conseils de son hôtesse, il trouvera le réconfort de son inquiète volonté de puissance dans un mysticisme de nuance piétiste ou quasi-quiétiste, qui transpose, avec certaines précautions rationnelles, les conceptions du roman courtois dans la sphère métaphysique. Mais il se trompe sur l'état de sa santé, puisqu'il est destiné à vivre quelque quarante ans encore, et la nécessité de pourvoir enfin par lui-même à sa subsistance le contraint de se rejeter dans la lutte vitale, d'affronter la mêlée des intérêts concurrents. Il aborde ainsi la période « philosophique » de son existence, et il entreprend de résumer les aspirations rationnelles de son temps avec une réelle vigueur de synthèse. Il jette alors sur le papier les revendications politiques et sociales dont il donnera des fragments au public quand il sera devenu homme de lettre. Le *Contrat social*, de son propre aveu, et selon nous, la *Profession de foi du vicaire savoyard* dans ses grandes lignes, doivent être rapportés, pour leur conception initiale, à cette heure de sa carrière.

Pourtant l'échec de sa tentative diplomatique à Venise, puis sa vie besogneuse et difficile sur le pavé de Paris, jusqu'en 1750, sèment dans sa pensée des doutes amers sur les possibles destinées d'un état social qui le laisse en posture de vaincu. Il revient aux rêve-

ries du verger des Charmettes, et cette régression mentale commencée va le ramener peu à peu vers le mysticisme de nuance féminine qui, seul, lui procura pour un temps le repos de l'âme dans les montagnes de la Savoie. Un concours littéraire institué par l'Académie de Dijon provoque sa crise extatique de l'avenue de Vincennes (1749). Il confronte en pensée la Genève patriarcale de son enfance, encore embellie à ses yeux par la nostalgie et par la distance, avec le Paris fiévreux de Louis XV : il se pose en réformateur plutarchien de la morale et même de la politique, tout en insinuant, presque à son insu, sous des formules stoïques, les suggestions mystiques que lui dictent les plus profondes dispositions et préparations de son âme. — L'opuscule, qu'il a rédigé dans le ton le plus déclamatoire et placé sous l'invocation de Fabricius, éveille l'attention par ses outrances paradoxales et par les qualités déjà sensibles de sa langue : ces pages « prennent par-dessus les nues » contre toute attente. Dans les commentaires qu'il en fournit peu après pour répondre à quelques contradicteurs de marque, il les développe déjà dans le sens romanesque et mystique jusqu'à formuler en termes précis la folle assertion de la *bonté naturelle* de l'homme, ce principe d'une hérésie mystique qui nie ouvertement désormais l'enseignement psychologique expérimental du christianisme rationnel. — Toutefois, le stoïcisme plutarchien demeurera quelque temps son attitude, et il mariera de son mieux la politique pseudo-rationnelle avec la sociologie mystico-romanesque dans son deuxième discours *Sur les origines de l'inégalité.*

Le succès lui a permis cependant de relâcher quelque peu son effort vital et de retrouver, sous le patronage de Mme d'Épinay, son existence agreste des Charmettes. Alors se prépare la prochaine régression de ses facultés logiques, tandis que ses facultés d'ar-

tiste prennent au contraire le plus brillant essor ; il se prête plus volontiers que jamais aux fantasmagories romanesques qui l'accompagnent dans la vie depuis son adolescence. L'amour-passion le visite en outre pour la première fois de sa vie après la quarantaine, paré de l'auréole aristocratique qui convient à ses secrètes prédilections courtoises. Et le voilà redevenu, de son aveu, près de Mme d'Houdelot, le *berger extravagant* que raillait le satirique Sorel au temps de la vogue première d'*Astrée,* quelque cent trente ans auparavant. Cet état d'âme lui dicte sa *Nouvelle Héloïse,* dont le premier livre est licencieux à l'égal d'un conte de Belleforest, les quatre derniers platonico-romanesques comme certains récits de l'*Heptameron,* avec la même indulgence aux manèges infructueux du galant séducteur : mélange adroit qui va réveiller dans les âmes contemporaines certains appetits mystiques assoupis et qui fait décidément du peintre de *Julie* le favori de son époque. Quelques mois encore, et l'*Émile* associera de façon plus étroite, plus spécieuse aussi que jamais, la psychologie mystico-romanesque, qui sort des entrailles même de l'auteur, avec ces vues de réforme sociale, fondées sur l'expérience accrue et sur le développement économique, qui furent le patrimoine commun de sa génération.

Une réaction chrétienne et rationnelle se produit toutefois, dans certains milieux moins efféminés, contre l'hérésie qui commence son éclatante carrière. L'auteur d'*Émile* se voit publiquement stigmatisé à la fois en France et dans sa ville natale. Il fuit en désordre et se retire dans le pays de ses complaisances près de ses chers « montagnons » d'Helvétie, dont il est redevenu, quelques années plus tôt, le coreligionnaire. Lorsqu'il les voit de près, ses illusions romanesques se dissipent. Trois années durant, il demeure néanmoins leur hôte, cependant qu'une vaste corres-

pondance de direction le maintient en contact avec cette partie de l'opinion qui lui demeure fidèle, avec les adeptes prédisposés que lui crée sa mystique levée d'étendard ; ces adhésions soutiennent quelque temps son moral, non sans le maintenir dans une agitation malsaine en raison du caractère névropathique des clients les plus habituels de son quiétisme laïcisé. Une fâcheuse concession à ses goûts de polémiste acerbe lui ayant dicté les *Lettres de la montagne*, dirigées contre le gouvernement spirituel et temporel de sa cité natale, Voltaire en profite pour publier un pamphlet anonyme, *le Sentiment des citoyens*, qui met au grand jour la conduite du fanfaron de vertu à l'égard de ses cinq enfants, abandonnés dès leur naissance à la charité publique. Il nie d'abord, en dépit de la devise qui le proclame serviteur intrépide du vrai ; mais il sent que le Plutarchisme n'est plus pour lui de saison : il choisira bientôt, avec une instinctive habileté, sa ligne de retraite en se donnant désormais pour « ami de la vertu plutôt que vertueux ».

La manie des persécutions, qui le guette depuis qu'il prétend au rôle de révélateur et de réformateur mystique, fait en lui des progrès rapides pendant son séjour en Angleterre et ne lui laissera plus de relâche tout en respectant, de façon surprenante, le jeu de ses facultés de synthèse sur tous les sujets qui ne touchent pas à son obsession fondamentale. Sa vie devient alors une succession de paniques que séparent des intervalles d'apathie rêveuse. Il se refugie de plus en plus dans la société, purement romanesque, de ces fantômes astréens qu'il a baptisés du nom singulier de «nos habitants ». C'est la période auto-biographique, auto-apologétique aussi, de son existence : il ne donne plus rien au public mais rédige, sans les publier, trois grands ouvrages de confidences personnelles, dont il

est le centre, les *Confessions*, les *Dialogues*, les *Rêveries du promeneur solitaire.* Son talent d'artiste est alors à son apogée, tandis que la psychologie romanesque et la conviction mystique règnent de nouveau sans contrepoids dans sa pensée comme au temps de sa jeunesse. Il édifie tant bien que mal sur ces bases mouvantes une morale purement affective qui sera recueillie avec dévotion et amplement développée par ses disciples romantiques. Enfin la teinte sans cesse plus sombre de ses idées et les difficultés de ménage que lui a préparées son très bas mariage le conduisent peut-être au suicide, qu'il a envisagé à plusieurs reprises pendant les quinze dernières années de son existence.

Nous venons de noter, une fois de plus, combien ses suggestions morales et politiques à ses contemporains, surtout les dernières en date, ont été influencées dans leur caractère par cette sorte de rêve éveillé qu'il vécut avec tant de complaisance et par ces fantômes romanesques qui furent les compagnons les plus assidus de son pèlerinage terrestre. Il nous reste à rappeler en quelques mots les origines et l'habituelle coloration de ce rêve. — Placé comme apprenti graveur à treize ans chez un maître qu'il nous représente comme brutal et grossier, Jean-Jacques se sentit repris de cette avidité de lecture dont le premier accès s'était produit de façon si extraordinairement précoce en son existence. Cette fois la bibliothèque qu'il dévora ne fut point celle de sa mère, que cette nièce de pasteur avait assurément composée avec quelque scrupule moral. Il devint le client assidu d'un cabinet de lecture du faubourg de Genève. Il assure que sa timidité le garda pourtant des ouvrages licencieux, qui lui étaient fréquemment offerts, mais il avoue des lectures « sans « choix et souvent mauvaises » ; il leur demandait seulement de le tirer, pour une heure, du milieu, beau-

coup trop terre à terre à son gré dans lequel il semblait destiné à vivre.

A la même heure de son existence, ajoute-t-il dans ce passage significatif de ses *Confessions*, ses sens, émus depuis longtemps déjà, réclamaient de lui des satisfactions dont « il ne savait même pas imaginer l'objet ». Ce fut en ces conjonctures que son inquiète imagination choisit enfin, nous dit-il, un parti qui le sauva de lui-même : elle entreprit de se nourrir des situations qui l'avaient intéressé dans les romans, de les évoquer, de les varier, de les combiner entre elles, de se les approprier en un mot si complètement que le lecteur devînt un des personnages de l'action supposée par lui de la sorte, qu'il se vît constamment dans les situations les plus agréables à son goût, enfin que l'état fictif dans lequel il parviendrait à se mettre lui fît oublier son état réel dont il était si peu satisfait. Cette familiarité avec des êtres imaginaires engendra dès lors en lui une prédilection pour la solitude qui ne le devait jamais quitter par la suite : disposition misanthrophique en apparence, en réalité, selon lui, aspiration d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute de trouver des vivants capables de le satisfaire, fut contraint de s'alimenter par des fictions. S'il a caressé passionnément de semblables chimères, insiste-t-il, c'est qu'il ne voyait rien qui les valût dans son entourage, et ce penchant a profondément modifié à la longue sa conception de l'humanité et de la vie.

L'origine livresque et romanesque de « nos habitants » se trouve certes marquée de façon catégorique en ces lignes précieuses. Leur caractère pastoral sera souligné un peu plus loin dans les *Confessions* (au livre IVe), lorsque l'auteur raconte son premier voyage à pied vers Paris en 1732. Ses chimères prirent alors exceptionnellement un caractère martial, parce qu'il avait

la perspective d'entrer au service d'un jeune officier ; il se voyait déjà maréchal de France : « Cependant, « écrit-il, quand je passais dans des campagnes « agréables, je sentais que mon cœur n'était pas fait « pour tant de fracas, et, bientôt, sans savoir comment, « *je me retrouvais au milieu de mes chère bergeries,* « renonçant pour jamais aux travaux de Mars, » comme jadis les chevaleresques bergers du Lignon.

Figurez-vous, reprendra-t-il quelques années plus tard en ses *Dialogues*, « figurez-vous un monde idéal, « semblable au nôtre et néanmoins tout différent. « La nature y est la même que sur notre terre, mais « l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus « marqué, le spectacle plus admirable, tous les objets « plus intéressants... Les passions y sont, comme ici, « le mobile de toutes les actions, mais plus vives, plus « ardentes, ou seulement plus simples et plus pures ; « elles prennent par cela seul un caractère très diffé- « rent. *Tous les mouvements de la nature sont bons et* « *droits :* ils tendent le plus directement qu'il est « possible à notre conservation et à notre bonheur... « Peut-être n'est-on pas, dans ces contrées, plus ver- « tueux qu'on ne l'est autour de nous ; mais on y sait « mieux aimer la vertu : *les vrais penchants de la* « *nature étant tous bons, en s'y livrant, les habitants de* « *cet autre monde sont bons eux-mêmes !* » Ce monde-là n'est donc que le monde romanesque, tel que l'*Astrée* en fournissait au mieux la synthèse et l'image.

Un peu plus loin dans le même ouvrage, — en parlant de lui-même à la troisième personne pour la raison que nous avons indiquée déjà, — Rousseau se confesse encore en ces termes : « Il entrevoyait *une* « *secrète opposition entre la constitution de l'homme* « (des romans) *et celle de nos sociétés* (née de la vie « réelle)... Une malheureuse question d'Académie « vint tout à coup dessiller ses yeux, lui montrer un

« autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés « d'hommes simples, sages, heureux, et réaliser en « espérance toutes ses *visions* par la destruction des « *préjugés* qui l'avaient subjugué lui-même... Il apprit « à méditer profondément, et, pour un moment, il « étonna l'Europe par des productions dans lesquelles « les âmes vulgaires ne virent que de l'éloquence et de « l'esprit, mais où *celles qui hantent nos régions éthérées* « *reconnurent avec joie un des leurs*... Ses fictions lui « deviennent plus douces que des réalités même ; elles « en écartent les défauts avec les *difficultés* ; elles les « lui livrent *préparées* tout exprès pour lui et font que « désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose. « Quelquefois, se lançant dans l'avenir qu'il espère « et qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les « douleurs... Plus souvent, laissant concourir ses sens « à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur « et, vivant avec eux dans une société dont *il se sent* « *digne*, il plane dans l'empyrée au milieu d'objets « charmants et presque angéliques, dont il s'est en- « touré. » Telle est la société romanesque d'origine (1)

(1) Les excellents travaux de M. H. Beraldi sur *Ramond* nous rappelaient récemment avec quelle passion les premiers rousseauistes retournaient aux conceptions sociologiques de l'*Astrée*. Le début littéraire de Ramond de Carbonnières fut, en 1781, la traduction et la paraphrase des *Lettres sur la Suisse* de l'Anglais Coxe. Au jeune wertherien de Strasbourg, les bergers de l'Helvétie sont apparus simples, gais, charmants par la douceur de leurs mœurs, intéressants par l'aménité de leurs esprits : il a décrit une assemblée populaire à Schwanden, et le morceau fut particulièrement goûté dans son livre. Pour gagner le lieu de réunion de ce parlement rustique, il avait fait route avec un paysan qui s'y rendait lui-même : « Je ne « détaillerai point, écrit-il, ce que cet homme, ce *berger*, me dit sur la « constitution républicaine, ses défauts et ses avantages... Je crain- « drais de faire parler comme un philosophe que le raisonnement « rapproche des vrais principes un homme qui les a dans son cœur, « *écrits de la main de la nature* en caractères profonds que l'*éducation* « *et les lois n'ont jamais altérés*. » Coxe, ajoute M. Beraldi, s'était révélé dans son livre un suissophile, mais non pas un suissomane : il ne songeait pas à faire de l'Angleterre un vaste Glaris Ramond se plaît à donner ce miniscule canton en exemple à la France; mais

et mystique de constitution pour laquelle Jean-Jacques a légiféré en morale (ou même en politique, quoique avec un peu plus d'hésitation et de réserve), il faudrait ne jamais l'oublier ; et nous terminerons cette méditation par deux jugements sortis de sa propre plume sur ses deux ouvrages de beaucoup les plus significatifs et les plus influents.

On lit dans sa préface à son *Héloïse* que les personnages qui en rédigèrent les lettres « ne sont pas des « Français, des beaux esprits, des académiciens, des « philosophes, mais des provinciaux, des étrangers, « des solitaires (?), des jeunes gens, presque des enfants, « qui, dans leurs imaginations *romanesques*, prennent « pour de la philosophie les *honnêtes délires* de leurs « cerveaux. » On relève dans sa longue lettre du 10 novembre 1763 au prince Louis-Eugène de Wurtemberg, qui l'avait consulté pour l'éducation de sa fille, cette appréciation sur la pédagogie de l'*Émile* : « Du reste, ce ne sont peut-être ici que les délires d'un « fiévreux. La comparaison de ce qui est à ce qui doit « être m'a donné l'esprit *romanesque* et m'a toujours « jeté loin de tout ce qui se fait. Mais ce sont mes idées « que vous me demandez, j'obéis. Je vous tromperais « si je vous donnais *la raison des autres pour les folies* « *qui sont à moi*. En les faisant passer sous les yeux « d'un si bon juge, je ne crains pas *le mal qu'elles* « *peuvent causer* ! » Admonestés de la sorte, tâchons d'être désormais de bons juges en présence des doctrines qui sont issues de ces « folies ».

l'expérience ne tarda pas à édifier sur les « défauts » du régime démocratique le futur préfet de l'Empire.

TABLE DES MATIÈRES

8077-19. — Corbeil. Imp. Crété. — Février 1920.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQU

Vol. in-18 jésus (185 × 117) à 3 fr. 75 (Antérieurement 2 fr. 50

LISTE DES VOLUMES PARUS :

Lettres et Arts

André MAUREL.. .. **Les Écrivains de la Guerre** (épuis
Maurice WILMOTTE. **Le Français à la Tête épique.**
Marcel BOULENGER. **Écrit le Soir.**
Camille MAUCLAIR. **Auguste Rodin.**
Camille MAUCLAIR. **L'Art Indépendant Français.**
Albert MOCKEL.. .. **Emile Verhaeren.**
André GEIGER .. .. **Gabriele d'Annunzio.**
Ernest RAYNAUD. .. **La Mêlée symboliste.**
Mce DES OMBIAUX .. **Les Premiers Romanciers natio naux de Belgique.**
Alfred POIZAT .. .. **Le Symbolisme.**
Jean MONTARGIS. .. **Saint-Saëns.**
Edmond PILON. .. **Aspects et Figures de Femmes**

Religion et Philosophie

Ernest SEILLIÈRE .. **Houston Stewart Chamberlain.**
Ernest SEILLIÈRE .. **Le Péril mystique dans l'inspira tion des Démocraties.**
Ernest SEILLIÈRE .. **Les Etapes du Mysticisme pas sionnel.**
Professeur GRASSET **La Science et la Philosophie.**
Professeur GRASSET **Le « dogme » transformiste.**
Gonzague TRUC. .. **Le Retour à la Scolastique.**

Sociologie et Politique

Georges DUMESNIL.. **Ce qu'est le Germanisme.**
Onésime RECLUS .. **Un Grand Destin commence.**
Alexandre ZÉVAÈS. **La Faillite de l'Internationale.**
Edmond LASKINE.. **Le Socialisme national.**
L. HUOT et P. VOIVENEL.. **La Psychologie du Soldat.**
Maurice PRIVAT. .. **Si j'étais ministre du Commerce**
Henri MAZEL. .. .. **La Psychologie du Kaiser.**
Maurice PRIVAT. .. **Vive la République !**

Mœurs et Coutumes

Jules BERTAUT .. .. **Ce qu'était la Province française avant la Guerre.**

Histoire et Archéologie

Albert MATHIEZ. .. **La Révolution et les Étrangers**

IMP. CRÉTÉ, CORBEIL